



Le Pnume

Jack Vance

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



JACK VANCE

cycle de Tschai

le Pnume



Jack Vance

CYCLE DE TSCHAÏ

TOME IV

Le Pnume

(*The Pnume*, 1970)



Traduction de Michel Deutsch





Aïla Woudiver était juché sur un tabouret dans le hangar qui se dressait à la limite des marais salants de Sivishe. Une chaîne fixée au collier de fer passé autour de son cou était accrochée à un haut câble ; il pouvait aller de sa table au cagibi où il dormait, et, chaque fois qu'il se déplaçait, la chaîne cliquetait derrière lui.

Il était prisonnier chez lui, ce qui était une insulte s'ajoutant à l'outrage et aurait normalement dû le jeter dans des crises de rage et de grincements de dents. Mais non... Il était placidement assis sur son tabouret de part et d'autre duquel ses vastes fesses pendaient comme les trousses d'une selle, un absurde sourire de sainte patience plaqué sur les lèvres.

Adam Reith l'observait, debout devant l'astronef qui occupait presque toute la place. L'abnégation dont Woudiver faisait preuve était presque plus inquiétante que ses accès de fureur et le Terrien espérait que les machinations que tramait le poussah ne mûriraient pas trop vite. La fusée était presque prête. Et Reith escomptait pouvoir quitter Tschai dans une semaine environ.

Woudiver s'occupait à des travaux d'écriture ; de temps en temps, il levait sa page pour admirer sa calligraphie – c'était là la source de sa patiente affabilité. Traz entra dans l'entrepôt, lui décocha un regard noir et résuma dans une seule formule toute la philosophie des Emblèmes, ses ancêtres :

— Tuons-le tout de suite ! Tuons-le et qu'on en finisse !

Reith poussa un soupir dubitatif.

— Il a un carcan. Il est hors d'état de nuire.

— Il trouvera un moyen. Aurais-tu oublié tous les tours qu'il nous a joués ?

— Je suis incapable de l'abattre de sang-froid.

Traz, écœuré, poussa une sorte de grondement et ressortit d'un pas pesant.

— Pour une fois, laisse tomber Anacho, l'Homme-Dirdir, je suis du même avis que ce jeune coureur de steppe : tuons cette bête malfaisante.

Woudiver, qui avait deviné le sens de la conversation, sourit d'un air amène. Reith remarqua qu'il avait maigri. Ses joues, naguère rebondies, pendaient en plis flasques et sa lèvre supérieure ballottait mollement, tel un bec, au-dessus de son petit menton pointu.

— Regarde-le faire sa bouche en cœur ! siffla Anacho. S'il le

pouvait, il nous grillerait les nerfs ! Exécutons-les sur-le-champ.

De nouveau, Adam Reith prêcha la modération :

— Dans une semaine, nous ne serons plus là. Que peut-il faire, enchaîné et impuissant ?

— C'est Woudiver !

— Ce n'est quand même pas une raison pour l'égorger comme une bête !

Anacho leva les bras au ciel et sortit à son tour du hangar. Reith entra dans le vaisseau et contempla les techniciens pendant quelques minutes. Ils étaient absorbés par la tâche infiniment délicate consistant à équilibrer les pompes énergétiques, et le Terrien ne pouvait les aider. La technologie dirdir – tout comme la mentalité dirdir – lui échappaient totalement. L'une et l'autre s'inspiraient de certitudes intuitives – telle était du moins son impression. La logique était presque totalement absente du mode de vie des Dirdir, et ce, dans tous les domaines.

De longs rayons d'or bruni tombaient de la haute fenêtre. Le crépuscule approchait. Woudiver, l'air songeur, abandonna sa futile besogne. Il adressa à Reith un petit salut aimable et regagna son cagibi avec un ferraillement de chaîne. On aurait dit une caténaire.

Les techniciens sortirent de l'astronef derrière Fio Haro, le mécanicien en chef. C'était l'heure d'aller dîner. Reith caressa la coque disgracieuse, palpa l'acier comme s'il ne parvenait pas à croire à sa réalité. Encore une semaine et il regagnerait la Terre ! Cela ressemblait à un rêve. La Terre était devenue une planète lointaine, un monde bizarre.

Il alla chercher une saucisse noirâtre dans le garde-manger et se planta sur le seuil. 4269 de La Carène à son déclin baignait la lagune d'une lueur couleur de bière, plaquant une ombre démesurée derrière chaque touffe de végétation.

Les deux silhouettes noires qui, depuis quelque temps, faisaient leur apparition quotidienne à l'heure du crépuscule étaient invisibles.

Le décor avait une beauté lugubre. Au nord, la ville de Sivishe était une masse croulante de vieux édifices délabrés que les rayons obliques du soleil faisaient rougeoier. À l'ouest, au delà de la passe d'Ajzan, se dressaient les tours de Heï, la cité des Dirdir, que dominait la Boîte de Verre.

Reith alla rejoindre Traz et Anacho qui, assis sur un banc, lançaient des cailloux dans une flaque. Le premier, le visage camus, taciturne, était tout en os et en muscles ; Anacho, mince comme une anguille, dépassant Reith de quinze centimètres, la peau pâle, était aussi loquace que le jeune nomade était laconique. Traz reprochait à Anacho de prendre de grands airs, et l'Homme-Dirdir le jugeait fruste et sans discernement. Cependant, il leur arrivait parfois de tomber

d'accord. C'était le cas maintenant : tous deux considéraient comme indispensable d'exécuter Aïla Woudiver. Reith, pour sa part, s'inquiétait davantage des Dirdir. Du haut de leurs tours, ils pouvaient probablement voir ce qui se passait à l'intérieur du hangar, aux portes ouvertes, et leur passivité était pour le Terrien aussi anormale que le sourire de Woudiver. Elle dissimulait une menace secrète.

— Pourquoi ne font-ils pas quelque chose ? soupira-t-il en mordant dans sa saucisse. Ils doivent savoir que nous sommes là.

— Le comportement du Dirdir est imprévisible, répliqua Anacho. Tu ne les intéresses plus. Pour eux, les hommes ne sont que de la vermine. Ils préfèrent chasser les Pnume de leurs terriers. Tu n'es plus objet de *tsau'gsh*. C'est du moins ce que je suppose.

Ces paroles ne rassurèrent pas pleinement le Terrien.

— Et les Phung ou les Pnume, quels qu'ils puissent être, qui viennent nous espionner ? Ce n'est pas pour le plaisir qu'ils sont là !

Il faisait allusion aux deux silhouettes sombres qu'il avait récemment repérées dans les marais salants. Des créatures décharnées, enveloppées de houpelandes noires, coiffées d'une cagoule tout aussi noire, qui surgissaient au coucher du soleil.

— Les Phung sont des solitaires ; il ne s'agit pas de Phung, dit Traz. Les Pnume n'apparaissent jamais en plein jour.

— Et jamais aussi près de Heï, car ils craignent les Dirdir, ajouta Anacho. En conséquence, ce sont des Pnumekin ou, plus vraisemblablement, des Gzhindra.

La première fois que Reith les avait aperçues, ces créatures étaient immobiles, surveillant le hangar. Elles étaient restées comme cela jusqu'à la nuit et, quand 4269 de La Carène avait sombré derrière les falaises, elles s'étaient dématérialisées dans l'obscurité. Cette surveillance n'avait rien d'accidentel et elle inquiétait le Terrien. Mais qu'y faire ?

Le lendemain, il y eut de la brume et une petite pluie fine tomba. Personne ne se montra dans les marais salants.

Le surlendemain, le soleil brilla de nouveau et, un peu avant le crépuscule, les deux silhouettes noires réapparurent, tournées vers l'entrepôt. Adam Reith se morfondait. Cet espionnage était de mauvais augure : les désagréments étaient la règle sur Tschai.

4269 de La Carène frôlait l'horizon.

— S'ils doivent venir, c'est maintenant, fit Anacho.

Reith fouilla l'étendue à l'aide de son sondoscope.

— Je ne vois que des touffes d'herbe et des arbustes. Il n'y a même pas un lézard.

Traz désigna quelque chose du doigt.

— Les voici.

— Humph ! grommela le Terrien. Je viens de regarder de ce côté. (Il poussa l'agrandissement et son pouls s'accéléra. Les silhouettes tressautèrent dans l'oculaire. Leurs visages mangés d'ombre étaient indiscernables.) Ils ont des mains, dit Reith. Ce sont des Pnumekin.

Anacho prit l'instrument.

— Ce sont des Gzhindra, déclara-t-il au bout d'un instant. C'est-à-dire des Pnumekin chassés de leurs galeries. Si l'on veut traiter avec les Pnume, il faut passer par l'intermédiaire des Gzhindra car les Pnume ne négocient jamais directement.

— Que viennent-ils faire ici ? Nous n'avons aucune envie d'entrer en rapport avec les Pnume.

— Mais peut-être qu'ils veulent traiter avec nous – du moins c'est ce qu'il semble.

— À moins qu'ils n'aient affaire à Woudiver ? suggéra Traz.

— Au coucher du soleil et uniquement à cette heure-là ?

Une idée germa soudain dans la tête du jeune nomade, qui s'éloigna du hangar. Il passa devant ce qui avait été le bureau de Woudiver, une petite bâtisse qui se dressait un peu à l'écart, construite avec des fragments de briques et du silex. Quand il eut parcouru une centaine de mètres, il s'arrêta et se retourna, puis fit signe à Reith et à Anacho de venir le rejoindre.

— Regardez bien l'entrepôt, dit-il. Vous allez voir avec qui les Gzhindra ont affaire.

Une lumière fusait par intermittence entre deux planches de bois noir.

— Cela correspond à l'endroit où dort Woudiver, dit Traz.

— Ce gros salopard leur fait des signaux ! siffla Anacho.

Reith exhala un profond soupir. Il s'efforça de maîtriser sa colère. Quelle folie que de s'être attendu à quelque chose d'autre de la part d'Aïla Woudiver, qui baignait dans l'intrigue comme un poisson dans l'eau !

— Peux-tu comprendre ces signaux ? demanda-t-il à Anacho sur un ton contenu.

— Oui. C'est le code classique de points et de traits. « ... dédommagement... convenable... en échange... service... ce sera... bientôt... le moment... » (Les signaux s'interrompirent.) C'est tout.

— Il nous a vus par la fente, murmura Reith.

— Ou il n'a plus de quoi faire de la lumière, dit Traz.

En effet, 4269 de La Carène avait basculé derrière la montagne. Le regard de Reith balaya la lagune : les Gzhindra avaient disparu aussi mystérieusement qu'ils avaient surgi.

— Le mieux serait d'avoir une petite conversation avec Woudiver, dit le Terrien.

— Il ne proférera que des mensonges, rétorqua Anacho.

— Sans doute, reprit Reith, mais ses silences pourront être un renseignement.

Ils regagnèrent le hangar. Woudiver, qui s'était remis à ses écritures, les accueillit avec son habituel sourire affable.

— Cela va bientôt être l'heure de dîner.

— Pas pour toi, rétorqua Reith.

— Comment ? Je n'aurai pas à manger ? Allons ! Il ne faut pas pousser trop loin la plaisanterie !

— Pourquoi fais-tu des signaux aux Gzhindra ?

Woudiver haussa ses sourcils glabres mais ne manifesta ni surprise ni gêne.

— Il s'agit d'une transaction commerciale, répondit-il. Il m'arrive parfois de faire affaire avec le sous-peuple.

— Quel genre d'affaires ?

— Tantôt une chose, tantôt une autre... cela dépend. Je viens de leur présenter mes excuses de n'avoir pu tenir certains engagements. Chipoterais-tu ma bonne réputation ?

— Et quels sont ces engagements que tu n'as pu tenir ?

— Allons, allons... Tu ne vas quand même pas forcer mes petits secrets !

— La question n'est pas là ! J'ai la conviction que tu es en train de manigancer quelque chose.

— Bah ! Quelle bêtise ! Comment pourrais-je manigancer quoi que ce soit alors que je suis enchaîné ? Et, crois-moi, cette situation est humiliante.

— Si jamais quelque chose va de travers, nous te pendrons haut et court au bout de ta chaîne ! Et tant pis pour ta dignité !

Woudiver eut un geste de mépris railleur et détourna le regard.

— On dirait que le travail est bien avancé ?

— Ce n'est pas ta faute !

— Allons donc ! Tu sous-estimes mon aide ! Qui t'a fourni la carène au prix de mille difficultés et pour un maigre bénéfice ? Qui a tout organisé, tout mis en place ? Qui t'a fait bénéficier de sa précieuse perspicacité ?

— Celui qui a fait main basse sur notre argent, le traître qui nous a expédiés à la Boîte de Verre, répondit Reith.

Il s'assit de l'autre côté du local. Traz et Anacho le rejoignirent et tous trois restèrent à contempler Woudiver, qui boudait, furieux d'être privé de son repas.

— On devrait le tuer, fit Traz sur un ton uni. Il se prépare à nous causer des ennuis.

— J'en suis persuadé, répliqua Reith, mais je voudrais bien savoir pourquoi il est en rapport avec les Pnume. Il me semble que ce serait

avec les Dirdir qu'il devrait se mettre en cheville. Les Dirdir savent que je suis un Terrien et il n'est pas impossible qu'ils sachent aussi que nous construisons un astronef.

— Peut-être, mais cela leur est égal, répondit Anacho. Les autres races ne les intéressent pas. Mais les Pnume... c'est différent. Ils savent tout et ils sont particulièrement curieux des faits et gestes des Dirdir. De leur côté, quand ces derniers découvrent leurs galeries, ils les gazent.

Woudiver se rappela à l'attention du trio :

— Vous avez oublié mon dîner !

— Je n'ai rien oublié, fit Reith.

— Alors, apporte-moi à manger. Aujourd'hui, je veux une salade de racines blanches, de la bouillie de lentilles, de la viande de gargane et de vire-vire, un bon fromage noir et mon vin habituel.

Traz émit un ricanement dédaigneux et Reith demanda :

— Pourquoi te mijoterions-nous de petits plats alors que tu complotes contre nous ? Tu n'as qu'à demander aux Gzhindra de t'apporter à manger.

Le visage de Woudiver s'affaissa et il se tapa sur les genoux à coups de poing.

— Voilà maintenant qu'ils se sont mis en tête de torturer le malheureux Aïla Woudiver, dont le seul crime est d'être fidèle à sa parole ! Quel triste destin que de devoir vivre et souffrir sur cette terrible planète !

Ecœuré, Reith se détourna. À demi Homme-Dirdir de naissance, Woudiver s'affirmait avec vigueur adepte de la doctrine de la Genèse Double professant que, originellement, les Dirdir et les Hommes-Dirdir étaient des cellules jumelles de l'Œuf Primordial sur la planète Sibol. En fonction de ce dogme, Adam Reith faisait figure d'iconoclaste irresponsable qu'il fallait mettre hors d'état de nuire à tout prix. D'un autre côté, on ne pouvait pas attribuer tous les forfaits de Woudiver à son zèle théologique. Reith se rappela un certain nombre d'exemples de lubricité et de sybaritisme du personnage et la vague compassion qu'il éprouvait s'évanouit.

Woudiver se répandit en gémissements et en protestations pendant quelques minutes, puis se calma soudain et observa attentivement Reith et ses amis. Enfin, il reprit la parole et le Terrien crut discerner une joie secrète dans son intonation.

— Ton projet va bientôt se réaliser grâce à Aïla Woudiver, à son astuce et à ses maigres économies. Ce pauvre Aïla Woudiver injustement séquestré !

— Il est exact que nous aurons bientôt terminé.

— Quand envisages-tu de quitter Tschäi ?

— Le plus tôt possible !

— Parfait ! s'exclama le poussah avec une chaleur onctueuse. (Reith eut l'impression de discerner une lueur de raillerie dans son regard.) Il est vrai que tu es un personnage remarquable. (La voix de Woudiver s'était brusquement amplifiée comme s'il ne pouvait plus contenir plus longtemps sa joie secrète.) Pourtant, il vaut parfois mieux être quelqu'un de modeste et de banal. Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas ce à quoi tu fais allusion.

— En effet...

— Puisque tu sembles être d'humeur causante, pourquoi ne nous parlerais-tu pas des Gzhindra ?

— Qu'y a-t-il à en dire ? Ce sont de pauvres créatures condamnées à errer à la surface de la planète alors qu'elles redoutent de se trouver à l'air libre. T'es-tu jamais demandé pourquoi les Pnume, les Pnumekin, les Phung et les Gzhindra portent tous des cagoules ?

— Je suppose que c'est leur coutume vestimentaire.

— Tu as raison, mais il y a un motif plus profond : cette capuche leur cache le ciel.

— Alors, qu'est-ce qui pousse ces deux Gzhindra à sortir s'ils redoutent tant la vue du ciel ?

— La même raison qui anime tous les hommes, répondit pompeusement Woudiver. L'espoir et le désir.

— Qu'espèrent-ils exactement ?

— En tout état de cause, je suis un ignorant, bien sûr. Tout homme est un mystère. Même toi, Adam Reith, tu m'intrigues. Tu me tourmentes cruellement par caprice. Tu utilises mon argent en vue d'un projet délirant, tu traites par le mépris toutes mes protestations, tous mes appels à la modération. Pourquoi ? Je me le demande. Pourquoi ? Pourquoi ? Si cela n'était pas aussi absurde, j'en arriverais presque à croire que tu viens d'un autre monde.

— Tu ne m'as toujours pas dit ce que veulent les Gzhindra ?

Rassemblant toute sa dignité, Woudiver se leva. La chaîne fixée à son cou oscilla et tinta.

— Le mieux serait que tu t'informes auprès des intéressés eux-mêmes.

Il se rassit à sa table et, après avoir décoché à Reith un dernier et énigmatique coup d'œil, se remit à ses écritures.

Reith s'agitait et tremblait dans son sommeil. Il était en plein cauchemar. Il rêvait qu'il était couché comme d'habitude sur le divan de l'ancien bureau de Woudiver. Une étrange lumière d'un vert jaunâtre baignait la pièce. Au fond, le poussah bavardait avec deux personnages immobiles, enveloppés dans une houppelande et coiffés d'un capuchon noir qui leur cachait la figure. Reith essaya de remuer mais ses muscles étaient sans force. Tantôt la lumière s'intensifiait, tantôt elle pâlisait. À présent, Woudiver était auréolé d'une mystérieuse phosphorescence bleu argent. Le sentiment d'impuissance et d'absurdité typique du cauchemar, songea le Terrien. Il fit un effort énorme pour se réveiller. Mais en vain. Une sueur gluante le recouvrait.

Woudiver et les Gzhindra le contemplèrent. Chose étonnante, le premier portait toujours son collier de fer mais la chaîne était brisée ou fendue et pendait au bout du carcan. C'était le Woudiver de naguère, satisfait de lui-même et désinvolte. L'expression des Gzhindra trahissait une attention soutenue. Ils avaient une tête allongée, étroite et des traits très réguliers ; leur peau ivoirine avait un lustre soyeux. L'un d'eux avait une étoffe pliée sur le bras. L'autre gardait les mains derrière le dos.

Soudain, la masse gigantesque de Woudiver se profila au-dessus de Reith.

— Adam Reith, Adam Reith, d'où viens-tu ? demanda-t-il d'une voix tonitruante.

Reith se débattit contre son engourdissement. C'était un rêve étrange, un rêve sinistre dont il se souviendrait longtemps.

— De la planète Terre, répondit-il d'une voix qui grinçait. De la planète Terre.

La tête de Woudiver s'enflait, se contractait.

— Y a-t-il d'autres Terriens sur Tschaï ?

— Oui.

Les Gzhindra tressaillirent et s'approchèrent. Woudiver reprit, et sa voix sonnait comme une trompe :

— Où ? Où sont les Terriens ?

— Tous les hommes sont des Terriens.

Le colosse recula avec une moue de dégoût.

— Tu es né sur la planète Terre ?

— Oui.

Woudiver, triomphant, parut s'éloigner en dérivant. Il fit un grand geste à l'adresse des Gzhindra.

— C'est un spécimen unique ! Exceptionnel !

— Nous l'emmenons.

Les Gzhindra déplient leur étoffe et Reith, toujours frappé d'impuissance, constata avec horreur que c'était un sac. Sans cérémonie, ils l'obligèrent à plier les jambes et l'enfourmèrent dans ce sac. Seule sa tête dépassait. Puis avec une aisance stupéfiante, l'un d'eux balança le sac sur son épaule tandis que son compagnon lançait une bourse à Woudiver.

Le rêve commença à se défaire. La lumière glauque se brouilla, se punctua de taches. Soudain, la porte s'ouvrit. Traz était sur le seuil. Epouvanté, Woudiver sauta en arrière. Le nomade épaula sa catapulte et tira, visant la tête. Un jet de sang vert fusa et les gouttes qui tombèrent avaient des reflets jaunes. Le rêve se délita. Reith s'endormit.

Quand il se réveilla, il était extrêmement mal à l'aise. Des crampes douloureuses lui lancinaient les jambes et une répugnante odeur aux relents d'arsenic emplissait ses narines. Quelque chose le comprimait et il avait une impression de mouvement. Sous ses doigts, il sentit une étoffe rugueuse et, atterré, il comprit la situation : le rêve avait été bien réel et il était effectivement enfermé dans un sac. Vraiment, Woudiver était homme de ressources ! Sous le choc produit par cette révélation, Reith eut un moment de faiblesse. Woudiver avait passé un marché avec les Gzhindra. Il s'était arrangé pour droguer le Terrien, probablement en se servant d'un gaz narcotique. Et, maintenant, les Gzhindra emportaient leur prisonnier vers un lieu inconnu pour des raisons tout aussi inconnues.

Reith sombra dans une sorte d'apathie nauséuse. Même enchaîné, Woudiver s'était débrouillé pour lui porter ce mauvais coup ! Le Terrien se remémora la dernière partie de son rêve. Il avait vu éclater la tête du colosse, il avait vu fuser son sang vert. Woudiver avait payé.

Il n'était pas facile de réfléchir. Le sac ballottait et son occupant tressautait en cadence. Apparemment, on le transportait suspendu à une perche. Par chance, il avait ses vêtements : il s'était laissé tomber tout habillé sur sa couche. Avait-il encore son poignard ? Sa sacoche avait disparu. La poche de sa veste semblait vide et il n'osait se fouiller de crainte de révéler aux Gzhindra qu'il était sorti de l'inconscience.

Il colla vainement son visage contre l'étoffe dans l'espoir de distinguer quelque chose à travers la trame grossière. Sa seule

certitude était qu'il faisait encore nuit et que le terrain était sans doute accidenté.

Un laps de temps impossible à déterminer s'écoula. Il était aussi impuissant qu'un bébé dans la matrice. Les nuits de l'antique Tschai étaient riches en événements hors du commun ! Et, cette fois, Reith était partie prenante. La situation dans laquelle il se trouvait le remplissait de honte. Quelle ignominie ! Il en frémissait de rage. S'il avait pu s'en prendre à ses ravisseurs, quelle vengeance aurait-il tirée d'eux !

Les Gzhindra firent halte. Pendant quelques instants, ils observèrent une immobilité totale. Puis le sac fut posé à terre. Reith tendit l'oreille mais il n'entendit rien – ni voix, ni chuchotements, ni bruits de pas. Comme s'il était seul. Il se fouilla dans l'espoir de trouver au fond de sa poche un couteau, un outil, quelque chose de tranchant – mais il n'y avait rien. Il éprouva le tissu en le grattant avec ses ongles. L'étoffe était grossière et rugueuse mais pas question de la déchirer.

Il eut le pressentiment que les Gzhindra étaient revenus et cessa de bouger. Ils étaient tout près. Il crut les entendre respirer.

On souleva le sac et la promenade reprit. Reith commença à transpirer. Quelque chose était sur le point de se produire.

Le sac se balançait. Il était attaché au bout d'une corde. Le Terrien eut la sensation de descendre. De descendre à une profondeur incalculable. Il y eut une secousse et la descente s'interrompit. Le sac oscillait lentement à la manière d'un pendule. L'écho lointain d'un gong retentit, venant de très haut. Le son en était grave et mélancolique.

Reith joua des pieds et des mains, brusquement pris d'un accès de claustrophobie frénétique. Il haletait, il ruisselait de sueur et avait de la peine à respirer. Il crut qu'il allait devenir fou. Alors, secoué de sanglots, il se ressaisit. Il tâta sa veste : sans succès – rien, ni objet métallique ni instrument tranchant. Rassemblant ses esprits, il s'efforça de réfléchir. Le gong était un signal destiné à appeler quelqu'un – ou quelque chose. Ce fut en vain qu'il chercha un trou dans l'étoffe. Il lui aurait fallu un outil, du métal, une lame, une pointe ! Il se passa en revue, de la tête aux pieds. Sa ceinture ! Au prix de mille difficultés, il parvint à la déboucler et utilisa l'ardillon pour faire un accroc dans le sac. Quand il eut réussi, il agrandit la déchirure et put enfin dégager sa tête et ses épaules. Jamais, au cours de son existence, il n'avait connu un tel sentiment d'exultation. Même s'il devait mourir dans les secondes qui allaient suivre, il aurait triomphé du sac !

D'autres victoires étaient du domaine du possible. Reith se trouvait dans une caverne fruste et sommaire qu'éclairaient

vaguement quelques pastilles émettant une lueur bleuâtre. Le sac touchait presque le sol et Reith eut un coup au cœur en se rappelant sa descente et la dernière secousse. Il entreprit de s'extraire de sa prison. Les crampes qui le tenaillaient et la fatigue le faisaient trembler. Un son lointain brisa le silence de mort qui régnait dans ce monde souterrain. Quelque chose bougeait. Ou quelqu'un.

Au-dessus de lui s'élevait une cheminée et la corde disparaissait dans les ténèbres. Il devait y avoir là-haut une issue donnant sur l'extérieur. Mais à quelle distance ? Il se livra à un calcul sommaire : beaucoup plus de trente mètres à en juger par les oscillations du sac pendant la descente, oscillations dont l'amplitude était de dix à douze secondes.

Reith examina les lieux et écouta. Quelqu'un allait venir pour répondre à l'appel du gong. De nouveau, il regarda la corde. Là-haut, c'était le monde extérieur. Il empoigna le filin et commença à grimper.

Il s'élevait péniblement dans l'obscurité. Le sac et la caverne appartenaient maintenant à un autre univers et la nuit l'enveloppait.

Ses mains le brûlaient et les muscles de ses épaules défailaient. Enfin, il atteignit l'extrémité de la corde. En tâtonnant, il découvrit qu'elle passait à travers une plaque de métal reposant sur deux lourdes traverses également métalliques. C'était une sorte de trappe et, évidemment, il lui était impossible de la soulever dans la mesure où il pesait de tout son poids sur elle. Ses forces étaient sur le point de le trahir. Il entortilla ses jambes dans la corde et tendit le bras. Sa main rencontra une corniche, large d'une trentaine de centimètres, servant de support à la longrine de la trappe. Il se reposa quelques instants – il était pressé par le temps – et, lançant une jambe de côté, il tenta de faire un rétablissement. L'espace d'une seconde, il éprouva une atroce impression de chute et banda ses muscles avec l'énergie du désespoir. Le cœur battant, il se hissa sur la corniche et s'y allongea, le souffle court, le cœur au bord des lèvres.

Une minute s'écoula. À présent, la corde avait presque retrouvé son immobilité. Reith distingua en bas quatre lueurs dansantes qui approchaient. En équilibre instable, il s'efforça de soulever la plaque. Elle était massive et lourde. Autant vouloir pousser une montagne ! Il revint à la charge sans ménager sa peine mais ne réussit même pas à ébranler l'opercule. Les lumières étaient maintenant juste au-dessous de lui, portées par quatre silhouettes noires. Reith se colla contre la poutrelle.

Les quatre formes se déplaçaient lentement dans un silence surnaturel. On aurait dit des créatures sous-marines. Elles se penchèrent pour examiner le sac et s'aperçurent qu'il était vide. Des soupirs et des murmures parvinrent aux oreilles du Terrien. Les quatre se mirent à chercher partout et les lumières tremblotaient et

vacillaient. D'un commun accord, aurait-on dit, les silhouettes d'ombre levèrent la tête. Reith s'aplatit, dissimulant de son mieux la tache claire que faisait son visage. Les pinceaux lumineux le balayèrent, se posèrent sur la trappe – ce qui lui permit de constater qu'elle était maintenue fermée par quatre valets d'arrêt à commande extérieure – puis explorèrent les parois du puits. Les quatre personnages, perplexes, se consultèrent. Ils examinèrent une dernière fois la caverne et la cheminée avant de repartir comme ils étaient venus, en faisant zigzaguer leurs lampes.

Reith, tapi tout là-haut dans les ténèbres, se demandait si ce n'était pas son rêve qui continuait.

Mais la situation dramatique dans laquelle il se trouvait était bien réelle. Il était pris au piège. Même s'il avait des semaines devant lui, jamais il ne pourrait ouvrir la trappe. Et rester accroché là-haut à attendre comme une chauve-souris n'était pas pensable. Il fallait prendre une décision, quoi qu'il puisse advenir. Les quatre lampes, feux follets dansants, étaient déjà loin et leurs lueurs pâlissaient. Il se laissa glisser le long de la corde et, une fois à terre, se lança à leur poursuite à longues foulées souples. Les pastilles bleuâtres dispensaient une lueur plus faible que celle de la lune mais néanmoins suffisante pour révéler un chemin qui serpentait entre les saillies rocheuses bordant le passage.

Reith ne tarda pas à rattraper les quatre personnages qui avançaient lentement en examinant avec perplexité la galerie et une joie délirante l'envahit. Comme s'il était déjà mort et invulnérable. L'idée l'effleura de ramasser un caillou et de le lancer sur le quatuor. Il nageait en pleine hystérie ! À cette pensée, tout son sang-froid lui revint. S'il voulait survivre, il fallait qu'il se domine.

Les inconnus continuaient d'avancer sans hâte, apparemment décontenancés, en échangeant des commentaires à voix basse. Reith, se précipitant d'un pan d'ombre au suivant, se rapprocha autant qu'il le pouvait afin d'être à même de passer à l'action si jamais l'un d'eux quittait ses compagnons. C'était dans les oubliettes du château de Pera qu'il avait pour la première fois entraperçu un Pnume. Pour autant qu'il pouvait en juger par leur démarche et leur maintien, ceux-là paraissaient humains.

La galerie débouchait sur une caverne dont la rugosité était presque intentionnelle – à moins que sa grossièreté ne masquât un raffinement échappant à sa compréhension, ce que pouvait laisser supposer, peut-être, tel épaulement de quartz pailleté de scintillants cristaux de pyrite. L'endroit semblait être un carrefour, un nœud stratégique, un lieu clé. Trois autres galeries s'y ramifiaient. Au centre, le sol était revêtu de dalles lisses et la lumière émanant de granules noyés dans la masse de roc en surplomb était plus brillante que dans

la caverne.

Un cinquième personnage était debout près de la paroi. Comme les autres, il était enveloppé d'une houppelande noire et coiffé d'un capuchon de même couleur qui masquait ses traits. Reith, s'efforçant de se faire aussi plat qu'un cafard, se dissimula dans une zone d'ombre. Ce cinquième individu était un Pnumekin, à en juger par ce que l'on pouvait voir de son visage allongé et blanchâtre à l'expression froide et maussade. Tout d'abord, il ne prêta pas attention aux quatre compagnons et ceux-ci firent comme s'ils ne le voyaient pas – étrange rite d'indifférence mutuelle qui éveilla la curiosité de Reith. Et puis, peu à peu, le mélange s'opéra sans qu'aucun ne regardât directement ses acolytes.

Ils entamèrent un conciliabule à voix basse et le Terrien tendit l'oreille. Les cinq employaient le langage universel de Tschai. Les quatre relatèrent la découverte du sac vide, et leur interlocuteur, qui devait être un officiel ou un supérieur, eut un imperceptible mouvement de stupeur. Selon toute apparence, la retenue, la discrétion, la litote allusive étaient les caractéristiques de base de la vie souterraine de Tschai.

Ils s'approchèrent de l'endroit où se tenait Reith, qui se plaqua contre la paroi pour s'immobiliser à moins de trois mètres de lui. Maintenant, les mots lui parvenaient :

— ... livraison, disait l'un d'une voix égale et précise. C'est hors connaissance. Rien n'a été trouvé.

— Le couloir était vide, fit un autre. Si le détournement est intervenu avant que le sac ne soit descendu, ce pourrait être une explication.

— Imprécision, laissa tomber le surveillant. En ce cas, le sac n'aurait pas été descendu.

— En toute hypothèse, l'imprécision demeure. La galerie était déserte.

— Il doit toujours être là, reprit le surveillant. Il ne peut être nulle part ailleurs.

— À moins qu'il n'y ait un boyau secret débouchant dans le passage et qu'il en ait eu connaissance.

Le surveillant se redressa, les bras ballants.

— J'ignore l'existence d'un tel boyau. Cette explication est difficilement imaginable. Vous allez retourner là-bas pour faire un examen approfondi des lieux. Pour ma part, je m'informerai sur la possibilité de l'existence d'un boyau secret.

Les préposés à la galerie s'éloignèrent lentement avec leurs lampes qui zigzaguaient et tressautaient. Le surveillant les suivit des yeux. Reith se crispa : l'instant était critique. S'il se tournait du bon côté, le Pnumekin ne pourrait manquer de le voir. Mais s'il se tournait

de l'autre côté, le Terrien bénéficierait d'un sursis. Il songea à passer à l'attaque. Mais les quatre autres n'étaient pas encore bien loin : un cri, le moindre bruit, la moindre bousculade attirerait leur attention. Reith se contint.

Le surveillant lui tourna le dos. Sans hâte, il traversa la salle et s'engagea dans l'un des couloirs latéraux. Adam Reith le suivit sur la pointe des pieds.

Les parois du tunnel étaient des corniches de pyroxilite. De part et d'autre saillaient d'extraordinaires cristaux dont certains avaient un diamètre de trente centimètres, et leurs facettes rousses, brunâtres ou verdâtres étincelaient comme si c'étaient des diamants. Ils avaient été polis avec art. La décoration du passage avait coûté des efforts gigantesques. Ces cristaux offraient des cachettes commodess. Silencieusement, Reith s'élança sur les talons du Pnumekin, qui avançait d'une démarche fluide, dans l'espoir de sauter sur lui à l'improviste. Alors, il le menacerait de le faire passer de vie à trépas. C'était là un plan sans finesse mais le Terrien était incapable d'en imaginer un meilleur.

Le Pnumekin s'immobilisa et, le cœur battant, Reith se mit à l'abri derrière un amas de cristaux semblables à des olives miroitantes. L'autre, après avoir scruté le tunnel dans les deux sens, s'approcha de la paroi, toucha un petit cristal, puis un second. Une ouverture béa. Le surveillant la franchit et elle se referma.

Reith se gourmanda. Pourquoi avait-il tergiversé ? Quand l'autre s'était arrêté, il aurait pu se jeter sur lui.

Il examina le corridor désert. Personne en vue. Il s'élança au pas de course et, lorsqu'il eut parcouru une centaine de mètres, il se trouva soudain devant un large puits. Tout au fond palpaient de pâles lueurs jaunes et on discernait des allées et venues d'objets massifs qu'il était impossible d'identifier.

Reith retourna à l'endroit où le Pnumekin avait disparu. Des projets délirants se bouscuaient dans sa tête. Dans la situation désespérée où se trouvait le malheureux, toute initiative comportait sa part de risques mais la faim était la route la plus directe conduisant au désastre. Levant le bras, il tâta le rocher comme l'avait fait le Pnumekin et, de nouveau, la porte s'ouvrit. Reith recula, s'attendant à n'importe quoi. Son regard plongeait dans une pièce d'un diamètre d'une dizaine de mètres, sans doute une salle de conférence : elle était en effet meublée d'une table centrale, de bancs, de placards et les murs étaient garnis de rayonnages.

Il entra et la porte se referma derrière lui. Des granules lumineux saupoudraient la voûte. Les murs avaient été soigneusement abrasés et taillés pour mettre en valeur la structure cristalline du rocher. À droite s'ouvrait un couloir ogival recouvert d'un enduit blanc. Il émanait de

ses profondeurs une espèce de martèlement saccadé qui devait être un message urgent.

Reith, déjà crispé comme pourrait l'être un cambrioleur, fut pris de panique. Affolé, il chercha une cachette et se précipita vers un placard rempli de houppelandes noires au milieu desquelles il se tapit. Ces oripeaux dégageaient une odeur musquée et il eut un haut-le-cœur. Se faisant tout petit, il referma le placard et colla son œil à un interstice, ce qui lui permit de surveiller la pièce.

Un bon moment s'écoula ; la tension nerveuse nouait le ventre du Terrien. Enfin, le surveillant Pnumekin surgit. Il paraissait plongé dans ses réflexions. Son étrange bonnet maintenait dans l'ombre son visage austère dont les traits avaient une régularité presque classique, et Reith se prit à songer aux autres êtres d'origine humaine qui peuplaient Tschai et qui, tous, avaient plus ou moins muté pour se conformer à l'image de la race-hôte : les Hommes-Dirdir, sinistres et absurdes ; les Hommes-Chasch, stupides et abrutis ; les Hommes-Wankh, vénaux et hyper civilisés ; mais chez tous, sauf, peut-être, dans le cas des Hommes-Dirdir Immaculés, l'essence humaine demeurait intacte. Les Pnumekin, quant à eux, n'avaient pas physiquement évolué de façon perceptible mais leur mentalité s'était modifiée. Ils étaient aussi étrangers qu'auraient pu l'être des spectres.

La créature – Reith était incapable de la considérer comme un homme – était immobile. Son expression était impassible. Elle était un peu trop loin du placard pour que le Terrien pût bondir et la maîtriser.

Reith commençait à avoir des crampes. Il changea de position et son mouvement produisit un faible bruit. Une sueur froide le recouvrit soudain et il approcha de nouveau son œil de la fente. Le Pnumekin semblait perdu dans sa rêverie. Ah ! si seulement il pouvait faire un pas ! Oui... Viens plus près ! Plus près... Mais si cet être était indifférent à la mort, peut-être était-il insensible à la peur ? Alors, il serait vain de menacer de le tuer...

Le portail bâilla et un autre Pnumekin entra. C'était l'un des préposés aux galeries. Tous deux détournèrent la tête, faisant mine de s'ignorer. Et le nouveau venu parla d'une voix douce comme s'il rêvait tout haut :

— Impossible de retrouver l'envoi. La galerie et la cheminée ont été inspectées.

Le surveillant ne réagit pas et il y eut un long silence – un silence étrange et qui avait quelque chose de fantastique. L'autre reprit la parole :

— Il n'aurait pas pu nous échapper. La livraison n'a pas été exécutée. Ou alors il s'est enfui par un boyau inconnu de tous. Ce sont les deux seules éventualités possibles.

— Information enregistrée, répondit le surveillant. Un contrôle

devrait être instauré au Niveau Ziad, à Zud-Dan-Ziad, au Nodule Ferstan Six, au Nodule Lul-lil et à la Station de la Perpétuation.

— Ce serait une bonne solution.

Un Pnume fit son entrée par une ouverture qui ne se trouvait pas dans le champ de vision de Reith. Les Pnumekin n'y prêtèrent pas attention – ils ne le regardèrent même pas. Le Terrien examina la créature étrangement articulée : c'était le premier Pnume qu'il voyait si l'on exceptait celui qu'il avait fugitivement entr'aperçu dans les ténèbres des oubliettes de Pera. Il avait la stature d'un homme et, en dépit de sa volumineuse huppelande noire, il donnait une impression de sveltesse, de fragilité même. Ses orbites disparaissaient dans l'ombre de sa capuche. Son visage, qui avait la découpe et la teinte d'un crâne de cheval, était sans expression ; un ensemble compliqué d'organes de broyage et de mastication entourait une bouche presque invisible. Ses jambes étaient articulées à l'inverse de la jambe humaine et il avançait comme un homme qui recule. Ses pieds nus et étroits étaient mouchetés de marbrures noires et rouges. Ses trois orteils incurvés tapotaient le sol. Comme on pianote avec ses doigts quand on est nerveux...

— Il est anormal qu'une livraison consiste uniquement en un sac vide, dit le surveillant, sans s'adresser à personne en particulier. Le couloir et la cheminée ont été fouillés. Ou le spécimen n'a pas été livré, ou il s'est évadé en utilisant un boyau secret de Qualité Sept ou au-dessus.

Le silence qui suivit ces mots fut brisé par la voix rauque et étouffée du Pnume :

— Il est impossible d'effectuer la vérification de la livraison. L'existence de boyaux confidentiels supérieurs à la Qualité Dix est possible. C'est au delà de la portée de mes secrets^[1]. Il serait opportun de s'informer auprès du Gardien de Section^[2].

— Il s'agit donc d'un spécimen intéressant ? demanda le surveillant non sans une certaine curiosité.

Les orteils du Pnume tambourinèrent avec une virtuosité digne d'un pianiste.

— Il est destiné à la Perpétuation. C'est une créature provenant d'une planète d'Hommes contemporaine. Il a été décidé d'en faire l'acquisition.

Reith, tapi dans son placard, se demanda pourquoi on avait mis si longtemps à prendre cette décision. Il chercha une position plus confortable en serrant les dents, si grande était son appréhension de produire le moindre bruit. Quand il colla de nouveau son œil à l'interstice, le Pnume n'était plus là. Le surveillant et le préposé étaient silencieux, s'ignorant mutuellement.

Du temps passa. Reith était incapable d'en évaluer la durée. Ses

muscles le lancinaient et, maintenant, il n'osait pas bouger. Il respira profondément et prit patience.

De temps à autre, les Pnumekin murmuraient quelque chose sans se regarder et le Terrien saisissait quelques fragments de phrases :

— « ... la situation de la planète de l'Homme. Il est impossible de savoir... », «... des barbares habitant à la surface, aussi fous que les Gzhindra... », « ... spécimen précieux, invisible... ».

Le Pnume réapparut, suivi d'un de ses congénères – créature de haute taille, efflanquée, qui se déplaçait de l'allure souple du renard. Elle portait une boîte rectangulaire qu'elle posa soigneusement sur un banc à moins d'un mètre de Reith et parut s'absorber dans ses réflexions. Quelques instants plus tard, le préposé de moindre statut prit la parole :

— Quand le gong signale une livraison, le sac est généralement lourd. Un sac vide est cause de perplexité. La livraison n'a évidemment pas été effectuée. Ou alors, le spécimen a accédé à un boyau secret de Qualité supérieure à Dix.

Le Gardien se retourna et, dans un ample et noir envol de houppe, manipula le fermoir de la boîte de cuir. Les deux Pnumekin et le premier Pnume contemplaient les cristaux de la muraille avec le plus vif intérêt.

La boîte s'ouvrit et le Gardien en sortit un portefeuille de souple cuir bleu qu'il déplia respectueusement. Il en feuilleta les pages et étudia un schéma de lignes colorées fort enchevêtrées avant de le refermer et de le ranger. Après avoir rêvassé quelques instants, et il dit d'une voix si ténue que Reith eut beaucoup de peine à comprendre :

— Il existe un boyau de Qualité Quatorze. Il s'étire sur neuf cents mètres vers le nord, descend et pénètre dans le Jha Nu.

Les Pnumekin demeurèrent muets et le premier Pnume laissa tomber :

— Si le spécimen est parvenu au Jha Nu, il peut franchir le balcon, descendre par Oma Cinq et gagner le Grand Latéral Supérieur. Il lui serait alors loisible de tourner pour gravir la Montée Bleue ou même de gagner le Belvédère de Zhu et rallier le *ghaun*[3].

— À condition qu'il ait connaissance des secrets, fit observer le Gardien. Si l'on admet qu'il a utilisé un boyau de Qualité Quatorze, on peut aussi admettre le reste. La manière selon laquelle nos secrets ont été relevés – si c'est le cas – n'est pas claire.

— C'est déconcertant, murmura le préposé.

Le surveillant prit le relais :

— Si un *ghian*_[4] a connaissance des secrets de Qualité Quatorze, comment ceux-ci peuvent-ils être à l'abri des Dirdir ?

Les deux Pnume incurvèrent leurs orteils et tambourinèrent sur le sol.

— Ce qui s'est passé n'est pas encore clair, enchaîna le surveillant. L'examen du boyau nous renseignera.

Les préposés de rang inférieur furent les premiers à sortir. Le surveillant, qui semblait méditer, les suivit, laissant les deux Pnume, qui étaient aussi immobiles et aussi rigides que des insectes. L'un d'eux s'éclipsa à son tour d'une allure souple et à grandes foulées. Le Gardien ne bougea pas.

Reith hésita : le moment était-il venu de sauter sur lui pour le maîtriser ? En définitive, il préféra s'en abstenir : si les Pnume avaient la force fantastique des Phung, il aurait un terrible handicap. Et une autre considération entraînait en ligne de compte : le Pnume céderait-il à la force ? Impossible de le savoir, et le Terrien craignait qu'il n'en soit rien.

Le Gardien saisit la boîte de cuir et inspecta attentivement la pièce. On eût dit qu'il tendait l'oreille. Soudain, il se dirigea vers une surface vide de la muraille. Reith le suivait des yeux avec fascination. Avançant la jambe, le Pnume effleura délicatement trois protubérances du bout de ses orteils et une section de la paroi bâilla, révélant une cavité à l'intérieur de laquelle le Gardien déposa le coffret. Le mur se referma. Il paraissait sans faille. Et le Pnume quitta à son tour la salle.

Reith sortit en trébuchant du placard et traversa la pièce, maintenant vide, en boitillant. Les murs étaient lisses – sans une fissure, sans une lézarde. C'était un véritable travail d'orfèvrerie. Il se baissa et effleura les trois protubérances. La paroi bascula. Il s'empara de la boîte qu'il ouvrit après une infime hésitation et en sortit le portefeuille. Il alla chercher dans le placard une caisse contenant de petites bouteilles sombres qui devaient avoir à peu près le même poids, la glissa dans la boîte et rangea le tout dans la cavité. Il effleura de nouveau les protubérances et la paroi revint en place. La muraille était aussi pleine et massive qu'auparavant.

Le portefeuille était incontestablement quelque chose de précieux. Si Reith réussissait à ne pas se faire prendre et à déchiffrer l'écriture des Pnume – deux éventualités apparemment aussi improbables l'une que l'autre – peut-être parviendrait-il à découvrir le chemin menant à la surface.

Il retourna au placard pour y prendre une houppelande qu'il revêtit et un capuchon. Celui-ci était un peu trop petit, mais en forçant et en tirant sur l'étoffe, il put néanmoins l'enfoncer pour dissimuler son visage. La coutume qu'avaient les Pnumekin de se montrer furtifs et d'éviter d'attirer l'attention allait lui rendre service. Aucun ne serait aussi furtif, aussi discret que lui ! Maintenant, il fallait s'éloigner et trouver un endroit retiré où il pourrait étudier à loisir les documents contenus dans le portefeuille. Il fourra celui-ci sous sa veste et quitta la salle par le couloir aux murs blancs en avançant silencieusement à la manière des Pnumekin.

Le passage était désert. Il aboutissait à un balcon dominant une vaste pièce bourdonnant d'activité. Le sol en était situé à quelque vingt pieds en dessous. Les murs étaient recouverts de diagrammes et d'idéogrammes. Au centre, de petits Pnumekin faisaient l'exercice : Reith était tombé sur une école.

En se tapissant dans l'ombre, il pouvait observer ce qui se passait en bas sans craindre de se faire remarquer. Il y avait trois groupes de vingt enfants des deux sexes, emmitouflés comme leurs aînés dans des houppelandes noires et coiffés de capuchons aux bords rabattus. Leurs visages blancs, effilés et émaciés, avaient une gravité presque cocasse. Nul ne parlait. Les yeux perdus dans le vide, ils marchaient à la queue leu leu, silencieusement, d'une allure solennelle. C'était une sorte de

leçon de gymnastique. Trois femmes Pnumekin d'âge indéfinissable, habillées comme les hommes dont elles ne se différenciaient que par la taille plus petite et par leur expression un peu plus douce, s'occupaient d'eux.

Les enfants tournaient en rond et seul leur piétinement brisait le silence. Il n'y avait rien à glaner ici. Reith regarda dans tous les sens et, tournant à gauche, se remit en marche. Le boyau ogival dans lequel il s'était engagé débouchait sur un autre balcon surplombant une salle encore plus vaste que la première. C'était un réfectoire. Il y avait des tables et des bancs mais elle était vide à l'exception de deux Pnumekin assis très loin l'un de l'autre, tous deux penchés sur leur écuelle de bouillie. À cette vue, le Terrien se rappela qu'il avait faim.

Il y eut un bruit. Deux Pnumekin apparurent sur le balcon, l'un suivant l'autre, et le cœur de Reith se mit à cogner si fort dans sa poitrine qu'il craignit que les nouveaux venus ne l'entendent. Baissant la tête et courbant les épaules, il se remit en marche, espérant que son maintien pourrait passer pour celui d'un Pnumekin. Les deux intrus le croisèrent en détournant les yeux, leurs pensées à mille lieues de lui.

Un peu ragaillardi, Reith continua d'avancer. Très vite, la galerie s'élargit pour devenir une sorte d'esplanade à peu près circulaire d'où rayonnaient trois tunnels. Des marches taillées à vif dans la roche grise formaient un escalier tournant conduisant au niveau inférieur.

Les tunnels obscurs étaient sinistres et, tout compte fait, ils n'avaient rien de très prometteur. Reith hésita. Il était fatigué et ses efforts étaient dérisoires. Les diagrammes ne lui serviraient pas à grand-chose. Ce qu'il lui fallait, c'était qu'un Pnumekin l'aidât, de gré ou de force. De plus, il avait très faim. Il se dirigea précautionneusement vers l'escalier et, après quelques secondes d'indécision, se mit à le descendre à contrecœur, car chaque marche l'éloignait un peu plus de la surface. Il parvint à une petite pièce attenante au réfectoire. Une porte s'ouvrait sur ce qui devait être une cuisine et le Terrien jeta prudemment un coup d'œil de l'autre côté. Des Pnumekin s'activaient derrière des comptoirs. Vraisemblablement, ils étaient en train de préparer une collation pour les enfants qui faisaient l'exercice.

Reith battit tristement en retraite pour s'enfoncer dans une galerie latérale obscure et tranquille. Seuls quelques granules lumineux scintillaient au plafond. Quelques dizaines de mètres plus loin, le passage s'incurvait pour s'achever brutalement par un puits. Il y avait un gargouillement d'eau courante. Selon toute probabilité, il s'agissait d'une sorte de vide-ordures.

Reith s'arrêta pour réfléchir. Où aller ? Que faire ? Finalement, il rebroussa chemin et regagna la petite antichambre qu'il venait de quitter. Là, il découvrit une réserve où s'entassaient des caisses, des

sacs et des cartons. Ce devaient être des vivres. Il hésita. Les cuisiniers devaient fréquemment y venir. En file indienne, les enfants émergèrent de la salle d'exercice, l'air morne, les yeux au sol. Le Terrien se réfugia dans l'entrepôt : des enfants s'apercevraient plus vite que des adultes de son aspect insolite. Il se recroquevilla derrière une pile de cartons ; ce n'était certainement pas la cachette la plus hermétique qui soit, mais elle n'était quand même que relativement précaire : si jamais quelqu'un pénétrait dans l'entrepôt, il avait de bonnes chances de ne pas attirer son attention. Il se détendit quelque peu et, sortant le portefeuille de souple cuir bleu, il l'ouvrit. Il se composait de feuillets d'un vélin d'une admirable finesse : les notations cartographiques étaient indiquées avec un soin méticuleux en noir, en rouge, en bistre, en vert et en bleu pâle, mais cet enchevêtrement de lignes n'apportait rien à Reith. Quant aux légendes, elles étaient rédigées en caractères indéchiffrables. Il referma tristement le portefeuille et le glissa de nouveau sous sa veste.

Les enfants prenaient des bols disposés sur un comptoir de la cuisine et regagnaient ensuite le réfectoire. Reith les regardait faire, l'œil collé à l'interstice que formaient deux cartons, torturé par la faim et la soif. Il fouilla dans un sac et constata qu'il contenait de l'herbe à pèlerin séchée, aliment très nutritif mais pas particulièrement appétissant. Les cartons recelaient des tubes remplis d'une pâte noire et grasse à la saveur rance et piquante – il devait s'agir d'un condiment.

L'attention du Terrien se porta de nouveau sur le comptoir. Tous les enfants s'étaient servis et avaient regagné le réfectoire avec leurs écuelles. L'office était désert mais il restait, bien en évidence, une demi-douzaine de bols et de flacons. Reith agit sans calculer. Quittant l'entrepôt, il s'approcha du comptoir en rentrant la tête dans les épaules, prit une écuelle et une bouteille, et regagna précipitamment sa cachette. L'écuelle était remplie d'une bouillie à base d'herbe à pèlerin mêlée de graines qui ressemblaient à des grains de raisins, de morceaux de viande pâle qu'accompagnaient deux tiges d'une espèce de céleri. En fait de boisson, le liquide de la bouteille était une bière légèrement pétillante dont l'âpreté n'était pas désagréable. À son goulot étaient fixées six espèces de gaufrettes rondes. Reith en goûta une qui l'écœura. Il mangea la bouillie, but la bière et se félicita de son esprit de décision.

Six enfants plus âgés entrèrent dans l'office. Sveltes, détachés, l'air morne et suffisant. Reith, qui les observait entre deux cartons, pensa que c'étaient des filles. Les cinq premières prirent leur écuelle et leur bouteille. La dernière, ne trouvant rien, s'immobilisa, désorientée, et le Terrien se rendit compte, non sans quelque remords, qu'il avait volé et dévoré son dîner. Tandis que ses compagnes rentraient dans le

réfectoire, la fillette resta à attendre avec perplexité devant le comptoir.

Cinq minutes s'écoulèrent. Elle demeurait immobile, les yeux fixés au sol, sans prononcer un mot. Finalement, des mains invisibles posèrent devant elle un autre bol, un autre flacon. La petite Pnumekin prit son dû et, à son tour, se dirigea à pas lents vers le réfectoire.

Reith commençait à s'énerver. Il décida de rejoindre l'escalier. Là, il choisirait une galerie dans l'espoir de tomber sur un Pnumekin solitaire et bien informé qu'il pourrait maîtriser et menacer de mort. Il se leva mais dut aussitôt se tapir de nouveau dans sa cachette car les enfants commençaient à quitter le réfectoire. Un par un, ils regagnèrent sans bruit la salle d'exercice. Reith risqua un coup d'œil et battit encore une fois en retraite : c'étaient à présent les cinq grandes filles qui émergeaient du réfectoire. Elles se ressemblaient comme des poupées fabriquées à la chaîne : élancées, très droites, la peau aussi pâle et aussi mince que du parchemin, des sourcils incurvés noirs comme du charbon, des traits réguliers encore qu'un peu pointus. Elles portaient l'éternelle houppelande et l'éternel capuchon noir à bords rabattus qui soulignaient l'étrangeté et la bizarrerie de leurs corps de Terriennes qui n'avaient rien de terrestre.

Ç'aurait pu être la même personne tirée à cinq exemplaires, songea Reith qui se dit à l'instant même où cette idée lui passait par la tête que chacune avait des caractéristiques distinctes, trop subtiles pour qu'il puisse les déceler et qui la différenciait de ses compagnes. Toutes avaient le sentiment que leur existence individuelle était le centre du cosmos.

L'office était vide. Reith émergea de sa retraite et gagna l'escalier à grandes et rapides foulées. Il y arriva juste à temps : l'un des cuisiniers, sortant de la cuisine, entra dans l'entrepôt. Si le Terrien était resté quelques secondes de plus, il aurait été découvert. Le cœur battant, il se lança à l'assaut des marches... et s'arrêta net, retenant son souffle. Il avait perçu un léger bruit venant d'en haut : des pas étouffés. Pétrifié, il attendit. Le piétinement gagnait en force. Il vit apparaître une paire de pieds mouchetés de marbrures rouges et noires, puis le bord flottant d'une cape noire. C'était un Pnume. Le Terrien redescendit en toute hâte et, indécis, s'arrêta au pied de l'escalier. Où aller ? Il regarda tout autour de lui avec affolement. Dans l'entrepôt, le cuisinier, armé d'une louche, puisait des gousses d'herbe à pèlerin dans un sac. Les enfants occupaient la salle d'exercice. Il n'avait pas le choix : il enfonça sa tête dans les épaules et s'avança d'une démarche feutrée vers le réfectoire. Une jeune Pnumekin était installée à une table du milieu – c'était celle dont il avait réquisitionné le repas. Il s'assit à la place la plus discrète qu'il put trouver et attendit, ruisselant de sueur. Son camouflage manquait

de crédibilité : un seul coup d'œil suffirait à trahir son identité.

Plusieurs minutes s'égrenèrent. Le silence régnait. La jeune Pnumekin s'attardait ; apparemment, elle appréciait beaucoup les gaufrettes. Enfin, elle se leva et s'apprêta à quitter les lieux. Reith baissa la tête, mais trop brusquement, trop sèchement. Son mouvement eut quelque chose de discordant. La jeune fille se retourna avec étonnement. Néanmoins, son conditionnement était puissant : elle ne le regarda pas en face. Mais elle le vit. Et elle comprit. Un bref instant, elle se figea, atterrée, une expression d'incrédulité peinte sur les traits ; puis elle émit un petit cri terrifié et s'éloigna en courant. Reith bondit instantanément sur elle, lui plaqua sa main sur la bouche et la poussa contre le mur.

— Tais-toi ! chuchota-t-il. Ne fais pas de bruit ! Tu as compris ?

Elle le regardait avec hébétude, terrorisée. Il la secoua.

— Ne profère pas le moindre son ! Tu m'as compris ? Fais oui avec la tête !

Elle parvint à acquiescer et Reith libéra sa bouche.

— Ecoute ! poursuivit-il à voix basse. Et écoute attentivement ! Je suis un homme de la surface. On m'a enlevé pour me conduire ici. J'ai échappé à mes ravisseurs et, maintenant, je veux retourner là-haut. Tu m'entends ? (Elle ne répondit pas.) Est-ce que tu comprends ?
Réponds !

De nouveau, il secoua sans ménagement ses frêles épaules.

— Oui.

— Sais-tu comment on peut rejoindre la surface ?

Détournant le regard, elle baissa la tête et considéra le sol. Reith jeta un coup d'œil du côté des cuisines. Si jamais l'un des marmitons entraînait dans le réfectoire, tout était perdu. Il y avait aussi le Pnume qu'il avait failli rencontrer dans l'escalier. Qu'était-il devenu ? Et le balcon ! Il avait oublié le balcon ! Le cœur serré par la peur, il scruta les ombres de la voûte. Personne... Mais il ne pouvait demeurer là plus longtemps. Il agrippa le bras de la jeune fille.

— Viens ! Et rappelle-toi : je ne veux pas le moindre bruit ! Sinon, tu t'en repentiras.

Il la poussa vers l'entrée en longeant le mur. L'office était désert. Dans la cuisine, on était en train de moudre quelque chose et il y avait des tintements de casseroles. Aucun signe du Pnume.

— Monte l'escalier ! ordonna Reith à sa prisonnière.

Elle commença à protester. Il la bâillonna de nouveau de sa paume et l'entraîna en direction de l'escalier.

— Monte ! Si tu fais ce que je te dis, tu n'auras rien à craindre.

— Va-t'en ! murmura-t-elle d'une voix égale.

— M'en aller est le plus-cher de mes désirs ! répliqua Reith avec véhémence. Seulement, je ne sais pas par où passer.

— Je ne peux pas t'aider.

— Il le faudra bien. Maintenant, monte... Et vite !

Soudain, elle s'élança en courant dans l'escalier d'une allure si légère qu'elle paraissait flotter. Reith fut pris par surprise. Il se précipita à ses trousses mais elle le distança et, toujours courant, s'engagea dans l'une des galeries. En désespoir de cause, elle fuyait. Et Reith, tout aussi désespéré qu'elle, la poursuivait. Un peu plus loin, il la rattrapa et l'immobilisa contre la paroi. Elle haletait. Le Terrien inspecta le passage. Il n'y avait personne en vue, ce dont il éprouva un vif soulagement.

— Tu as envie de mourir ? murmura-t-il d'une voix sifflante à l'oreille de la jeune Pnumekin.

— Non !

— Alors, tu vas faire exactement ce que je te dirai de faire !

Il espérait que la menace suffirait à convaincre sa captive et, effectivement, le visage de celle-ci se défit tandis que ses yeux s'écarquillaient et se voilaient.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda-t-elle enfin.

— D'abord, que tu me conduises dans un endroit tranquille où personne ne risquera de venir nous déranger.

Les épaules de la jeune fille s'affaissèrent. Elle se mit en marche.

— Où me conduis-tu ? s'enquit Reith avec méfiance.

— À la salle du châtimement.

À un moment donné, elle obliqua pour s'engager dans une galerie latérale débouchant sur une pièce circulaire. Elle s'approcha de deux cabochons de silex noir et, après avoir jeté un coup d'œil derrière elle, les enfonça telle une sorcière de conte de fées. Une ouverture béa. Elle la franchit, Reith sur ses talons. Alors, elle effleura un commutateur et un panneau s'éclaira, diffusant une lumière tamisée.

Tous deux se trouvaient sur un entablement dominant un précipice. Une sorte de derrick de guingois, monté sur des pattes d'insecte, surplombait l'abîme ténébreux. Une corde était fixée à l'extrémité de ce chevalet.

Reith contempla sa compagne. Elle lui rendit son regard en silence avec une indifférence qui était moitié peur et moitié entêtement. Le Terrien passa derrière la potence et se pencha précautionneusement au-dessus du gouffre. Un courant d'air froid le gifla. Il rebroussa chemin. La jeune fille était immobile et Reith songea que la soudaineté des événements l'avait plongée en état de choc. Il ôta le capuchon qui lui serrait le crâne. Elle se rencogna contre la paroi.

— Pourquoi est-ce que tu enlèves ton capuchon ?

— Parce qu'il me gêne, répondit Reith.

Son regard se détourna de lui, se perdit dans les ténèbres et elle

s'enquit d'une voix sourde :

— Que veux-tu que je fasse ?

— Que tu me guides jusqu'à la surface le plus vite possible.

Comme elle ne répondait pas, Reith se demanda si elle l'avait entendu. Quand il essaya de la regarder dans les yeux, elle détourna la tête. Alors, il lui arracha sa capuche et se trouva en face d'un visage étrange et inquiétant. La bouche exsangue frémissait sous l'effet de la panique. Elle était plus âgée que ses formes à peine ébauchées ne le suggéraient. Sa physionomie était morne et son teint pâle, ses traits si réguliers qu'ils n'avaient aucune personnalité. Ses cheveux noirs, courts et emmêlés, collaient à son crâne comme une calotte. Elle paraissait anémique et neurasthénique, à la fois humaine et non humaine, féminine et en même temps asexuée.

— Pourquoi as-tu fait cela ? chuchota-t-elle.

— Pour rien de précis. Par curiosité, peut-être.

— C'est intime, souffla-t-elle en portant les mains à ses joues minces.

Reith, qui se moquait éperdument de sa pudeur, haussa les épaules.

— Je veux que tu me conduises à la surface.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

Elle ne répondit pas.

— Tu as peur de moi ? demanda le Terrien avec douceur.

— Moins que du trou.

— Là-bas ? Il est bien pratique.

Elle lui décocha un regard stupéfait.

— Tu me précipiterais dedans ?

Reith prit sa voix la plus menaçante :

— Je suis un fugitif et je veux regagner la surface.

— Je n'ose pas prendre le risque de t'aider. (Elle parlait d'une voix contenue et calme.) Les *zuzhma kastchai* me puniraient ! (Elle se tourna vers le chevalement.) L'obscurité est une chose terrible. Nous la redoutons. Parfois, on coupe la corde et on n'entend plus jamais parler de la personne qui se trouvait au bout.

La réponse désarçonna Reith. Interprétant son silence comme une menace, elle reprit humblement :

— Même si j'étais prête à t'aider, comment le pourrais-je ? Je connais seulement le chemin de l'issue du Belvédère Bleu où je n'ai, d'ailleurs, pas le droit d'aller. (Et elle ajouta après réflexion :) À moins que je ne me déclare Gzhindra. Et, naturellement, toi, tu serais pris.

Le plan de Reith était mal parti.

— Alors, mène-moi vers une autre sortie.

— Je n'en connais pas d'autre. Ce sont là des secrets que l'on ne

révèle pas à mon niveau.

— Approchons-nous de la lumière. Et regarde ceci.

Reith sortit le portefeuille, l'ouvrit et le déplia sous les yeux de la Pnumekin.

— Montre-moi l'endroit où nous sommes.

Elle baissa les yeux sur le document, poussa une exclamation étranglée et se mit à trembler.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose que j'ai pris à un Pnume.

— Les Pnume sont les Maîtres des Cartes ! C'est mon arrêt de mort ! On me précipitera dans l'abîme !

— Je t'en prie ! Ne complique pas une affaire aussi simple ! Etudie ces plans, trouve un itinéraire et conduis-moi à la surface. Après, tu feras ce qu'il te plaira. Personne n'en saura rien.

Elle le regardait avec épouvante. Il la secoua.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— J'ai vu les secrets, fit-elle dans un souffle. (Sa voix était atone.)

Reith n'était pas d'humeur à s'apitoyer. Tout cela était bien abstrait et bien irréel.

— D'accord... tu as vu les cartes. Le mal est fait. Maintenant, regarde-les de nouveau et trouve la route de la surface.

Une expression étrange se peignit sur l'étroit visage de la jeune fille et le Terrien se demanda si elle n'avait pas, en définitive, sombré dans la folie. Alors que tant de Pnumekin déambulaient dans les galeries, quelle providence narquoise l'avait-elle fait tomber sur une fillette émotionnellement instable ? Pour la première fois, elle vrilla ses yeux aux siens. Son regard était inquisiteur.

— Tu es un *ghian* !

— Il est exact que je vis à la surface.

— À quoi cela ressemble-t-il ? Est-ce que c'est terrible ?

— La surface de Tschaï ? Tout n'y est pas rose.

— Désormais, je suis condamnée à être une Gzhindra.

— Cela vaut mieux que de vivre dans le noir.

— Il faut que je rallie le *ghaun*, laissa-t-elle tomber sur un ton morne.

— Et le plus tôt sera le mieux ! Maintenant, regarde cette carte et montre-moi où nous sommes.

— Je ne peux pas ! gémit-elle. Je n'ose pas !

— Dépêche-toi ! ordonna Reith d'une voix tranchante. Ce n'est que du papier.

— Que du papier ! Cela grouille de secrets... de secrets de Classe Vingt. Mon esprit est trop petit !

Reith redoutait la crise de nerfs bien que la voix de la Pnumekin ne fût qu'un chuchotement monotone et doux.

— Pour devenir un Gzhindra, il faut gagner la surface. Pour gagner la surface, il faut trouver une sortie, et plus elle sera secrète mieux cela vaudra. Et nous disposons de cartes secrètes. C'est de la chance.

Elle se calma et lorgna même du côté du portefeuille.

— Comment t'es-tu procuré cela ?

— Je l'ai pris à un Pnume, répondit-il. Peux-tu lire ces symboles ?

— J'ai appris à lire.

Elle se pencha avec précaution sur les documents pour se rejeter aussitôt en arrière avec effroi dans un mouvement de répulsion.

Reith se contraignit à faire preuve de patience.

— Tu n'as jamais vu de cartes ?

— Je suis de niveau Quatre. Je connais les secrets de Classe Quatre. J'ai vu des cartes de Classe Quatre. Celle-ci est de Classe Vingt.

— Mais tu es capable de la déchiffrer ?

— Oui, fit-elle avec un âpre dégoût, mais je n'ose pas. Il faut être un *ghian* pour avoir l'idée d'étudier un document aussi puissant... (Sa voix faiblit.) Et encore plus pour le voler...

— Que fera le Pnume quand il s'apercevra de sa disparition ?

Elle se tourna vers le gouffre.

— Le noir, le noir, le noir... Je tomberai éternellement dans le noir.

Reith commençait à en avoir assez. Son interlocutrice ne semblait capable de s'intéresser qu'aux seules pensées qui naissaient dans sa cervelle. Il tenta d'attirer de nouveau son attention sur la carte.

— Que signifient les couleurs ?

— Les niveaux et les plates-formes.

— Et ces symboles ?

— Les portes, les entrées, les routes secrètes, les points de contact, les stations de communication, les rampes, les issues, les postes d'observation...

— Fais-moi voir où nous sommes.

À contrecœur, elle accommoda sa vision.

— Ce n'est pas sur cette feuille. C'est avant. Encore avant... Encore... Là ! (Précautionneusement, elle maintint son doigt à quelques centimètres du feuillet.) Ici ! La tache noire représente le trou et la ligne rose la corniche.

— Montre-moi l'itinéraire le plus direct menant à la surface.

— Cela devrait être... Laisse-moi regarder.

Reith eut un sourire lointain et rêveur : maintenant qu'elle ne pensait plus à ses malheurs, qui étaient bien réels, elle faisait preuve de passion, il fallait bien le dire. Elle avait même oublié que son visage était découvert.

— L'issue du Belvédère Bleu est ici. Pour y aller, il faudrait passer par ce latéral, puis emprunter la rampe orange pâle. Mais c'est un secteur où il y a beaucoup de monde et de nombreux barrages administratifs. Tu te ferais prendre et moi aussi, maintenant que j'ai vu les secrets.

Le sentiment de sa responsabilité et le remords effleurèrent un instant Reith, mais il chassa ces pensées. Un cataclysme avait bouleversé son existence et, comme une épidémie, il avait contaminé la petite Pnumekin. Peut-être songeait-elle à la même chose.

Elle lui jeta un coup d'œil en coulisse.

— Comment es-tu venu du *ghaun* ?

— Les Gzhindra m'ont descendu dans un sac. J'en suis sorti avant l'arrivée des Pnumekin. J'espère qu'ils concluront que les Gzhindra leur ont livré un sac vide.

— Alors qu'une des Grandes Cartes a disparu ? Jamais ceux des Abris n'y toucheraient. Les *Zuzhma kastchai*^[5] ne retrouveront pas le repos avant que nous soyons morts tous les deux.

— Je suis d'autant plus désireux de m'évader.

— Moi aussi, rétorqua-t-elle avec une simplicité naïve. Je n'ai pas envie d'être précipitée dans les Profondeurs.

Reith l'observa un moment, étonné qu'elle ne semble pas lui porter de rancune. C'était comme s'il avait surgi dans la vie de la jeune fille à l'instar d'une catastrophe naturelle – une tempête, un éclair qui foudroie, une inondation – contre quoi le ressentiment, les arguties et les supplications auraient été aussi vains les uns que les autres. Déjà, il notait un subtil changement d'attitude chez elle. Ce fut avec un peu moins de réticence qu'elle se remit à étudier la carte. Elle désigna une sorte de pâle Y bistre.

— Là, c'est la sortie des Falaises où les tractations commerciales avec les *ghian* s'effectuent. Je n'ai jamais été aussi loin.

— Peut-on s'y rendre ?

— En aucun cas. Les *zuzhma kastchai* montent la garde pour empêcher les Dirdir d'entrer. Leur vigilance ne se relâche pas un seul instant.

Reith posa le doigt sur un autre Y bistre.

— Existe-t-il d'autres issues donnant en surface ?

— Oui. Mais s'ils croient que tu erres en liberté, ils établiront des barrages là, là et là... Toutes les issues seront bloquées, y compris celles de la section d'Exa.

— Eh bien, il faudra passer ailleurs. Rejoindre d'autres secteurs !

Elle grimaça.

— Je n'en connais aucun.

— Regarde la carte.

Elle obtempéra et son doigt courut le long de l'entrelacs des

lignes. Toutefois, elle n'osait pas encore le poser directement sur le papier.

— Ici, je vois un chemin secret de Qualité Dix-huit. Il s'embrancha au passage rejoignant le Parallèle Douze et raccourcit la route de moitié. À partir de là, on peut suivre n'importe quel boyau menant aux embarcadères.

Reith se leva et remit son capuchon.

— Est-ce que je ressemble à un Pnumekin ?

Elle lui jeta un coup d'œil bref et froid.

— Ton visage est étranger. Les intempéries du *ghaun* ont assombri ta peau. Frotte-toi la figure avec de la poussière.

Le Terrien obéit. Elle l'observait, impassible, et il aurait bien voulu savoir ce qu'elle avait dans le crâne. Elle s'était déclarée hors-caste, Gzhindra, sans paraître en souffrir exagérément. Était-elle en train d'ourdir quelque astucieuse trahison ? « Trahison » était peut-être un terme impropre, se dit Reith. Elle n'avait pris aucun engagement envers lui, elle ne lui devait aucune loyauté – bien au contraire ! Aussi, comment la contrôlerait-il lorsqu'ils se seraient engagés dans les galeries ? Il la dévisageait avec insistance et la nervosité finit par la gagner.

— Pourquoi me regardes-tu de cette façon ?

Reith lui tendit le portefeuille bleu.

— Cache ça sous ta cape pour qu'on ne le voie pas.

Elle eut un sursaut d'épouvante.

— Non !

— Il le faut.

— Je n'oserai pas. Les *zuzhma kastchai*...

— Dissimule les cartes sous ton vêtement, insista le Terrien sans hausser le ton. Je suis un homme désespéré et je ne me laisserai arrêter par rien pour regagner la surface.

Elle prit le portefeuille d'une main flasque, se retourna et, après avoir jeté un coup d'œil méfiant à Reith par-dessus son épaule, elle le fourra sous sa houppe.

— Maintenant, allons-y ! grogna-t-elle. Si nous nous faisons prendre, c'est la vie. Même dans mes cauchemars, je n'avais jamais imaginé que je pourrais être une Gzhindra.

Elle ouvrit la porte et inspecta la salle circulaire.

— La voie est libre. Souviens-toi de marcher sans bruit et de ne pas te pencher en avant. Nous allons être obligés de passer par la Jonction de Fêr où il y aura des gens vaquant à leurs occupations. Les *zuzhma kastchai* sont partout. Si nous en rencontrons un, arrête-toi et mets-toi dans l'ombre ou tourne-toi vers le mur en signe de déférence. C'est comme cela qu'il faut se comporter. Ne fais pas de mouvements précipités et n'agite pas les bras.

Elle entra dans la salle ronde et s'enfonça dans la galerie, précédant de cinq ou six pas Reith, qui s'efforçait d'imiter l'allure des Pnumekin. Il avait beau avoir obligé la jeune fille à se charger des cartes, il était à sa merci. Elle pourrait se précipiter en hurlant sur le premier Pnumekin qu'ils croiseraient et s'en remettre à la mansuétude des Pnume... L'avenir était imprévisible.

Ils parcoururent quelques centaines de mètres, gravirent une rampe, en descendirent une autre et s'engagèrent dans un boyau maître. Tous les six mètres, des portes étroites s'ouvraient dans le rocher ; chacune était flanquée d'un piédestal cannelé au socle plat et poli dont la fonction échappait totalement à Reith. Enfin, le boyau s'élargit et ce fut la Jonction de Fêr, vaste hall hexagonal dont la voûte était assise sur douze piliers de marbre lustré. Tout autour, dans de petites niches obscures, des Pnumekin écrivaient sur des registres ou tenaient de vagues conciliabules, apparemment peu concluants, avec des congénères.

La fille se dirigea sur le côté et fit halte. Reith l'imita. Elle lui jeta un coup d'œil, puis, l'air songeur, se tourna vers un Pnumekin de haute taille, l'air égaré, qui se tenait au milieu de la salle dans une attitude de vigilance inhabituelle. Le Terrien se glissa dans l'ombre d'une colonne et observa sa compagne.

L'expression de celle-ci était indéchiffrable, mais le Terrien se doutait qu'elle revivait les circonstances qui avaient bouleversé sa morne existence, et il se rendait compte que sa propre vie dépendait de l'équilibre des terreurs qui habitaient la fille : d'un côté, l'abîme sans fond ; de l'autre, le vent et les cieux cendreaux de la surface.

À pas lents, elle rejoignit Reith derrière la colonne. Pour le moment, tout du moins, elle avait pris sa décision.

— Ce grand homme, là-bas... c'est un Écouteant^[6]. Tu vois comme il observe tout ? Rien ne lui échappe.

Le Terrien, immobile, contempla un bon moment l'Écouteant. Plus le temps passait, moins il était chaud pour traverser le hall. Dans un murmure, il demanda à la fille :

— Connais-tu une autre route conduisant aux embarcadères ?

Elle réfléchit. Maintenant qu'elle s'était faite à l'idée de fuir, sa personnalité avait subi une transformation. Elle était plus réaliste – comme si le danger l'avait arrachée à l'inversion onirique de son existence antérieure.

— Je crois qu'il y a, effectivement, un chemin détourné qui passe par les salles de travail. Mais cela nous rallongerait et il y a d'autres Écouteants.

— Humph...

Reith observa de nouveau l'Écouteant de la Jonction de Fêr.

— Regarde, fit-il au bout d'un instant. Il se tourne tantôt dans un

sens, tantôt dans l'autre. Quand il nous tournera le dos, j'irai jusqu'à la colonne suivante et tu me suivras.

Au bout de quelques instants, l'Écouteur pivota sur lui-même. Reith se précipita vers le pilier de marbre le plus proche. La petite Pnumekin lui emboîta le pas avec un soupçon d'hésitation – telle fut du moins l'impression du Terrien. À présent, celui-ci ne pouvait risquer le moindre coup d'œil sans attirer l'attention de l'Écouteur.

— Dis-moi quand il regardera de l'autre côté, souffla-t-il.

— Ça y est !

Reith recommença la même manœuvre et, se dissimulant derrière une théorie de Pnumekin qui avançaient d'un pas compassé et faisaient écran, il poussa jusqu'à la colonne d'après. Il ne restait plus qu'un intervalle à franchir. L'Écouteur se retourna brusquement et Reith se colla précipitamment derrière le pilier. C'était un mortel jeu de cache-cache. D'un boyau latéral émergea un Pnume qui avançait à pas lents.

— Le Censeur Silencieux ! chuchota la fille. Attention !

Et elle s'éloigna, la tête baissée, comme plongée dans d'abstraites pensées. Le Pnume fit halte à moins de quinze mètres de Reith, qui lui tourna le dos. Encore quelques enjambées et ce serait le corridor. Ses épaules se contractèrent. Impossible de demeurer plus longtemps debout à l'abri du pilier. Il se mit en marche avec l'impression que tous les regards convergeaient sur lui. À chaque pas, il s'attendait à entendre un cri de fureur, un appel d'alarme. Le silence était oppressant et il avait toutes les peines du monde à résister à la tentation de regarder derrière lui. Enfin, il atteignit l'entrée de la galerie. Alors, il se retourna précautionneusement – et son regard se vrilla à celui du Pnume. Le cœur battant, il continua d'avancer sans se presser. La fille était déjà loin. Il la héla à mi-voix :

— Cours ! Il faut que tu trouves le passage de Qualité Dix-huit.

Elle lui décocha un coup d'œil stupéfait.

— Le Censeur Silencieux est tout près. Je n'ai pas le droit de courir. S'il me voyait, il conclurait que j'ai une conduite malséante.

— Tant pis pour le décorum ! Trouve l'issue le plus vite possible.

Elle accéléra l'allure et Reith lui emboîta le pas. Après avoir parcouru une cinquantaine de mètres, il se retourna de nouveau. Nul ne les suivait.

La Pnumekin s'arrêta net devant un embranchement.

— Je pense qu'il faudrait prendre à gauche mais je n'en suis pas sûre, fit-elle.

— Consulte la carte.

Avec un profond dégoût, elle sortit le portefeuille de sous sa houppelande et, incapable d'en faire davantage, le tendit à Reith comme s'il lui brûlait les mains. Le Terrien tourna les pages jusqu'à ce

qu'elle lui dise d'arrêter. Tandis qu'elle étudiait le tracé polychrome, il jeta un nouveau coup d'œil derrière lui. Très loin, à l'endroit où le boyau débouchait sur la Jonction de Fêr, il distingua une silhouette et, tous les nerfs à vif, pressa sa compagne de se dépêcher.

— Il faut prendre à gauche. Ensuite, il y a une Marque Deux-Un-Deux, de la céramique bleue. Style Vingt-Quatre... Il faut que je regarde la légende. Voilà ! Quatre points de pression. Trois... Un... Quatre... Deux.

— Vite ! jeta Reith entre ses mâchoires crispées.

Surprise, elle se retourna.

— *Zuzhma kastchai !*

S'efforçant d'imiter le maintien des Pnumekin, le Terrien examina les profondeurs du passage. Le Pnume avançait lentement, avec une certaine désinvolture, pensa Reith, qui se remit en marche pour rattraper la fille. Elle comptait les chiffres marqués en bas du mur :

— Soixante-quinze... quatre-vingts... quatre-vingt cinq...

Reith tourna la tête. À présent, c'étaient deux silhouettes qui avançaient dans le boyau : un Pnume avait surgi de Dieu sait où.

— Cent quatre-vingt quinze... deux cents... deux cent cinq...

Le carreau bleu, recouvert d'un vernis ancien, n'était qu'à trente centimètres du sol. La fille trouva les points de pression. Elle les effleura. Le contour d'une porte se matérialisa. Et la porte s'ouvrit.

La Pnumekin se mit à trembler.

— C'est un passage de Qualité Dix-huit. Je n'ai pas le droit d'entrer.

— Le Censeur Silencieux nous suit.

Elle soupira profondément et franchit la porte. Ils se trouvaient dans un étroit boyau obscur imprégné d'une odeur vaguement fétide que Reith avait appris à associer aux Pnume.

La porte se referma. La fille souleva un petit volet et colla son œil à la lentille d'un judas.

— Le Censeur Silencieux approche. Il soupçonne une conduite malséante et souhaite prononcer un châtiment... Non ! Ils sont deux ! Il a appelé un Gardien !

Elle était rigide, l'œil pressé contre le mouchard. Reith était sur des charbons ardents.

— Que font-ils ?

— Ils examinent le couloir. Ils sont surpris de ne pas nous voir.

— Ne restons pas là. Pas la peine de les attendre !

— Le Gardien connaît sûrement ce passage. S'ils entrent...

— Inutile d'y penser.

Reith se mit en marche et elle le suivit. Ils devaient faire un couple bien étrange, se disait-il, à se mouvoir ainsi dans l'obscurité avec leurs huppelandes noires aux plis flottants, leurs capuchons

rabattus sur la figure. La petite Pnumekin ne tarda pas à se fatiguer et le fait qu'elle se retournait tout le temps ralentissait encore son allure. Soudain, elle poussa un rauque soupir de résignation et s'arrêta.

— Ils sont entrés dans la galerie.

Reith se retourna. La porte bâillait et les deux Pnume se découpaient en ombres chinoises. Pendant quelques secondes, ils restèrent immobiles, telles d'insolites et sombres poupées, puis s'ébranlèrent brusquement.

— Ils nous ont vus, soupira la fille en baissant la tête. Ce sera la fosse... Eh bien soit ! Il ne nous reste plus qu'à aller à leur rencontre. En toute humilité.

— Colle-toi contre le mur et ne bouge pas. Laissons-les venir à nous. Ils ne sont que deux.

— Tu ne pourras rien contre eux.

Reith ne releva pas les propos. Il ramassa un fragment de rocher gros comme le poing qui était tombé de la voûte et se redressa pour attendre les Pnume.

— Tu ne pourras rien faire, répéta-t-elle d'une voix larmoyante. Il faut avoir un comportement humble et placide...

Les Pnume s'approchaient rapidement d'une démarche saccadée et leur blanche mâchoire inférieure en galoche palpitait. Ils s'arrêtèrent à trois mètres du couple plaqué contre la paroi. Pendant trente secondes, aucun ne bougea, aucun ne proféra un son. Enfin, le Censeur Silencieux leva lentement son bras maigre et pointa deux doigts osseux sur Reith et sa compagne.

— Revenez !

Le Terrien se garda de bouger. La fille, bouche bée, avait le regard éperdu.

— Revenez ! répéta le Pnume d'une voix à la fois gutturale et flûtée.

Elle commença à avancer, vacillant sur ses jambes. Reith conserva son immobilité.

Les Pnume, apparemment médusés, contemplaient le Terrien. Ils échangèrent quelques mots dans un murmure nasillard et le Censeur Silencieux reprit :

— Viens !

— Tu es le spécimen qui manquait à la livraison, fit le Gardien dans un murmure presque inaudible.

Le Censeur Silencieux s'approcha à pas feutrés et tendit le bras. Reith lança de toutes ses forces le morceau de rocher, qui atteignit la créature en pleine face. Quelque chose craqua et elle battit en retraite en chancelant jusqu'au mur. Là, elle s'immobilisa sans cesser de se contorsionner et de lever les jambes l'une après l'autre de la manière la plus excentrique qui soit. Le Gardien poussa une exclamation

enrouée et se rua en avant.

Faisant un saut de côté, Reith détacha sa cape et, avec un moulinet insensé, il en coiffa le Pnume. Tout d'abord, la créature ne parut pas y prêter attention et continua d'avancer, les bras tendus. Puis elle se mit à piétiner sur place. Se mouvant avec précaution, le Terrien tourna autour d'elle, cherchant à percer sa garde. Tous deux virevoltaient en silence comme dans un ballet grotesque. Le Censeur Silencieux observait la scène avec indifférence. Reith empoigna le bras du Gardien : il eut l'impression de serrer un tube de fer. Deux doigts aux extrémités acérées labourèrent le visage du Terrien, qui n'éprouva aucune douleur. Exerçant une poussée, il projeta le Pnume contre le mur. Le Gardien rebondit et repartit vivement à l'assaut. Reith frappa le long visage blême. Il était dur et froid. Cet être était doué d'une force surhumaine. Il fallait éviter qu'il se saisisse de lui car il serait alors en difficulté. S'il se servait de ses poings, il ne réussirait qu'à se rompre les os.

Pas à pas, le Gardien avançait, les jambes ployées. Reith se laissa tomber à terre et projeta sa jambe en avant, visant le pied de son adversaire dans l'espoir de le faire trébucher. Et le Pnume s'écroula. Le Terrien se jeta aussitôt en arrière, redoutant l'attaque du Censeur Silencieux. Mais ce dernier, appuyé au mur, contemplait gravement la bataille avec le détachement d'un simple curieux. Ce comportement étonnant détourna l'attention de Reith et le Gardien agrippa sa cheville avec ses orteils tout en lançant son autre jambe, dont l'allonge était stupéfiante, en direction de la gorge du Terrien. Celui-ci balança un coup de talon, visant l'aine. Il aurait aussi bien pu avoir frappé l'embranchure d'un arbre : le seul résultat fut une foulure. Les orteils de l'autre se nouèrent autour de son cou. Reith lui prit la jambe à pleines mains et la tordit en faisant levier. Le Pnume roula sur lui-même et retomba sur le dos. Reith lui immobilisa la tête et effectua une brutale torsion. Quelque chose – un os ou une membrane rigide – céda comme du caoutchouc, puis craqua, et le Gardien se mit à gesticuler, pris de spasmes frénétiques. Il réussit à se remettre debout et, la tête de guingois, s'éloigna à petits bonds dans le couloir. Il heurta le Censeur Silencieux, qui s'affala. Mort ? Les yeux de Reith s'exorbitèrent. Il était mort ! Et l'autre aussi.

Le Terrien s'adossa au mur, cherchant à reprendre sa respiration. Partout où le Gardien l'avait touché, il y avait des ecchymoses. Il avait le visage en sang, le coude luxé, le pied foulé... mais les deux Pnume étaient morts. Un peu plus loin, la petite était recroquevillée sur elle-même, dans une sorte de transe provoquée par le choc. Reith s'approcha d'elle d'un pas mal assuré et lui posa la main sur l'épaule.

— Je suis vivant. Tu es vivante.

— Tu as la figure pleine de sang !

Reith s'essuya avec le bord de sa houppe et alla examiner les cadavres. Serrant les lèvres, il entreprit de les fouiller mais ne trouva rien d'intéressant.

— Il me semble que le mieux est de nous remettre en route, dit-il.

Elle pivota sur ses talons et s'engagea dans le boyau. Reith la suivit. Les corps des Pnume restèrent dans la pénombre.

— Es-tu fatiguée ? demanda Reith à sa compagne, remarquant qu'elle traînait la jambe.

Tant de sollicitude surprit la Pnumekin, qui lui adressa un regard méfiant.

— Non.

— Eh bien, moi, je le suis. Nous allons nous reposer un peu.

Il s'assit par terre en gémissant. Après un instant d'hésitation, elle s'accroupit d'un air compassé au milieu de la galerie et le Terrien la considéra avec perplexité. Elle avait totalement oublié la bataille avec les Pnume – elle en donnait, tout du moins, l'impression – et son visage perdu dans l'ombre était très calme. C'était ahurissant. Son existence était bouleversée, son avenir devait lui apparaître comme une terrible succession de points d'interrogation et pourtant elle était impassible, la physionomie aussi vide que celle d'une marionnette, sans paraître le moins du monde catastrophée.

— Pourquoi me regardes-tu comme cela ? demanda-t-elle doucement.

— J'étais en train de me dire que, compte tenu des circonstances, tu as l'air remarquablement détachée.

Elle ne répondit pas tout de suite. Enfin, sa voix s'éleva dans l'épais silence :

— Je dérive au gré du courant de la vie. Pourquoi me préoccuperais-je de savoir où il m'entraîne ? Exprimer des préférences serait faire preuve d'effronterie. La vie, après tout, est un privilège réservé à un petit nombre.

Reith s'appuya au mur.

— À un petit nombre ? Comment cela ?

La question parut la mettre mal à l'aise. Ses doigts pâles se crispèrent.

— J'ignore comment les choses se passent dans le *ghaun*. Peut-être pensez-vous autrement. Dans les Abris^[7], les femmes-mères engendrent douze fois, et il n'y a que la moitié de leur descendance – parfois moins – qui survive... (Elle poursuivit sur un ton méditatif et didactique :) J'ai entendu dire que toutes les femmes du *ghaun* sont des femmes-mères. Est-ce vrai ? Je ne peux y croire. Si chacune accouchait douze fois, et même si la moitié de leur progéniture était précipitée dans l'abîme, le *ghaun* grouillerait de chair vivante. Cela semble insensé. (Et elle ajouta, sautant du coq à l'âne :) Je suis

contente car je ne serai jamais une femme-mère.

— Comment peux-tu le savoir ? fit Reith, intrigué. Tu es encore jeune.

Une grimace – peut-être d'embarras – déforma les traits de la Pnumekin.

— Tu ne vois donc pas ? Ai-je l'air d'une femme-mère ?

— Je ne sais pas à quoi ressemblent tes femmes-mères.

— Leurs hanches et leurs poitrines sont volumineuses. Ce n'est pas comme cela pour les mères *ghian* ? Certains prétendent que les Pnume choisissent celles qui seront femmes-mères et qu'ils les mettent à la crèche. Elles restent dans le noir et font des petits.

— Toutes seules ?

— En compagnie des autres mères.

— Et les pères ?

— Il n'en est pas besoin. Dans les Abris il n'y a rien à craindre. Toute protection est inutile.

Un bizarre soupçon commençait à se faire jour dans l'esprit de Reith.

— À la surface, dit-il, il en va un peu différemment.

Elle se pencha en avant et, pour une fois, Reith discerna une certaine animation en elle.

— Je me suis toujours demandé comment on vit dans le *ghaun*. Qui choisit les femmes-mères ? Où se reproduisent-elles ?

Le Terrien éluda la question.

— C'est assez compliqué. Je suppose que, en temps voulu, tu te feras une idée du problème si tu vis assez longtemps pour cela. À propos, je m'appelle Adam Reith. Quel est ton nom ?

— Mon « nom »^[8] ? Je suis une femelle.

— Oui, mais quel est ton nom personnel ?

Elle réfléchit.

— Sur les registres, les personnes sont désignées en fonction du groupe, de l'aire et de la zone. Mon groupe est celui de Zith, mon aire est celle d'Athan et je suis de la zone de Pagaz. Mon numéro est 210.

— Zith Athan Pagaz 210... Zap 210 ! C'est un peu maigre comme nom mais il te va quand même.

Elle ne réagit pas au ton de plaisanterie de Reith.

— Dis-moi comment vivent les Gzhindra.

— J'en ai vu deux aux aguets dans la friche. Ils ont inondé la chambre où je dormais d'un gaz soporifique. Je me suis réveillé enfermé dans un sac. Ils m'ont descendu au fond d'un puits. Voilà tout ce que je sais des Gzhindra. Il doit y avoir des modes d'existence préférables.

Maintenant qu'il la connaissait un peu mieux, Reith comprit que Zap 210 était désapprobatrice quand elle répliqua :

— Après tout, ce sont des personnes, pas des créatures sauvages.

Il ne trouva rien à rétorquer. Elle était d'une telle innocence que le moindre élément d'information ne pourrait que la troubler et la bouleverser.

— Tu vas trouver de nombreuses espèces de gens à la surface.

— C'est très étrange, fit-elle d'une voix brouillée. Tout a changé d'un seul coup. (Elle scruta les ténèbres.) Les autres vont se demander où je suis partie. Il faudra que quelqu'un fasse mon travail.

— Que faisais-tu ?

— J'apprenais la bienséance aux enfants.

— Et pendant tes loisirs ?

— Je cultivais les cristaux.

— Parlais-tu avec tes amies ?

— Quelquefois, dans le dortoir.

— Avais-tu des amis parmi les hommes ? Dans l'ombre de son capuchon, elle leva les yeux avec mécontentement.

— Il est malséant de parler aux hommes.

— Tu es assise à côté de moi. Est-ce malséant ?

Elle garda le silence. L'idée ne lui en était sans doute pas encore venue, songea Reith. Désormais, elle se considérait comme une femme déchue.

— À la surface, les choses sont différentes, Parfois, elles deviennent très malséantes. Le tout, ce sera de survivre assez longtemps pour y parvenir.

Il prit le portefeuille bleu et, comme mue par un réflexe, Zap 210 se rejeta en arrière. Reith ne prêta pas attention à ce mouvement de répulsion. Plissant les paupières pour mieux voir dans la mauvaise lumière, il examina l'enchevêtrement des lignes colorées et posa un doigt hésitant sur le feuillet.

— J'ai l'impression que c'est ici que nous nous trouvons.

Zap 210 ne répondit pas. Reith, que la fatigue rendait nerveux, s'apprêta à lui reprocher son indifférence, mais il tint sa langue, se rappelant que, si elle était là, c'était à son corps défendant. Elle ne méritait ni réprimandes ni ressentiment. Il avait adopté une ligne d'action qui le rendait responsable de sa compagne. Il exhala un grognement de contrariété, soupira profondément et reprit de sa voix la plus courtoise :

— Si je me rappelle bien, ce passage va par là... (Son doigt glissa) ... et aboutit à cette avenue rose. Est-ce que je me trompe ?

Elle jeta un regard de côté à la carte.

— Non. C'est un itinéraire très secret. Comme tu vois, il relie Athan à Zaltra. Autrement, il faudrait faire un grand détour et passer par le Carrefour de Feï'erj. (Elle se pencha avec réticence et approcha son doigt à quelques centimètres du vélin.) Cette marque grise, c'est

l'endroit où nous voulons nous rendre : l'embarcadère situé à l'extrémité d'approvisionnement. Par Feï'erj, ce serait impossible car la route traverse les dortoirs et les tréfileries.

Reith contempla avec regret les petits cercles rouges figurant les points de sortie.

— Ils semblent si proches ! Si faciles à atteindre !

— Ils seront sûrement gardés.

— Cette grande ligne noire... qu'est-ce que c'est ?

— Le canal commercial. Et c'est la meilleure route pour quitter la Zone de Pagaz.

— Et cette tache vert clair ?

Elle regarda et son souffle s'accéléra.

— La voie de la Perpétuation. Un secret de Classe Vingt !

Elle se rassit, le menton sur les genoux, et Reith se replongea dans les cartes. Mais bientôt, sentant le regard de la jeune Pnumekin posé sur lui, il releva la tête. Elle l'observait intensément.

— Pourquoi es-tu un spécimen si important ? demanda-t-elle après avoir passé la langue sur ses lèvres exsangues.

— Je ne sais même pas pourquoi je suis un « spécimen ». Ce qui n'était pas tout à fait l'expression de la vérité.

— Ils te veulent pour la Perpétuation. Es-tu d'une race étrangère ?

— Oui, en un sens. (Il se remit péniblement debout.) Es-tu prête ? Il vaudrait mieux repartir.

Elle se leva sans protester et ils se remirent en marche. Au bout d'un kilomètre et demi, le passage s'achevait sur un mur blanc au milieu duquel se détachait une porte de fer noire. Zap 210 colla l'œil au judas.

— Il y a un chariot qui passe. Je vois des gens à proximité. (Elle se tourna vers Reith et ordonna d'une voix sévère :) Baisse la tête et tire sur ton capuchon. Marche doucement en gardant tes pieds rectilignes. (Elle se pencha de nouveau pour inspecter les lieux, posa la main sur le loquet et ouvrit la porte.) Vite ! Avant qu'on nous voie.

Ils s'introduisirent à la dérobée dans une large galerie voûtée aux parois de pegmatite piquée d'énormes tourmalines qui, excitées par quelque mystérieux procédé, dégageaient une fluorescence rose et bleue.

Reith suivait Zap 210 à distance respectueuse. À une cinquantaine de mètres d'eux, un chariot bas chargé de sacs roulait sur ses lourdes roues noires. On entendait quelque part un bruit de marteau façonnant du métal et des crissemments dont le Terrien était incapable d'identifier la source.

Ils marchèrent ainsi pendant dix minutes. À quatre reprises, ils croisèrent des Pnumekin, qui détournèrent leurs visages encapuchonnés, perdus dans une méditation dont Reith était incapable

d'imaginer l'objet.

La pegmatite lustrée céda brusquement la place à de la hornblende noire et polie, veinée de quartz blanc dont le réseau enveloppait la sombre matrice, fruit d'un travail plusieurs fois séculaire. Au delà, la galerie se réduisait à un minuscule ovale tronqué qui, ensuite, s'évasait insensiblement. Derrière s'étendait un vide obscur.

Ils s'engagèrent dans cet orifice et émergèrent sur un entablement surplombant une étendue si ténébreuse qu'elle faisait penser au néant de l'espace. La péniche arrimée au quai, à leur droite, paraissait flotter dans l'air. Reith comprit que ce néant obscur était un lac souterrain. Une demi-douzaine de Pnumekin était en train d'empiler nonchalamment des ballots sur la péniche.

Le Terrien rejoignit Zap 210, qui s'était tapie dans un pan d'ombre. Le trouvant trop près d'elle pour son goût, elle s'écarta délicatement de quelques centimètres.

— Et maintenant ? demanda Reith.

— Je vais monter à bord. Tu me suivras. N'adresse la parole à personne.

— On nous laissera faire ? On ne nous chassera pas ?

Elle lui décocha un regard dépourvu d'expression.

— Il y a des gens qui voyagent en péniche. Pour connaître les tunnels lointains.

— Ah ! Les Pnumekin ont donc la fièvre des voyages ? Comme ça, ils aiment faire du tourisme dans les tunnels !

La jeune fille le dévisagea de nouveau d'un air toujours aussi indéchiffrable.

— As-tu déjà fait une croisière en péniche ? voulut-il savoir.

— Non.

— Comment peux-tu savoir où va celle-ci ?

— Elle va vers le nord, vers les Aires. Elle ne peut aller nulle part ailleurs. (Zap 210 fouilla l'ombre du regard.) Suis-moi et marche avec bienséance.

La tête baissée, elle longea le quai, se mouvant comme dans un rêve. Reith attendit quelques instants et imita son exemple.

S'arrêtant devant la péniche, Zap 210 contempla distraitement l'étendue noire et vide, puis, comme si elle pensait à tout autre chose, monta à bord de l'embarcation. Aussitôt, elle se dirigea vers le bord opposé au quai et se dissimula au milieu des ballots.

Reith fit comme elle. Les Pnumekin qui travaillaient sur le quai, absorbés par leurs préoccupations personnelles, ne lui prêtèrent aucune attention. Une fois sur le pont de la péniche, le Terrien, incapable de se contrôler, accéléra le pas et se précipita vers la cachette où s'était tapie Zap 210, qui, tendue comme un câble,

surveillait les dockers.

Petit à petit, elle se détendit.

— Ils sont de mauvaise humeur. Sinon, ils nous auraient remarqués. Est-ce que les *ghian* font toujours des bonds en se dandinant quand ils se déplacent ?

— Je n'en serais pas autrement étonné, répondit Reith. Mais tout s'est bien passé. La prochaine fois...

Il s'arrêta net. Une silhouette sombre était debout au bout du quai. Lentement, elle s'approcha de la péniche.

— C'est un Pnume, chuchota Reith quand elle pénétra dans la zone éclairée.

Zap 210, immobile, ne proféra pas un mot. La créature approchait sans prêter attention aux dockers, qui ne lui jetèrent même pas un regard. Elle fit halte devant l'embarcation.

— Il nous a vus, murmura la fille.

Reith, abattu, couvert d'ecchymoses, douloureuses, les membres gourds et plombés par la fatigue, était dans l'incapacité de survivre à un nouveau combat.

— Sais-tu nager ? demanda-t-il à voix basse à Zap 210.

Elle poussa une exclamation d'horreur et son regard erra sur l'étendue vide et noire :

— Non !

Le Terrien chercha une arme – un gourdin, un croc, une corde... Il ne trouva rien.

Le Pnume sortit de leur champ de vision. Quelques instants plus tard, la péniche oscilla sous son poids.

— Enlève ton manteau !

Le Terrien ôta sa propre houppelande, en fit une boule au milieu de laquelle il dissimula le portefeuille et fourra le tout dans un interstice entre deux balles. Zap 210 était debout, immobile.

— Enlève ton manteau ! répéta-t-il.

Comme elle se mettait à sangloter, il lui plaqua la main sur la bouche.

— Vite !

Il entreprit de dénouer le cordonnet fermant le col de la houppelande de sa compagne. Sa main frôla le menton de celle-ci. Il sentit qu'elle tremblait. Il lui arracha sa cape et la dissimula dans la cachette improvisée. Maintenant, la petite Pnumekin était presque accroupie et, malgré tout ce que la situation avait de critique, Reith eut de la peine à résister au fou rire qui s'emparait de lui au spectacle de cette grêle silhouette adolescente coiffée d'un grand capuchon noir.

— Ecoute-moi bien, fit-il d'une voix rauque. Je ne pourrai pas te le répéter deux fois. Je vais me mettre à l'eau. Tu en feras autant, tout de suite après. Tu n'auras qu'à t'accrocher à mes épaules et à garder ta

tête au-dessus de la surface. Surtout, ne fais pas d'éclaboussures et ne te débats pas. Tu seras en sécurité.

Sans attendre qu'elle acquiesce, il se laissa glisser le long de la coque. Son corps s'enfonça dans l'eau froide, qui lui fit l'effet d'un brûlant anneau de glace. Zap 210 n'eut qu'un instant d'hésitation : à son tour, elle passa par-dessus bord, sans doute – et uniquement – parce qu'elle avait encore plus peur du Pnume que de ce vide aquatique. Elle eut un hoquet quand ses jambes touchèrent l'eau.

— Vite ! siffla Reith.

Ses mains s'accrochèrent aux épaules du Terrien et, prise de panique, elle noua ses bras autour de son cou.

— Doucement ! Baisse la tête !

Il la fit glisser sous le plat-bord et empoigna une console. Là, ils étaient pratiquement invisibles. À moins que quelqu'un – ou quelque chose – ne se penche au-dessus de l'eau.

Une demi-minute s'écoula. Le froid engourdisait les jambes de Reith. Zap 210, cramponnée à ses épaules, avait son menton contre son oreille et il entendait ses dents claquer. Le corps gracile collé contre le sien emprisonnait des poches d'eau tiède qui se défaisaient dès que l'un ou l'autre bougeait. Un jour, quand il était petit, Reith avait sauvé un chat qui se noyait ; comme Zap 210 maintenant, l'animal s'était accroché à lui avec l'énergie du désespoir, faisant naître chez l'enfant qu'il était alors un besoin de protection extraordinairement intense. La même soif de vie élémentaire émanait de leurs deux corps trempés qu'habitait l'épouvante... Le silence, les ténèbres, le froid... Dans l'eau jusqu'au cou, ils écoutaient.

Un léger bruit s'éleva : un tapotement d'orteils calleux sur le pont de l'embarcation. Cela s'arrêta, recommença, s'arrêta de nouveau. Maintenant, la chose était juste au-dessus d'eux. Levant les yeux, Reith distingua des doigts de pied crispés sur la tranche du plat-bord. Prenant la main de Zap 210, il la guida jusqu'à la console. Quand elle fut en sécurité, il se retourna pour faire face à la péniche.

Des rides graisseuses palpaient autour de lui ; des reflets luisaient et s'évanouissaient.

De nouveau, les orteils du Pnume cliquetèrent sur le pont. La créature changeait de position. Un rictus affreux découvrit les dents de Reith. Il lança son bras droit en avant. Sa main se referma sur une cheville mince et dure. Il tira. Le Pnume exhala un croassement d'effroi. Et bascula. Pendant un bref instant, il s'immobilisa, faisant avec la péniche un angle invraisemblable, presque à l'horizontale, ne se maintenant que par la force de ses orteils. Puis il tomba à l'eau.

Zap 210 agrippa Reith.

— Il ne faut pas qu'il te touche ! Il te déchirerait.

— Est-ce qu'il peut nager ?

— Non, répondit-elle sans cesser de claquer des dents. Il est lourd. Il va couler.

— Grimpe sur mon dos, attrape le plat-bord et remonte sur le pont.

Elle passa derrière lui avec précaution, posa ses pieds sur ses épaules et se hissa le long de la coque. Reith se livra péniblement au même exercice et se laissa choir sur le pont, complètement épuisé.

Mais il ne tarda pas à se relever et il jeta un coup d'œil du côté du quai. Les Pnumekin étaient toujours au travail.

Il se tapit de nouveau dans l'ombre des balles. Zap 210 n'avait pas bougé. Sa tunique moulait étroitement son corps d'éphèbe. Elle n'était pas sans grâce, songea Reith. Voyant qu'il l'observait, elle se blottit contre les sacs.

— Enlève ce vêtement et mets ta cape, lui suggéra le Terrien. Tu auras plus chaud.

Elle lui adressa un regard de détresse. Reith ôta ses propres vêtements trempés. Alors, presque aussi horrifiée que lorsque le Pnume s'était approché, elle pivota brusquement sur elle-même. Reith trouva encore suffisamment d'énergie pour sourire d'un sourire amer. Lui tournant le dos, elle s'enveloppa de sa houpelande et se débrouilla, Dieu sait comment, pour retirer sa tunique.

La péniche se mit à trépider et à tanguer. Reith tendit le cou. Le quai s'éloignait. Bientôt, ce ne fut plus qu'une oasis de lumière au milieu de ténèbres de poix. Devant eux, très loin, palpitait une faible lueur bleue en direction de laquelle l'embarcation glissait silencieusement.

Ils étaient partis, laissant derrière eux la Zone de Pagaz et la voie de la Perpétuation. Devant eux, l'obscurité et les Aires Septentrionales.

Il y avait deux hommes d'équipage qui ne quittaient pas l'auvent de la contre-étrave, vague îlot de clarté où étaient installés un petit office et une table de service, et au moins deux autres passagers – peut-être trois ou quatre – encore plus discrets : on ne les voyait qu'à la cuisine. Apparemment, la nourriture était gratuite. Zap 210 ne voulait pas que Reith aille la chercher et, quand il n'y avait personne, elle se rendait à la cambuse et ramenait des provisions pour eux deux : des galettes de gousses d'herbe à pèlerin, des objets ressemblant à des pruneaux confits qui étaient peut-être des fruits ou des insectes aux faux airs de sangsues, des rouleaux de pâte de viande, des espèces de gaufrettes croustillantes et douces-amères que la jeune fille considérait comme une friandise mais qui laissaient à Reith un arrière-goût désagréable.

Le temps passait. Le Terrien était incapable d'en évaluer la durée. Le lac devint une rivière qui, à son tour, se transforma en un canal souterrain d'une vingtaine de mètres de large. La péniche avançait sans bruit, sans doute était-elle propulsée par un manchon de champs électriques entourant la quille. Devant elle scintillait une lumière bleue servant de repère au palpeur directionnel. Quand l'embarcation dépassait une de ces balises, une autre luisait toujours plus avant. De loin en loin, il y avait parfois des estacades et des quais solitaires avec des passages menant à des repaires ignorés.

Reith mangeait et dormait. Là aussi, il avait perdu le compte de ses périodes de sommeil et de ses repas. Son univers se réduisait à la péniche, à l'obscurité, à l'eau invisible et à la présence de Zap 210. N'ayant rien d'autre à faire pour passer le temps et tromper son ennui, il s'employait à explorer la personnalité de la jeune Pnumekin. Celle-ci, quant à elle, adoptait une attitude méfiante comme si l'intimité d'une simple conversation lui répugnait : c'étaient là une pudibonderie et une réserve assez étonnante de la part d'une personne qui n'avait pas la moindre idée, si approximative fût-elle, semblait-il, des relations sexuelles les plus banales. Reith croyait y déceler la manifestation d'un instinct primordial. Mais comment, en toute honnêteté, pourrait-il lâcher à la surface une fille aussi innocente ? D'un autre côté, la perspective de lui expliquer les mécanismes de la biologie humaine n'avait rien d'enthousiasmant.

La monotonie du voyage ne paraissait pas peser à Zap 210. Quand

elle ne dormait pas, elle restait assise, les yeux fixés sur les ténèbres comme si elle voyait défiler des paysages fascinants. Reith, vexé qu'elle se suffise ainsi à elle-même, s'installait alors parfois près d'elle sans prêter attention à son léger mouvement de recul. Leurs échanges de propos n'avaient jamais rien de réjouissant. Elle s'en tenait de façon inébranlable à ses idées préconçues en ce qui concernait la surface : elle avait peur du ciel, du vent, des lointains horizons, du pâle soleil bistre. L'avenir lui apparaissait sous des couleurs mélancoliques : elle se voyait déjà mourir sous le gourdin de quelque barbare hurlant. Le Terrien essayait de modifier son optique mais il ne rencontrait que de la méfiance chez sa compagne.

— Crois-tu que nous ignorons ce qu'est la surface ? répondait-elle avec un mépris tranquille. Les *zuzhma kastchai* en savent plus long que quiconque. Ils savent tout. La connaissance est leur existence. Ils sont le cerveau de Tschaï. Pour eux, Tschaï est un corps avec ses os.

— Et les Pnumekin ? Quelle est leur place là-dedans ?

— Les « personnes » ? Il y a très longtemps, les *zuzhma kastchai* ont accordé asile à certains hommes de la surface ainsi qu'à quelques femelles et quelques femmes-mères. Les « personnes » se montrèrent habiles à polir les pierres et à faire croître les cristaux. Les *zuzhma kastchai* leur donnèrent la paix en échange. Il y a des siècles et des siècles qu'il en va ainsi.

— Et sais-tu d'où venaient originellement les hommes ?

Le problème était sans intérêt pour Zap 210.

— Du *ghian*. D'où auraient-ils pu venir, sinon de là ?

— Vous enseigne-t-on des choses comme le soleil, les étoiles, les autres mondes qui peuplent l'espace ?

— On nous enseigne ce que nous souhaitons apprendre plus que tout : la bienséance et les bonnes manières. (Elle poussa un petit soupir.) Tout cela est fini pour moi ! Ils seraient étonnés de me voir, maintenant !

D'après ce que Reith pouvait en juger, l'émotion dominante de Zap 210 était le regret d'avoir à présent une conduite inconvenante.

La péniche continuait d'avancer. Une lueur bleue palpitait, grossissait, devenait éblouissante et glissait derrière eux tandis qu'une autre scintillait de nouveau dans le lointain. L'agitation commençait à gagner Reith. L'obscurité était presque totale. Seul la dissipait le vague éclairage de la cambuse. Les intonations féminines de Zap 210, qui n'était qu'une silhouette nébuleuse, finirent par faire travailler l'imagination du Terrien. Certains tics de la jeune fille apparaissaient comme des provocations érotiques et il fallait qu'il se raisonnât pour conserver une attitude impersonnelle. Comment aurait-elle pu se montrer provocante et tenter de l'aguicher, se disait-il, alors qu'elle ignorait tout des rapports entre hommes et femmes ? Ses impulsions

subconscientes devaient lui faire l'effet d'être des perversions, une forme de « malséance » poussée à la limite. Il se rappelait la vitalité avec laquelle elle s'était cramponnée à lui dans le lac ; il revoyait son corps humide. Et il commença à se demander si ses propres instincts n'étaient pas plus valides que sa raison.

Si Zap 210 éprouvait autre chose que des idées noires et de sinistres pressentiments, elle n'en laissait rien paraître, sinon, peut-être, qu'elle acceptait maintenant de s'exprimer de meilleure grâce. Il lui arrivait de parler pendant des heures sur un ton bas et monotone de tout ce qu'elle savait. La vie qu'elle avait connue était d'une rare tristesse ; toute gaieté, tout enthousiasme, toute frivolité en avait été absent. Reith aurait bien aimé se faire une idée de ses fantasmes, mais elle demeurait muette sur ce point. Elle distinguait des différences de personnalité chez ses compagnes : de subtiles nuances dans leur façon de se comporter avec bienséance et discrétion qui avaient pour elle la même importance que les traits de caractère les plus marqués pour les habitants de la surface. Elle avait conscience qu'il existait des dissemblances biologiques entre l'homme et la femme mais ne s'était apparemment jamais interrogée sur leur raison d'être.

Tout cela était très étrange, songeait Reith. Les Abris devaient être une véritable pépinière de névroses. Il n'osa se risquer à questionner Zap 210 sur ce point : chaque fois que la conversation abordait ce sujet, elle sombrait aussitôt dans le mutisme. Les Pnume avaient-ils supprimé tout instinct sexuel chez les Pnumekin ? Leur administraient-ils des tranquillisants ? Des drogues, des hormones pour éliminer une tendance gênante à la sur-reproduction ? Aux quelques rares et prudentes interrogations du Terrien. Zap 210 répondait de façon si incongrue qu'il en conclut qu'elle ignorait de quoi il parlait.

Il arrivait parfois à la jeune fille de reconnaître que certains trouvaient l'existence trop monotone dans les Abris ; ceux-là étaient alors expédiés à la surface avec son éclat aveuglant, ses vents hurlants, ses nuits vides et ils n'étaient plus jamais autorisés à revenir.

— Je me demande pourquoi je n'ai pas peur davantage. Se peut-il que j'aie depuis toujours des tendances gzhindra ? J'ai entendu dire que cette immensité trouble l'esprit. Je ne voudrais pas que cela m'arrive.

— Nous ne sommes pas encore à la surface, répliqua Reith.

Elle se contenta d'un léger haussement d'épaules comme si cela n'avait guère d'importance. Elle ne savait rien de précis sur le mécanisme de reproduction des Pnume et était incapable de dire avec certitude si ceux-ci considéraient que c'était là un secret, encore qu'elle le soupçonnât. Même ignorance de sa part en ce qui concernait les effectifs des Pnumekin.

— Il existe probablement un grand nombre de *zuzhma kastchai*

mais il y en a beaucoup qu'on ne voit jamais. Ils restent dans les Profondeurs où sont gardées les choses précieuses.

— Quelles choses précieuses ?

De nouveau, Zap 210 se fit vague :

— L'histoire de Tschai plonge dans un passé immémorial et l'ancienneté des archives est tout aussi inimaginable. Les *zuzhma kastchai* sont méticuleux. Tout ce qui a eu lieu, ils le savent. À leurs yeux, Tschai est un immense musée où tous les objets, chaque arbre, chaque rocher, sont autant de curiosités sur quoi l'on veille avec un soin jaloux. Et puis il y a les peuples hors monde du *ghian*. Il en existe trois espèces.

— Trois ?

— Les Dirdir, les Chasch et les Wankh.

— Et les Hommes ?

— Les Hommes ? répéta-t-elle avec hésitation. Je ne sais pas. Peut-être sont-ils, eux aussi, des hors-monde. Dans ce cas, cela ferait quatre espèces. Mais tout cela appartient au passé. Des êtres étranges sont arrivés à maintes reprises sur l'antique Tschai.

Les *zuzhma kastchai* ne sont ni accueillants ni inhospitaliers : ils observent, ils surveillent. Ils enrichissent leurs collections, remplissent les musées de la Perpétuation, compilent leurs archives.

Reith commença à voir les Pnume sous un autre jour. Ils considéraient apparemment la surface de Tschai comme un immense théâtre où se déroulaient de prodigieuses tragédies s'étendant sur des millénaires : les guerres entre les Vieux Chasch et les Chasch Bleus, l'invasion dirdir suivie de la contre-invasion wankh, les diverses campagnes, batailles, déroutes et carnages, l'édification des villes, l'écroulement des ruines, les allées et venues des êtres... Tout cela expliquait que les Pnume acceptassent la présence de races étrangères : de leur point de vue, elles étaient la parure de l'histoire de Tschai.

Quand Reith lui demanda si elle éprouvait le même respect pour l'antique planète, Zap 210 se borna à un de ses petits gestes apathiques : non, cela ne représentait rien pour elle. Elle était indifférente. Et le Terrien comprit subitement le fonctionnement de la pensée de sa compagne. L'existence était pour elle une expérience insipide qu'il fallait bien accepter. Ce qui ne lui était pas familier suscitait sa peur et la joie était pour elle quelque chose d'inconcevable. Et Reith se vit tel qu'il apparaissait à la jeune Pnumekin : une créature rude, brutale, rusée et imprévisible dont le comportement pouvait à tout moment être malséant... Zap 210 était, songeait-il, un être misérable, inoffensif et falot. Et pourtant, se rappelant l'instant où elle s'accrochait à son cou, il s'étonnait.

Ils voguaient sur des eaux profondes et calmes. Dans l'obscurité,

sans rien pour s'occuper l'esprit, il s'abandonnait aux fantasmes qui le stimulaient et l'enfiévrèrent, alors que Zap 210, devinant mystérieusement son trouble, se tapissait avec gêne dans l'ombre. Cette situation provoquait chez Reith un amusement amer. Quelles idées pouvaient bien s'agiter dans le crâne de la jeune fille ?

Il imagina un nouveau jeu : il essaya de la distraire, inventant des incidents grotesques, des situations extravagantes. Mais elle était la belle des contes de fées qui ne rit jamais. Manifestement, son seul plaisir était les espèces de gaufrettes aigres-douces qui relevaient une nourriture par ailleurs douceâtre. Malheureusement, ces friandises ne tardèrent pas à s'épuiser. Un ou deux jours après l'embarquement, elles vinrent à manquer, ce qui consterna Zap 210 :

— Il y a toujours du *diko* avec nos rations... toujours ! Quelqu'un a commis une erreur stupide !

Jamais Reith ne l'avait encore vue aussi exaltée. Puis elle devint maussade, apathique et refusa de s'alimenter. Suivit une phase de nervosité et d'irascibilité. Peut-être le *diko* contenait-il une drogue provoquant un phénomène d'accoutumance pour que la réaction de manque soit si prononcée ?

Pendant trois ou quatre jours, la jeune Pnumekin sombra dans un mutisme presque complet et se tint à l'écart de Reith dans toute la mesure du possible, comme si ce dernier était responsable de cette privation. Et c'était d'ailleurs le cas : n'avait-il pas fait brutalement irruption dans la vie terne et monotone de Zap 210 ? N'avait-il pas bouleversé son train-train quotidien ? Avant, il lui était loisible de grignoter un *diko* chaque fois que l'envie lui en prenait.

Enfin, la jeune fille sortit de sa morosité et devint presque bavarde. Elle paraissait avoir besoin de consolation, d'attentions et même – mais était-ce possible ? – d'affection. Telle était du moins l'impression de Reith, qui trouvait cette situation d'une absurdité sans nom.

La péniche continuait de glisser dans les ténèbres et les fanaux bleus se succédaient. Elle croisa une série de lacs souterrains, traversa des grottes silencieuses drapées de stalactites, puis suivit pendant une longue période – peut-être trois jours – un canal rectiligne au tracé géométrique que des balises bleues ponctuaient de quinze cents mètres en quinze cents mètres. Plus tard, ce furent d'autres grottes et, parfois, on apercevait des quais déserts qui étaient autant d'îlots de lumière jaunâtre. La rivière redevint ensuite un canal longiligne. On approchait du terme du voyage – cela se sentait. La démarche des hommes d'équipage était plus assurée et les passagers se postèrent à bâbord avant. En revenant de la cuisine avec le ravitaillement, Zap 210 annonça à Reith d'une voix dolente :

— Nous sommes presque arrivés à Bazhan-Gahaï.

— Et où est-ce ?

— À la périphérie des Aires. Nous avons parcouru une longue distance. (Et elle ajouta doucement :) Cela a été une période de paix.

Le Terrien décela de la nostalgie dans son ton.

— Est-ce près de la surface ?

— Bazhan-Gahaï est un centre commercial. C'est là qu'arrivent les marchandises en provenance des îles Stang et d'Aig-Hedaijha.

— Nous sommes aussi loin au nord ? s'exclama Reith avec étonnement.

— Oui. Mais peut-être que les *zuzhma kastchai* nous y attendent.

Le Terrien fouilla anxieusement l'obscurité mais son regard n'allait pas au delà du fanal bleu.

— Pourquoi nous attendraient-ils ?

— Je ne sais pas. Il se peut que je me trompe.

Reith regardait défiler les balises avec une inquiétude grandissante. Fatigué, il finit par s'assoupir. Lorsqu'il se réveilla, Zap 210 tendit le doigt et annonça :

— Bazhan-Gahaï.

Il bondit sur ses pieds. Au loin, l'obscurité pâlisait et un vague reflet lumineux jouait sur l'eau. Le tunnel s'évasait majestueusement. La péniche glissait pesamment. Inexorablement. Les silhouettes emmitouflées dans leurs capes qui se pressaient à la proue se détachaient maintenant sur une vaste toile de fond toute dorée et une mystérieuse exaltation s'empara de Reith. Ce voyage, qui avait commencé dans le froid et la détresse, touchait à son terme. Les parois de la galerie – contreforts galbés taillés dans la roche vive – commençaient à être visibles. D'un côté la lumière les frappait et, de l'autre, elles étaient plongées dans l'ombre. La lumière dorée était trouble. Au delà, passée l'étendue immobile des eaux, s'élevaient de hauts promontoires. Zap 210 s'approcha lentement de l'étrave, les yeux braqués sur la clarté, une expression de ravissement peinte sur les traits. Reith avait presque oublié son aspect. Son visage étroit, sa pâleur, l'ossature fragile de sa mâchoire et de son front, son nez droit et sa bouche livide étaient conformes au souvenir qu'il en gardait, mais il y avait aussi quelque chose en elle qu'il était incapable de définir – de la tristesse, de la mélancolie, une inquiétude obsédante. Devinant qu'il la regardait, elle se retourna. Et Reith se demanda ce qu'elle vit.

Le tunnel s'élargit encore. Un grand lac tortueux apparut. Émergeant du boyau, l'embarcation s'enfonça dans un paysage d'une grande beauté. De petites îles ponctuaient la surface du lac, des colonnes tortueuses, blanches ou d'un rose tirant sur le gris, se hérissaient là-bas, rejoignant la voûte. Un quai à auvent apparut. Un

rayon de lumière dorée, filtrant par Dieu sait quelle ouverture, s'insinua dans la caverne.

L'émotion paralysa la bouche de Reith.

— Le soleil ! parvint-il enfin à s'écrier d'une voix enrouée.

La péniche mit le cap sur le quai. Le Terrien scrutait les parois du tunnel, s'efforçant de trouver un chemin menant à l'extérieur.

— Tu vas attirer l'attention, murmura Zap 210.

Reith se rejeta contre les balles sans cesser d'examiner la muraille. Il tendit le doigt.

— Il y a une piste qui monte vers la brèche.

— Évidemment.

Cette piste paraissait s'achever au quai, qui n'était plus qu'à quatre cents mètres. Reith distingua plusieurs silhouettes encapées de noir sans pouvoir dire s'il s'agissait de Pnume ou de Pnumekin. Elles étaient immobiles, comme à l'affût, et il les trouvait sinistres. Son anxiété s'accrut considérablement.

Il alla à l'arrière, jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis rejoignit Zap 210.

— D'ici une minute environ, nous passerons au large de cette petite île. Mieux vaut quitter la péniche à ce moment. Je n'ai aucune envie de débarquer sur le quai.

Elle eut un haussement d'épaules fataliste. Tous deux gagnèrent la poupe. L'îlot, une masse de grès torturée, apparut par le travers.

— Laisse-toi glisser dans l'eau, dit Reith. N'agite pas les jambes pour ne pas faire d'éclaboussures. Je te maintiendrai.

Elle lui jeta un de ses indéchiffrables regards en coulisse et obéit. Tenant le portefeuille bleu d'une main, Reith se laissa à son tour glisser par-dessus bord. La péniche s'éloigna en direction de ceux qui – ou de ce qui – attendaient sur le quai.

— Prends-moi par les épaules et garde la tête hors de l'eau.

Le fond s'élevait en pente douce et tous deux abordèrent l'île. Le bateau était presque à quai. Les formes noires s'en approchèrent. Reith devina à leur démarche que c'étaient des Pnume.

Pataugeant, ils gagnèrent la terre ferme en s'efforçant de rester dans les pans d'ombre afin d'être invisibles – du moins Reith l'espérait-il – à ceux qui étaient sur le quai. La piste conduisant à la brèche serpentait à une trentaine de mètres au-dessus de leurs têtes. Après avoir soigneusement reconnu les lieux, Reith, suivi de Zap 210, commença l'ascension. Ils escaladèrent des amas détritiques, se cramponnant à des arêtes d'agate, franchirent à quatre pattes des voussures et des arcs-boutants. Un hululement lugubre leur parvint et Zap 210 se pétrifia.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? chuchota Reith.

— Ce doit être une convocation ou un appel... Je n'ai jamais rien

entendu de pareil à Pagaz.

Ils continuèrent de grimper. Leurs vêtements trempés collaient à leurs corps. Enfin, ils atteignirent la piste. Reith regarda devant et derrière sans déceler la moindre forme humaine. La brèche s'ouvrant sur l'extérieur n'était qu'à une cinquantaine de mètres. De nouveau s'éleva le sinistre hululement. On y pressentait une exhortation.

Ils se mirent à courir en haletant, en trébuchant. Et ils parvinrent à la brèche : devant leurs yeux se découvrit soudain l'or terni du ciel de Tschai. De noires nuées tumultueuses y flottaient. Reith se retourna une dernière fois. Mais, ébloui par la lumière et les yeux brouillés de larmes, il ne distingua que des ombres et d'obscurcs silhouettes de rochers. Le monde souterrain n'était plus qu'un univers lointain et inconnu. Prenant Zap 210 par la main, il sortit à l'air libre. La jeune Pnumekin émergea à pas lents. Tous deux se trouvaient à mi-pente d'une colline dominant une large vallée. On distinguait au loin une surface horizontale et grise : la mer.

Après un dernier coup d'œil à la brèche, Reith se mit à descendre. Zap 210 imita son exemple, non sans avoir levé les yeux d'un air inquiet vers le soleil. Le Terrien fit halte. Il arracha son noir capuchon et le lança au loin, puis en fit autant avec celui de sa compagne, malgré les protestations stupéfaites de celle-ci.

La descente dans la vallée que baignait la clarté brune de la fin de l'après-midi fut pour Reith un moment d'euphorie. La tête lui tournait un peu ; il ne restait plus rien de sa torpeur ; il se sentait fort, agile, et il débordait d'espoir. Il éprouvait même un nouveau sentiment d'affection tolérante pour Zap 210. C'était, songeait-il en la lorgnant du coin de l'œil, un être bizarre et contrefait avec sa pâleur de fantôme. Le fait de se trouver brusquement à ciel ouvert la mettait visiblement mal à l'aise. Ses yeux se posaient tour à tour sur le firmament, sur les versants de la vallée, sur l'horizon de ce qui devait être la Première Mer – du moins le Terrien en avait-il décidé ainsi.

Ils parvinrent au fond de la cuvette. Un ruisseau serpentait paresseusement entre ses rives tapissées de roseaux amarante. À côté poussaient des bouquets d'herbe à pèlerin dont les gousses constituaient l'indispensable alimentation de base sur Tschai. Zap 210 considéra d'un air dubitatif les cosses d'un vert grisâtre sans faire le rapprochement avec les plaquettes sèches et ridées que l'on importait au sein des Abris. Elle mangea avec une indifférence fataliste. La voyant se retourner d'un air qui lui parut empreint de regret, Reith lui demanda :

— Est-ce que les Abris te manquent ?

Elle pesa ses mots avant de répondre :

— J'ai peur. Nous sommes visibles de partout. Peut-être les *zuzhma kastchai* nous surveillent-ils derrière la brèche. Ils pourraient lancer les molosses de la nuit sur nos traces.

Reith se tourna vers la brèche. D'en bas, ce n'était qu'une tache d'ombre presque imperceptible. Apparemment, personne ne se souciait d'eux et ils étaient seuls dans le cirque. Mais comment en être sûr ? Des yeux pouvaient fort bien être à l'affût derrière la trouée et leurs houpelandes noires ne manqueraient pas d'attirer l'attention. Selon toute probabilité, Zap 210 refuserait d'ôter la sienne.

Reith se leva.

— Il se fait tard. Il y a peut-être un village au bord de la mer.

Trois kilomètres plus loin, la rivière s'élargissait pour devenir un marécage. La berge opposée était tapissée d'une épaisse forêt de dyans énormes ; ceux de la périphérie étaient quelque peu inclinés vers l'extérieur. Reith avait déjà vu une forêt semblable et il soupçonnait celle-ci d'être un bosquet sacré des Khors, peuplade agitée qui vivait

sur le littoral méridional de la Première Mer.

La présence d'un bosquet sacré, si c'en était un, les ferait bénéficier d'un sursis. Une confrontation avec les Khors eût risqué de confirmer sur-le-champ les craintes de Zap 210 concernant le *ghaun* et les mœurs déplaisantes de ses habitants.

Pour le moment, il n'y avait pas de Khors en vue. Après avoir longé le marécage ils atteignirent le sommet d'un monticule dominant d'une trentaine de mètres la nappe fangeuse. Au delà se déployait mollement la Première Mer. À droite et à gauche, très loin, se dressaient de gris promontoires éboulés qui se confondaient presque avec l'ombre fuligineuse du crépuscule naissant. Quelque part au sud-est, peut-être pas très loin, devaient se trouver les Carabas où les hommes se rendaient en quête de sequins et où les Dirdir allaient en chasse.

Reith scruta la côte, essayant de s'orienter en se fiant à son instinct. Zap 210 contemplait la mer d'un air morne, se demandant ce que l'avenir lui réservait. Le Terrien nota à quelque distance les piliers de guingois d'une estacade qui reliait la plaine marécageuse à la mer. Une douzaine d'embarcations y étaient amarrées. Une butte proche masquait le village qui se trouvait sûrement à l'extrémité du môle.

Les Khors n'étaient pas systématiquement hostiles mais ils avaient une étiquette compliquée et ne toléraient pas qu'on la transgresse. L'ignorance des étrangers ne les attendrissait pas ; les règles étaient explicites. Aussi, leur rendre visite pouvait être une aventure périlleuse.

— Je n'ose pas prendre le risque de rencontrer les Khors, dit Reith. (Il se retourna pour examiner les collines désolées.) Sivishe est loin au sud. Nous allons être obligés de rallier le Cap Braise. Si nous y arrivons, nous pourrons prendre un bateau. Quoique, pour le moment, je ne vois pas comment nous payerons notre passage.

Zap 210 éprouva une telle surprise qu'elle en ouvrit la bouche.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Voilà donc pourquoi elle regardait le paysage avec une telle mélancolie !

— As-tu d'autres projets ? s'enquit Reith.

Boudeuse, elle serra les lèvres.

— Je pensais que tu aurais préféré partir de ton côté.

— Et te laisser toute seule ? Tu aurais peut-être du mal à t'en tirer.

Elle le dévisagea d'un air à la fois sardonique et méditatif, se demandant la raison pour laquelle son compagnon se montrait si empressé.

— Ici, à la surface, reprit le Terrien, la « malséance » est de règle. Je ne crois pas que cela te plairait.

— Oh !

— Il va falloir être prudent. Mieux vaudrait nous débarrasser de ces capes.

Elle lui décocha un regard épouvanté.

— Et nous promener sans vêtements ?

— Mais non ! Je parle seulement de nos capes. Elles attirent l'attention et l'hostilité. Nous avons intérêt à ne pas passer pour des Gzhindra.

— Mais c'est ce que je dois être !

— Peut-être en décideras-tu autrement à Sivishe... si nous arrivons jusque-là, bien sûr ! Il serait regrettable que l'on nous prenne pour des Gzhindra.

Sur ce, Reith ôta sa houppelande. Zap 210 eut une grimace de fureur mais elle se détourna et fit comme lui. À présent, elle n'avait plus que sa tunique grise. Reith fit un ballot des deux houppelandes.

— Il est possible qu'il fasse froid la nuit. Je les emporte.

Il prit le portefeuille bleu qui constituait maintenant un excès de bagage, hésita quelques instants et finit par le glisser dans la doublure de sa veste.

Et tous deux se mirent en marche en direction du nord-ouest en suivant le rivage. Le bosquet des Khors s'estompa tandis que, là-bas, le promontoire grossissait. 4269 de La Carène déclinait et la lumière se parait de toute la richesse de la palette du crépuscule. Mais, au nord, il y avait un banc de nuages noirs et empourprés, signe avant-coureur d'un des soudains orages de Tschai. Les nuées qui tamisaient et dissimulaient à moitié les fulgurances électriques avançaient inexorablement vers le sud. En dessous, la mer brouillée était une moire aux luisances de graphite. Un nouveau bosquet de dyans apparut, tapi au pied du promontoire. Était-ce aussi un bosquet sacré ? Reith eut beau fouiller les environs du regard, il ne vit pas de bourg khor.

Le bosquet les dominait de toute sa masse. Les troncs extérieurs étaient déclives et leurs frondaisons pendantes faisaient comme un immense parasol. Il était bien possible que le promontoire masquât un village mais, pour l'heure, Reith et Zap 210 étaient les seuls êtres vivants à découvert sous le ciel dont une moitié était noire et l'autre d'un bistre doré.

Le Terrien se garda de faire part de ses appréhensions à la petite Pnumekin qui avait assez à faire comme cela avec les siennes. Le soleil avait rendu ses joues écarlates. Avec sa mauvaise tunique grise qui la moulait et ses cheveux noirs qui commençaient à faire des boucles sur son front et ses oreilles, elle ne ressemblait plus tout à fait à la malheureuse souillon livide que Reith avait rencontrée dans le réfectoire de Pagaz. Était-il le jouet de son imagination ou le corps de

Zap 210 était-il réellement plus dru, plus rond ? Surprenant son regard, elle lui demanda, honteuse, sur un ton de défi :

— Pourquoi me regardes-tu ?

— Pour aucune raison particulière. Sauf que tu n'es plus comme avant. Tu as changé. En mieux.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, répliqua-t-elle sur un ton tranchant. Tu racontes des bêtises.

— Sans doute... Un de ces jours – mais pas encore tout de suite – je t'expliquerai ce qu'est la vie à la surface. Les us et coutumes y sont plus compliqués, plus intimes et même plus « malséants » que dans les Abris.

— Humph ! Pourquoi te diriges-tu vers la forêt ? Est-ce que c'est aussi un lieu secret ?

— Je ne sais pas. (Reith tendit le doigt vers les nuages.) Tu vois ces traînées noires et basses ? C'est de la pluie. Sous les arbres, nous serons au sec. Et puis, il va bientôt faire nuit et les molosses de la nuit sortiront de leurs tanières. Nous n'avons pas d'armes. Il nous suffira de grimper en haut d'un arbre pour être en sécurité.

Elle ne fit pas de commentaires et ils continuèrent d'avancer vers le bois. Les dyans les écrasaient de toute leur taille. Ils firent halte avant de pénétrer dans le sous-bois et tendirent l'oreille, mais le seul son était le murmure du vent précurseur de la tempête.

Pas à pas, ils s'enfoncèrent à l'intérieur du bosquet. Le soleil filtrait à travers les nuages, mêlant ses rayons d'or bruni aux colonnes des troncs. Reith et Zap 210 passaient de poche d'ombre en flaque de lumière. Les branches les plus basses étaient à trente mètres d'eux : pas question de grimper à un arbre.

Ils ne seraient guère plus à l'abri des molosses de la nuit ici que dans la plaine.

Soudain, Zap 210 s'arrêta, paraissant écouter quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Reith qui, pour sa part, n'entendait rien.

— Rien.

Cependant, elle resta attentive, tournant les yeux dans toutes les directions, ce qui troubla profondément son compagnon. Que percevait-elle qui lui échappait, à lui ?

Ils reprirent leur route, se mouvant avec une prudence féline et demeurant sous le couvert des ombres. Bientôt, une clairière, que le feuillage recouvrait comme une voûte sans faille, s'ouvrit devant eux. De forme circulaire, elle contenait quatre cabanes et, au centre, une plate-forme basse. Les troncs, tout autour, avait été sculptés ; chaque arbre était orné de l'effigie d'un homme et de celle d'une femme. Les premiers avaient un long menton en galoche, le front étroit, les pommettes et les yeux saillants ; le nez des personnages féminins était

étiré et leurs lèvres s'écartaient en un large sourire. Ni les uns ni les autres ne ressemblaient aux Khors typiques qui, pour autant que Reith se le rappelât, offraient, hommes et femmes, une similitude presque totale, qu'il s'agisse de la stature, de la physionomie ou du costume. Ces statues, figées dans une pose conventionnelle et rigide, étaient représentées dans l'acte de copulation. Reith lorgna du côté de Zap 210, qui paraissait stupéfaite et déconcertée. Il en conclut qu'elle interprétait ces mimiques assez peu explicites comme l'expression d'un comportement folâtre, voire simplement « malséant ».

Les nuages engloutirent le soleil et le bois s'obscurcit. Ils sentirent sur leurs visages des gouttes de pluie. Reith examina les cabanes. Elles étaient conformes à l'architecture Khor : c'étaient des bâtisses de briques brunâtres coiffées de noirs toits de fer coniques. Chacune occupait le coin d'un rectangle et elles paraissaient vides. Que pouvaient-elles bien contenir ?

— Reste là, souffla-t-il à l'oreille de Zap 210.

Et le corps plié en deux, il s'élança vers la cabane la plus proche. Il tendit l'oreille : pas un bruit. Quand il poussa la porte, celle-ci s'ouvrit sans difficulté. Il régnait à l'intérieur une odeur lourde – presque puante – de cuir mal tanné, de résine et de musc. Des dizaines de masques de bois sculpté, identiques aux visages des effigies mâles, étaient accrochés à un râtelier. Il y avait deux bancs au milieu de la pièce. À part cela, rien – ni armes, ni vêtements, ni objets de valeur. Quand Reith rejoignit Zap 210, celle-ci, les sourcils levés dans une expression de dégoût, contemplait les troncs décorés.

Un éblouissant éclair pourpre déchira le ciel, immédiatement suivi d'un coup de tonnerre, et la pluie s'abattit à torrents. Prenant la main de la petite Pnumekin, le Terrien l'entraîna au pas de course jusqu'à la cabane où ils se réfugièrent. L'averse tambourinait sur le toit de fer.

— Les Khors sont imprévisibles, fit Reith, mais je ne les vois pas venir faire un tour dans leur bosquet par une nuit pareille.

— Pourquoi y viendraient-ils, même à un autre moment ? s'exclama Zap 210 sur un ton maussade. Il n'y a rien d'autre que ces danseurs grotesques. Est-ce à cela que ressemblent les Khors ?

Reith comprit qu'elle faisait allusion aux personnages sculptés à même les troncs.

— Pas du tout. Ils ont la peau jaune. Ce sont des gens très coquets et très formalistes. Rien ne distingue les hommes des femmes, ni l'apparence physique ni la disposition d'esprit. (Il essaya de se rappeler ce que lui avait dit Anacho :) Un peuple étrange, aux mœurs secrètes. Ils ne sont pas les mêmes le jour et la nuit – à ce que l'on prétend, en tout cas. Chaque individu change d'âme à l'aube et au coucher du soleil, de sorte qu'il est deux personnes en un. (Et, plus tard, Anacho l'avait mis en garde :) Les Khors sont aussi susceptibles

que des serpents à poivre ! Ne leur adresse pas la parole. Fais comme si tu ne les voyais pas, sauf en cas de nécessité. Mais, alors, sois aussi bref que possible. Le bavardage est à leurs yeux un crime contre nature... Ne prête pas attention aux femmes et ne regarde pas les enfants : on te soupçonnerait de leur jeter un sort et, surtout, ignore le bois sacré ! L'arme traditionnelle des Khors est un aiguillon de fer qu'ils lancent avec précision. Ce sont des gens dangereux.

Reith essaya de paraphraser ces remarques aussi fidèlement que le lui permettaient ses souvenirs. Zap 210 s'assit sur un banc.

— Étends-toi, lui dit le Terrien, et essaye de dormir.

— Avec le bruit de l'orage et cette odeur ignoble ? Toutes les maisons du *ghaun* sont-elles pareilles ?

— Pas toutes, répondit Reith en un murmure.

Il alla jusqu'à la porte et regarda à l'extérieur. Les éclairs aveuglants déchirant le crépuscule déclinant et, jouant sur les arbres-statues, donnaient l'illusion d'une sarabande érotique endiablée. Zap 210 n'allait peut-être pas tarder à lui poser des questions auxquelles il n'avait nulle envie de répondre... Soudain, la grêle martela le toit et, d'un seul coup, l'orage s'apaisa. À présent, le seul bruit était celui du vent qui soupirait à travers les dyans.

Reith retourna auprès de Zap 210.

— Maintenant, tu peux te reposer, dit-il d'une voix qui sonnait faux à ses propres oreilles. Il n'y a plus de bruit.

Elle émit une exclamation étouffée dont la raison échappa au Terrien et alla à son tour se poster devant la porte. Enfin, elle se retourna :

— Il y a quelqu'un qui vient.

Reith se précipita et scruta la clairière. En face se tenait un personnage vêtu du costume khor. Reith était incapable de déterminer son sexe. L'inconnu entra sans hésiter dans la cabane qui faisait face à la leur.

— Nous ferions mieux de filer pendant qu'il est encore temps, chuchota Reith.

Elle l'obligea à reculer.

— Non, non ! Il y en a un autre !

Un second Khor émergea du sous-bois. Il regarda le ciel. Celui qui l'avait précédé sortit de la cabane, portant une torche allumée au bout d'une perche et le nouveau venu se précipita vers la bâtisse où Reith et Zap 210 avaient trouvé refuge. Son congénère ne lui prêta aucune attention.

Dès que le Khor entra, Reith, faisant fi de toutes les règles de la galanterie, le frappa de toutes ses forces : en l'occurrence, mâle ou femelle, c'était tout un ! Le Khor s'écroula, soudain flasque. C'était un mâle. Le Terrien lui arracha son manteau, lui ligota les pieds et les

maines avec les lanières de ses sandales et le bâillonna à l'aide des manches du vêtement. Zap 210 lui prêta main-forte pour le haler et le cacher derrière le râtelier aux masques. Là, Reith fouilla prestement sa victime ; il récolta ainsi une paire d'aiguillons de fer, un poignard et un sac de cuir souple contenant des sequins qu'il s'appropriâ, non sans quelques remords de conscience.

Debout sur le seuil de la cabane, Zap 210 contemplait la clairière d'un air fasciné. L'autre Khor était une femme. Arborant un masque féminin, vêtue d'une robe blanche, elle se tenait debout près de la torche qu'elle avait plantée dans l'un des manchons dont était munie la plate-forme centrale. Si elle était décontenancée par la disparition de l'homme qui était entré dans l'autre cabane, rien ne le révélait.

Reith jeta à son tour un coup d'œil au-dehors.

— C'est le moment ! Profitons de ce qu'il n'y en a qu'une...

— Non ! Il en vient d'autres !

Trois silhouettes sortirent du bois et chacune se dirigea vers une cabane. L'une d'elles réapparut, affublée d'un masque féminin et parée d'une robe blanche, portant elle aussi une torche qu'elle fixa à côté de la première avant de s'immobiliser près de sa compagne. Les deux nouveaux visiteurs ressortirent. Ils avaient des masques masculins et étaient vêtus de robes blanches comme les femmes. Ils s'approchèrent de celles-ci, toujours immobiles.

Reith commençait à comprendre plus ou moins la fonction du bosquet sacré. Zap 210 paraissait captivée et le Terrien se trouva fort embarrassé. Si les choses devaient se dérouler comme il le soupçonnait, elle serait scandalisée et horrifiée !

Trois nouveaux Khors pénétrèrent dans la clairière ; l'un d'eux se dirigea vers la cabane où se dissimulaient Reith et Zap 210. Le Terrien essaya de renouveler son exploit précédent, mais cette fois, le coup qu'il porta fut dévié et l'intrus tomba avec un grognement de surprise. Instantanément, Reith se jeta sur lui et lui serra le cou jusqu'à ce que l'autre perde connaissance. Après avoir troussé et bâillonné sa victime en employant la même technique que la première fois, il la soulagea de sa sacoche.

— Je suis au regret d'avoir à devenir un voleur mais j'ai beaucoup plus besoin de sequins que toi.

Zap 210, toujours plantée sur le seuil, émit un hoquet de stupéfaction et Reith alla voir ce qui se passait. Les femmes – à présent, elles étaient trois – s'étaient dépouillées de leurs vêtements. Elles étaient nues et elles commencèrent à chanter une mélodie sans paroles, douce, enveloppante, envoûtante, et les trois Khors porteurs de masques masculins se mirent à tourner lentement autour de la plate-forme.

— Que font-ils ? chuchota Zap 210. Pourquoi montrent-ils leurs

corps ? C'est la première fois que je vois une chose pareille !

— Ce n'est qu'une cérémonie religieuse, répondit Reith avec gêne. Ne regarde pas. Va t'étendre et dors un peu. Tu dois être très fatiguée.

Elle lui darda un regard flamboyant où l'ébahissement se mêlait à la défiance.

— Tu ne réponds pas à ma question. Je suis très embarrassée. Je n'ai jamais vu personne nu. Est-ce que tous les gens du *ghaun* sont aussi... aussi malséants ? C'est choquant. Et ce chant ! Comme il est inquiétant ! Que se préparent-ils à faire ?

Reith tenta de s'interposer entre elle et le spectacle.

— Tu ne crois pas que tu ferais mieux de dormir ? Ces cérémonies t'assommeront, c'est tout.

— Cela ne m'ennuie absolument pas ! Je suis sidérée que des gens puissent se montrer si effrontés ! Et regarde... Les hommes !

Reith poussa un profond soupir et prit une décision désespérée.

— Viens !

Il tendit à Zap 210 un masque féminin.

— Mets-le.

Elle se rejeta en arrière avec ahurissement.

— Pour quoi faire ?

Le Terrien coiffa un masque masculin.

— On part.

— Mais...

Elle se retourna pour contempler avec fascination la plate-forme. Reith l'obligea à faire volte-face, la coiffa d'un bonnet khor et s'affubla lui-même d'un autre couvre-chef.

— Ils nous ont sûrement vus, murmura Zap 210. Ils vont nous poursuivre et nous tuer.

— Peut-être. Cependant, il est préférable de tenter de fuir. (Il examina la clairière.) Tu vas sortir la première. Tu contourneras la hutte. Je te suivrai.

Elle sortit. Les femmes, debout devant la plateforme, chantaient toujours leur mélopée ensorcelante ; les hommes, immobiles, étaient nus.

Reith rattrapa Zap 210 derrière la cabane. Leur départ avait-il été remarqué ? La mélopée continuait, tantôt s'enflant et tantôt s'apaisant.

— Entre dans le bois. Et ne te retourne pas.

— C'est ridicule ! Pourquoi m'interdis-tu de me retourner ?

Zap 210 se mit en marche. Reith la suivait à vingt pas. Un cri de fureur s'échappa de la cabane et le chant s'interrompt brutalement, faisant place à un silence stupéfiant.

— Cours ! ordonna Reith.

Jetant au loin bonnets et masques, ils détalèrent à travers le bosquet sacré. Derrière eux s'élevaient de furieuses imprécations mais,

peut-être parce qu'ils étaient nus, les Khors s'abstinrent de se lancer à leurs trousses^[9].

Quand ils furent sortis du bois, Reith et Zap 210 s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle. La lune bleue, à la moitié de sa course, scintillait derrière des nuages échevelés. Le reste du ciel était limpide.

— Qu'est-ce que c'est que ces lumières ? demanda la jeune fille.

— Ce sont des étoiles. Des soleils lointains. La plupart d'entre eux sont accompagnés d'un cortège de planètes. Les hommes sont nés sur un monde qui s'appelle la Terre – tes ancêtres, les miens, et même ceux des Khors. La Terre est le monde des hommes.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Je te l'expliquerai un jour, mais pas maintenant.

Ils se remirent en marche sous le ciel constellé. Après cette aventure, Reith était dans un étrange état d'esprit. Il avait l'impression d'être de nouveau un jeune homme déambulant sous les étoiles sur une prairie de la Terre en compagnie d'une gracieuse jeune fille dont il était tombé amoureux. La puissance de ce rêve – ou de cette hallucination – était telle qu'il prit la main de Zap 210, qui le suivait péniblement. La petite Pnumekin lui adressa un regard dépourvu d'aménité mais ne protesta pas : c'était là un autre aspect de ce *ghaun* stupéfiant qu'elle ne comprenait pas.

Au bout d'un certain temps, Reith reprit ses esprits. Il foulait le sol de Tschai ; sa compagne... Il n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée pour plusieurs raisons. Comme si elle avait deviné le changement qui s'était opéré en lui, Zap 210 dégagea sa main de l'étreinte qui l'emprisonnait. Peut-être avait-elle vécu dans un rêve depuis quelques minutes, elle aussi.

Ils continuèrent d'avancer en silence. La lune bleue brillait à la verticale. Enfin, ils atteignirent le promontoire rocheux au pied duquel ils trouvèrent comme une petite grotte. S'enveloppant dans leurs capes, ils se glissèrent dans cet abri et, serrés l'un contre l'autre, s'allongèrent sur le sol...

Le sommeil fuyait Reith. Les yeux grands ouverts, il contemplait le ciel, écoutant le souffle de la jeune fille. Elle non plus ne dormait pas. Pourquoi avait-il éprouvé l'irrésistible besoin de fuir les Khors au risque d'être poursuivis et tués ? Pour protéger l'innocence de la jeune Pnumekin ? C'était ridicule ! Il scruta le visage de sa compagne qui n'était qu'une tache pâle dans la nuit.

— Je n'arrive pas à dormir, chuchota-t-elle. Je suis trop fatiguée. La surface me fait peur.

— Elle me fait parfois peur, à moi aussi. Mais préférerais-tu retourner aux Abris ?

Selon son habitude, Zap 210 éluda la question :

— Je ne comprends pas ce que je vois. Je ne me comprends pas

moi-même. Je n'avais jamais entendu un chant comme celui-là.

— Les chansons des Khors ne changent jamais. Peut-être viennent-elles de la Terre d'autrefois.

— Et ils s'exhibent nus ! Est-ce comme cela qu'agissent les gens de la surface ?

— Pas tous.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

Tôt ou tard, il faudrait bien qu'elle apprenne quels étaient les processus de la biologie humaine, songea Reith. Mais pas maintenant ! Pas encore !

— La nudité ne signifie pas grand-chose, murmura-t-il. Chacun a un corps qui ressemble beaucoup à celui des autres.

— Mais pourquoi veulent-ils se montrer tout nus ? Dans les Abris, nous ne nous découvrons pas et nous nous efforçons de ne pas avoir un comportement malséant.

— Le « comportement malséant »... qu'est-ce que cela veut dire au juste ?

— C'est l'intimité vulgaire. Des gens qui touchent d'autres gens et se distraient avec eux. Tout cela est parfaitement ridicule.

Reith chercha ses mots avec soin.

— C'est sans doute le comportement humain normal. Comme quand on a faim... ou quelque chose du même ordre. Tu ne t'es jamais conduite de façon « malséante » ?

— Bien sûr que non !

— Et tu n'as jamais seulement pensé à te conduire de façon « malséante » ?

— Nul n'est maître de ses pensées.

— N'as-tu jamais eu envie d'avoir des rapports particulièrement tendres avec un jeune homme ?

— Jamais !

Zap 210 était scandalisée.

— Eh bien, vois-tu, tu es maintenant à la surface et, là, il se peut que les choses soient différentes... À présent, tu ferais bien de dormir. Qui sait si, demain, nous n'aurons pas une horde de Khors à nos trousses !

Finalement, Reith s'endormit. Quand il se réveilla, la lune bleue était couchée – seules les constellations brillaient dans le ciel noir. Le cri lointain d'un molosse de la nuit, venant des marais, frappa ses oreilles. Il serra sa cape autour de lui et Zap 210 murmura d'une voix assoupie :

— Le ciel me fait peur.

Il se rapprocha d'elle. Involontairement – telle fut du moins son impression – il avança le bras et lui caressa la tête. Les cheveux de la petite Pnumekin étaient soyeux. Elle poussa un soupir et s'abandonna.

Le Terrien se sentit envahi par un troublant besoin de protection.

Les heures de la nuit s'égrenèrent. À l'est, le ciel s'éclaira d'une lueur rousse qui vira au lilas avant de devenir une aurore aux reflets de miel. Zap 210 se dressa sur son séant, s'emmitouflant frileusement dans sa houppelande, et le Terrien examina le contenu des bourses qu'il avait prises aux Khors. Grande fut sa satisfaction en constatant que sa fortune s'élevait à quatre-vingt-quinze sequins : il n'en espérait pas tant. Il lança au loin les aiguillons, dards de fer effilés de vingt centimètres de long, empennés de cuir, et glissa le poignard dans sa ceinture.

Le couple entreprit l'ascension du promontoire et ne tarda pas à arriver à son faîte. 4269 de La Carène se leva derrière eux, illuminant la grève et révélant d'autres plages, d'autres marécages fangeux et, au loin, un second promontoire identique. Le village khor était accroché à mi-pente d'une colline, quinze cents mètres à gauche. À leurs pieds, ils apercevaient le zigzag d'une estacade chevauchant la lagune et s'enfonçant en mer – précaire passerelle faite de pilotis, de cordes et de planches qui trépidait sous le choc des courants. Une demi-douzaine de bateaux étaient amarrés à ces pieux grêles ; hauts de poupe et de proue, ils ressemblaient à des doris mâtés. Reith tourna son regard vers le village. Quelques panaches de fumée s'élevaient des noirs toits de fer. À part cela, rien ne bougeait. Il examina de nouveau les embarcations.

— Naviguer est plus facile que marcher, dit-il. Et il y a un gentil petit vent qui suit la côte.

Zap 210 le dévisagea d'un air consterné.

— Tu veux te lancer sur cette immensité déserte ?

— Plus elle sera déserte, mieux cela vaudra. Ce qui m'inquiète, ce n'est pas la mer mais les gens qui y naviguent. C'est d'ailleurs aussi vrai de la terre ferme !

Il commença à descendre, suivi par la jeune Pnumekin. Ils atteignirent l'estacade et s'engagèrent sur la digue branlante. Quelque part s'éleva un hurlement furieux et ils virent un petit garçon qui fonçait en direction du village de toute la vitesse de ses jambes.

Reith se mit à courir.

— Presse-toi ! Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Zap 210 obéit. Elle haletait. Enfin, ils parvinrent au bout de la passerelle.

— Nous n'arriverons pas à fuir ! s'exclama-t-elle. Ils nous poursuivront avec leurs bateaux.

— Je ne crois pas.

Reith examina les embarcations et son choix se porta sur celle qui lui parut la plus solide. Des silhouettes noires s'agitaient maintenant à l'entrée du village. Une dizaine de Khors se ruèrent vers la jetée, suivis

par un nombre égal de leurs congénères.

— Saute dans cette barque et hisse la voile ! ordonna Reith.

— Il est trop tard ! Nous ne pourrions pas nous échapper.

— Non, il n'est pas trop tard. Hisse la voile !

— Je ne sais pas comment faire.

— Tu n'as qu'à tirer sur la corde qui pend au bout du mât.

La jeune fille grimpa à bord et fit de son mieux pour appliquer les directives de son compagnon. Pendant ce temps, le Terrien entreprit de couper les amarres qui retenaient les autres bateaux. Entraînés par le courant et par le vent soufflant de la terre, ceux-ci dérivèrent vers le large.

Quand Reith rejoignit Zap 210, il trouva celle-ci en train de s'escrimer désespérément avec la drisse. Elle tirait de toutes ses forces mais ses efforts eurent pour seul résultat de coincer la grande vergue. Reith se tourna une dernière fois vers les villageois qui s'époumonaient, puis il sauta dans la barque et leva l'ancre.

N'ayant pas le temps de dépêtrer les filins embrouillés, il fixa les avirons aux tolets... et en avant !

Une troupe de Khors hurlants envahit la passerelle, qui tremblait sous leurs pieds. Ils s'immobilisèrent et lancèrent leurs dards. Une volée d'aiguillons de fer s'enfonça dans les flots à quelques mètres de l'embarcation, ce qui n'était guère confortable pour ses occupants. Reith se pencha sur les avirons avec une énergie décuplée, puis il se mit en devoir de hisser la voile. La vergue, libérée, grinça et le vent gonfla la misaine grise. Silencieux, les Khors contemplaient maintenant leurs barques qui s'éloignaient tandis que le bateau des fugitifs éperonnait les flots qui écumaient dans son sillage.

Reith avait pris la direction du large. Zap 210 était recroquevillée au milieu de l'embarcation.

— Est-ce bien sage de s'éloigner tellement de la terre ferme ? demanda-t-elle avec découragement.

— C'est on ne peut plus sage. Si nous longions la côte, les Khors pourraient nous suivre à distance et nous tuer lorsque nous débarquerions.

— Etre à découvert comme cela... C'est effrayant !

— Peut-être, mais hier, à la même heure, nous étions dans une situation encore plus périlleuse. Est-ce que tu as faim ?

— Oui !

— Regarde donc ce qu'il y a dans ce coffre. Peut-être que nous sommes dans une bonne passe et que la chance nous sourit.

Zap 210 alla ouvrir le coffre fixé à l'avant et, au milieu de morceaux de cordes et d'accessoires variés, de voiles de rechange et de lanternes, elle trouva un pichet d'eau et un sac de biscuits d'herbe à pèlerin.

La côte était presque invisible. Reith mit le cap au nord-ouest, ferlant la voile rudimentaire face au vent.

Pendant toute la journée, la brise souffla. Reith restait à dix miles de la côte, assez loin de la terre pour que les Khors ne puissent pas voir la barque. Des promontoires se matérialisèrent au loin dans l'ombre pour rapetisser et disparaître derrière eux.

En fin d'après-midi, la violence du vent grandit et des rouleaux blancs se formèrent sur la mer sombre. Le gréement grinçait, les voiles se gonflaient, l'embarcation faisait de la montagne russe, l'écume bouillonnait dans son sillage et le Terrien se réjouissait de voir les miles défiler aussi rapidement.

4269 de La Carène plongea derrière les montagnes ; ce fut l'accalmie et le bateau ralentit. L'obscurité tomba. Zap 210 se recroquevilla sur le banc central. L'immensité des cieux l'oppressait. Son attitude craintive finit par faire perdre patience à Reith, qui abaissa la vergue à mi-mât, bloqua la barre et, s'installant aussi confortablement que possible, s'endormit.

La fraîcheur de la brise matinale le réveilla. Dans la lueur indécise qui précédait l'aube, il se dirigea d'un pas mal assuré vers le mât et, tant bien que mal, étarqua la voile. Cela fait, il empoigna le gouvernail et, encore ensommeillé, attendit que l'aube se lève.

Vers midi, ils aperçurent une terre au loin. Reith aborda sur une grève de sable gris, désolée, et partit en reconnaissance. Il découvrit un ruisseau charriant une eau saumâtre, un épais taillis d'arbustes portant des baies rougeâtres et fit provision d'herbe à pèlerin – cette plante avait le don d'ubiquité. Dans le ruisseau, il remarqua la présence d'espèces de crustacés mais ne réussit pas à en attraper un seul.

Ils reprirent la mer dans le courant de l'après-midi. Au début, le Terrien rama. La barque contourna le promontoire. Derrière, ce n'était plus le même paysage. Aux grèves de sable gris et aux marécages succéda une étroite bande de galets bordant des falaises rouges et nues. Reith, en prenant soin de rester sous le vent, mit le cap sur le large.

Une heure avant le coucher du soleil, un navire bas et étiré apparut à l'horizon, vers le nord-est. Sa trajectoire était parallèle à celle de la barque. Le Terrien espérait que, dans le jour déclinant, ceux qui se trouvaient à son bord ne remarqueraient pas le petit voilier. Ce navire ressemblait de façon inquiétante aux galères des pirates qui sillonnaient l'océan Draschade.

Pour éviter le bâtiment, il vira plein sud, mais le vaisseau inconnu manœuvra pareillement. N'était-ce qu'une coïncidence ? Impossible de le dire. En désespoir de cause, Reith prit la direction de la côte, qui n'était qu'à dix miles de distance. Le mystérieux navire modifia

également son cap, et Reith se rendit tristement à l'évidence : leur poursuivant les rattraperait sans difficulté. Zap 210 suivait les événements, les épaules tombantes. Reith se demanda ce qu'il faudrait qu'il fasse si la galère les interceptait. La petite Pnumekin ignorait le sort qui l'attendrait alors et ce n'était guère le moment de le lui expliquer. Il prit une décision : si jamais leur capture était inévitable, il la tuerait. Mais il ne tarda pas à changer d'avis : mieux valait sauter à l'eau et se noyer tous les deux... Les deux solutions étaient aussi irréalistes l'une que l'autre : tant qu'il y avait de la vie, il y avait de l'espoir.

Le soleil plongeait derrière l'horizon. Comme la veille, le vent mollit. Ce fut le calme plat. La barque et la galère ne pouvaient plus avancer ni l'une ni l'autre. Reith empoigna les avirons et, dans le crépuscule naissant, il fit force de rames pour s'éloigner du pirate paralysé. Il rama toute la nuit. La lune rose se leva, puis la bleue. Leurs reflets dansaient sur les flots.

Enfin, Reith distingua à l'avant une masse sombre : c'était le rivage. Il lâcha les avirons. À l'ouest, une lueur scintillait. La mer était d'un noir de poix. Il jeta l'ancre et cargua la voile. Sa compagne et lui croquèrent quelques baies et des gousses d'herbe à pèlerin puis ils s'allongèrent sur les voiles pliées au fond du bateau et s'endormirent.

La brise se leva au matin. L'embarcation était immobile à une centaine de mètres du littoral. Il y avait à peine un mètre de fond. La galère des pirates – si c'étaient bien des pirates – était invisible. Reith leva l'ancre et hissa la voile ; la barque s'éloigna vers le large en tanguant.

Rendu prudent par les événements de la veille, le Terrien resta à quelques encablures du rivage et attendit que le vent s'apaisât. L'accalmie intervint au milieu de l'après-midi. Au nord, des nuées noires laissaient prévoir la tempête. S'emparant des avirons, Reith se dirigea vers un lagon à l'embouchure d'une rivière au courant paresseux. Il aperçut un radeau fait de roseaux séchés à bord duquel deux garçons étaient en train de pêcher. L'entrée du voilier dans le lagon les surprit mais ils reprirent très vite leur attitude indifférente.

Reith, lâchant ses rames, étudia la situation. Le détachement des deux enfants n'était pas naturel : sur Tschai, un événement imprévu était presque toujours présage de danger. Prudemment, il s'approcha à portée de voix du frêle esquif. Trois hommes étaient également en train de pêcher au bord du lagon, à une trentaine de mètres. Apparemment, ils appartenaient à la race des Gris, créatures courtaudes et trapues aux traits accusés, aux cheveux rares et à la peau grisâtre. En tout cas, ce n'étaient pas des Khors et ils ne seraient donc pas automatiquement hostiles.

Laissant la barque dériver, Adam Reith lança à pleins poumons :

— Y a-t-il une ville dans les environs ?

L'un des gamins tendit le bras en direction d'un bouquet d'ouïngas pourpres.

— Un peu plus loin.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Zsafathra.

— Pourrons-nous y trouver une auberge ou une taverne ?

— Demande cela aux hommes.

Reith s'approcha de la grève. L'un des pêcheurs s'exclama avec irritation :

— Qu'est-ce que c'est que ce tumulte ? Vous allez faire fuir tous les gobbulches du lagon !

— Pardon, répliqua le Terrien. Est-il possible de loger dans votre ville ?

Les pêcheurs le dévisagèrent avec une curiosité impersonnelle.

— Qu'est-ce que vous faites dans la région ?

— Nous sommes des voyageurs. Nous venons du Kislovan et nous rentrons au pays.

— Une distance si grande dans un si petit bateau ! fit l'un des hommes sur un ton sceptique.

— Et un bateau qui ressemble étrangement à ceux des Khors, observa son voisin.

— En effet, on dirait un bateau khor. Mais revenons-en à nos moutons : est-il possible de trouver un hébergement dans votre ville ?

— Qui a des sequins trouve ce qu'il veut.

— Nous sommes en mesure de payer un prix raisonnable.

Le plus vieux pêcheur se leva.

— Nous n'avons peut-être pas d'autre vertu mais nous sommes des gens raisonnables, dit-il. (Il fit signe à Reith de se rapprocher. Quand l'étrave de l'embarcation frôla les roseaux, il sauta à son bord.) Donc, vous prétendez être des Khors ?

— Bien au contraire ! Nous ne sommes pas des Khors.

— Et votre bateau, alors ?

Reith fit un geste ambigu.

— Il y a mieux mais il y a aussi pire. En tout cas, il nous a menés jusqu'ici.

Un sourire froid étira les lèvres du pêcheur.

— Vous n'avez qu'à suivre le chenal. Et tenez votre droite.

Reith rama pendant une demi-heure à travers un dédale de canaux semé d'îlots de roseaux noirs bordés d'ouïngas. Très vite, il comprit que le Zsafathrien avait voulu se moquer de lui ou le désorienter.

— Je suis fatigué, laissa-t-il tomber. Prends les rames pour la fin

du parcours.

— Non ! répondit le vieillard. Nous sommes pratiquement arrivés. Tu n'as qu'à virer à gauche en direction des ouïngas.

— Comme c'est bizarre ! Nous avons remonté et redescendu ce chenal au moins dix fois.

— Ils se ressemblent tous. Nous sommes arrivés à destination.

L'esquif pénétra dans un lac aux eaux paisibles cerné de maisons sur pilotis coiffées de toits faits de roseaux rouges et que dominaient les ouïngas. Un édifice plus vaste et mieux construit se dressait à l'extrémité du plan d'eau. Ses pilotis étaient en bois d'ouïnga et son chaume était une mosaïque compliquée de motifs noirs, bistre et gris.

— Voici notre maison commune, laissa tomber le Zsafathrien. Nous ne sommes pas aussi isolés qu'on pourrait le penser. Les Thangs, les colporteurs bihasu et des dignitaires en déplacement comme vous viennent nous rendre visite par fournées. Et nous les distrayons tous dans la maison commune.

— Des Thangs ? Nous ne devons pas être loin de Cap Braise !

— Cap Braise est à trois cents miles d'ici. Les Thangs sont comme les mouches des sables : il y en a partout. On les voit surgir aux endroits les plus imprévus – et, le plus souvent, ils sont indésirables. La grande ville thang d'Urmank est relativement proche. Votre race, à ta femme et à toi, m'est inconnue. Si cette hypothèse n'était pas absurde par définition... Mais non ! Postuler une absurdité porterait atteinte à ma dignité et je m'abstiendrai de toute conjecture.

— Nous venons d'un endroit lointain dont tu n'as jamais entendu parler.

Le vieil homme fit un geste indifférent.

— À ta guise. Du moment que tu observes le cérémonial et que tu payes ton dû...

— J'ai deux questions à te poser. Quel est ce cérémonial ? Et a combien s'élèvera notre écho ?

— Le cérémonial est simple. C'est un échange de plaisanteries, pour ainsi dire. Quant au tarif, on te réclamera peut-être quatre ou cinq sequins par jour. Amarre-toi au dock, si tu veux bien. Nous mettrons ensuite ton bateau en lieu sûr pour le cas où un Thang ou un Bihasu passant par-là se poserait des questions.

Reith jugea préférable de ne pas soulever d'objection. Il mouilla le long du quai, une chaussée d'osiers et de roseaux fixés à des pilotis en bois d'ouïnga. Le Zsafathrien sauta à terre et, galamment, aida Zap 210 à débarquer en l'observant avec la plus vive attention.

Reith quitta le bord à son tour avec, à la main, un filin dont le vieillard s'empara et qu'il confia à un adolescent en lui murmurant des instructions à l'oreille. Il conduisit ensuite Reith et Zap 210 jusqu'à la maison commune.

— Ici, vous êtes chez vous. Ce petit bâtiment, là-bas, est à votre disposition. On vous donnera à manger et à boire quand il sera l'heure.

— Nous voudrions un bain et nous aimerions nous changer s'il est possible de trouver des vêtements.

— Les bains sont un peu plus loin. On vous fournira des vêtements Zsafathriens au juste prix.

— C'est-à-dire ?

— L'habit ordinaire fait de jonc gris dont se servent les coupeurs de roseaux et les cultivateurs coûte dix sequins pièce. Vos habits ne valent guère mieux que des haillons. Aussi, je vous conseille de faire cette dépense.

— Le linge de corps est-il compris dans ce prix ?

— Les sous-vêtements vous seront facturés deux sequins pièce, et si vous voulez de nouvelles sandales, il vous en coûtera cinq sequins.

— Très bien. Nous prenons le tout. Tant que nous aurons des sequins, nous vivrons comme des princes.

Vêtue du costume simple des Zsafathriens – une blouse et un pantalon – Zap 210 attirait moins l'attention. Ses cheveux noirs avaient commencé à boucler ; le vent et le soleil l'avaient hâlée. Seuls la parfaite régularité de ses traits et son air de concentration qui donnait l'impression qu'elle nourrissait des pensées secrètes la différenciaient du commun. Cependant, de l'avis de Reith, un étranger ne discernerait sans doute dans sa conduite rien de plus qu'une timidité un peu particulière.

Mais Cauch, le vieux Zsafathrien, ne s'y trompa point. Attirant Reith à l'écart, il lui dit sur le ton de la confiance :

— Ta femme... est-elle malade ? Si tu as besoin d'herbes, de bains de sudation ou d'homéopathie, tu n'as qu'à le dire : cela ne te reviendra pas très cher.

— À ce que je vois, tout est à vendre à Zsafathra. Avant que nous ne partions, il est possible que nous ayons plus de dettes que nous n'en pourrions rembourser. Dans ce cas, quelle sera votre attitude ?

— Nous ne manifesterons que tristesse et résignation. Nous savons que nous sommes un peuple maudit par un destin rigoureux, condamné à aller de déception en déception. Mais j'espère qu'il n'en ira pas ainsi, n'est-ce pas ?

— Non – sauf si nous faisons appel à votre hospitalité plus longtemps que je ne l'envisage.

— Je te laisse le soin de calculer avec exactitude tes ressources. Mais j'en reviens à ma question : quel est l'état de santé de ta femme ? (Il considéra Zap 210 d'un air critique et attentif.) J'ai une certaine expérience de ce genre de chose. Je décèle un état d'apathie, de langueur pouvant parfois se traduire par de la morosité. Mais je suis incapable de pousser le diagnostic plus loin.

— C'est une personne impénétrable, convint Reith.

— Cette définition, si j'ose ainsi m'exprimer, s'applique à vous deux. (Les yeux de hibou du Zsafathrien se braquèrent sur Reith.) Bien sûr, si ta femme est malade, cela te regarde... Une collation a été servie dans le pavillon. Tout est à votre disposition.

— Moyennant un petit quelque chose, je présume ?

— Comment pourrait-il en aller autrement ? Dans le monde rigoureux où nous vivons, seul l'air que l'on respire est gratuit. Serais-tu de ceux qui préfèrent avoir faim plutôt que de se défaire de

quelques piécettes ? J'en serais étonné. Viens.

Cauch les conduisit jusqu'au pavillon et les fit s'asseoir sur des chaises blanches devant une table d'osier, puis alla s'entretenir avec les serveuses chargées du buffet.

Le premier service se composa de thé froid, de biscuits épicés et de tiges d'une plante rouge qui craquait sous la dent. C'était bon, les sièges étaient confortables. Après les vicissitudes qu'il avait connues au cours des précédentes semaines, Reith avait le sentiment de nager en pleine irréalité et il ne parvenait pas à s'empêcher de jeter des coups d'œil méfiants à gauche et à droite. Mais peu à peu il finit par se détendre. Le pavillon était un asile de paix idyllique. Les frondes impalpables des ouïngas rouges pendaient presque jusqu'au sol, dégageant un parfum aromatique. 4269 de La Carène saupoudrait l'eau d'ocelles d'or bruni. Des gongs aux sonorités liquides résonnaient dans la maison commune. Zap 210, les yeux fixés sur l'étang, grignotait comme si ce qu'elle mangeait était insipide. Se rendant compte que son compagnon l'observait, elle prit une attitude compassée.

— Je te sers encore un peu de thé ? lui proposa Reith.

— Si tu veux.

Le Terrien prit le récipient de verre.

— Tu n'as pas l'air d'avoir très faim.

— Non. Je me demande s'ils ont du *diko*.

— Je suis sûr et certain qu'ils n'en ont pas.

Elle eut un claquement de doigts irrité.

— Cet endroit te plaît-il ? reprit le terrien.

— Je l'aime mieux que la mer et son immensité.

Reith sirota son thé en silence. On desservit et on apporta le second service : croquettes sucrées en gelée, cœurs de palmistes grillés et fruits de mer. Zap 210 avait toujours aussi peu d'appétit. Reith lui demanda aimablement pour renouer la conversation :

— À présent, tu as vu un peu de la surface : est-ce différent de ce à quoi tu t'attendais ?

— Je ne pensais pas qu'il y aurait autant de femmes-mères, répondit-elle à voix basse comme si elle se parlait à elle-même, après quelques instants de réflexion.

— De femmes-mères ? Tu veux dire de femmes qui ont des enfants ?

Elle rougit.

— Je parle de femmes qui ont la poitrine et les hanches saillantes. Leur nombre est extraordinaire ! Et certaines paraissent très jeunes. Ce ne sont que des adolescentes.

— Rien de plus normal. Quand les filles sortent de l'enfance et entrent dans l'adolescence, leur poitrine et leurs hanches

s'épanouissent.

— Je ne suis pas une adolescente, laissa tomber Zap 210 sur un ton altier qui était rare chez elle, et je... (Sa voix mourut.)

Reith se servit encore du thé et s'enfonça au plus profond de son siège.

— Le moment est venu de t'expliquer certaines choses. Sans doute aurais-je dû le faire plus tôt. Toutes les femmes sont des « femmes-mères ».

Elle lui décocha un regard incrédule.

— C'est totalement faux !

— Pas du tout. Les Pnume te donnaient des drogues qui t'empêchaient de te développer. Ce fameux *diko*, j'imagine. Maintenant que tu n'es plus sous leur empire, tu es en train de devenir normale... enfin ! Plus ou moins ! N'as-tu pas remarqué certains changements en toi ?

Elle eut un geste de recul, stupéfaite qu'il soit au courant de ses embarrassants secrets.

— Ce sont des choses dont on ne parle pas.

— Seulement à partir du moment où l'on sait de quoi il s'agit !

Elle se tourna à nouveau vers l'étang et demanda à son compagnon d'une voix qui manquait d'assurance :

— As-tu remarqué des changements... en moi ?

— Eh bien, oui. Pour commencer, tu ne ressembles plus au fantôme d'un petit garçon malade !

Elle soupira :

— Je ne veux pas devenir une bête obèse qui se vautre dans les ténèbres. Faut-il que je sois mère ?

— Toutes les mères sont femmes mais toutes les femmes ne sont pas mères. Et toutes les mères ne deviennent pas des bêtes obèses.

— Comme tout cela est étrange ! Pourquoi y a-t-il des femmes qui sont mères et d'autres qui ne le sont pas ? Est-ce une malédiction du destin ?

— Figure-toi que, sur ce chapitre, les hommes ont leur mot à dire. Regarde là-bas, sur la terrasse de cette maison. Il y a deux enfants, une femme et un homme. La femme est une mère. Elle est jeune et respandit de santé. L'homme est le père. Sans père, il n'y a pas d'enfants.

Mais Cauch interrompit les explications de Reith : il revint et s'assit à leur table.

— Êtes-vous contents ?

— Tout à fait. Notre seul regret sera de quitter votre village.

Cauch hocha la tête d'un air avantageux.

— Dans nos étroites limites, nous sommes un peuple heureux qui n'a ni la dureté des Khors ni la souplesse obsédante des Thangs de

l'Ouest. Et vous ? J'avoue être curieux de connaître et votre origine et votre lieu de destination car vous êtes des gens peu banals.

Reith médita quelques instants avant de répondre :

— Ce sera avec plaisir que je satisferai ta curiosité si tu es d'accord pour me verser en échange une somme raisonnable. À la vérité, je suis en mesure de t'apporter bien des lumières et, pour cent sequins, je me fais fort de t'étonner et de t'émouvoir.

Cauch se rejeta en arrière et leva les mains au ciel dans un geste de dénégation.

— Garde-toi de me donner aucun renseignement précieux ! Cela dit, ne te gêne pas pour parler à bâtons rompus. Tous tes propos, à condition qu'ils soient gratuits, trouveront en moi un auditeur attentif.

Reith s'esclaffa.

— Les paroles oiseuses sont un luxe que je ne peux me permettre. Nous quitterons Zsafathra demain. Il faut que notre réserve de sequins puisse nous mener jusqu'à Sivishe. Mais comment y arriverons-nous ? Je voudrais bien le savoir !

— Il m'est impossible de te donner des conseils à ce sujet, même à titre onéreux. Mon expérience se limite à Urmank. Là, tu devras faire preuve de prudence. Les Thangs s'approprient tous tes sequins sans hésitation. Et inutile de se mettre en colère ou de crier qu'on est lésé ! Les Thangs sont comme cela. C'est leur tempérament. Ils préfèrent les activités délictueuses au travail. Nous autres Zsafathriens restons sur nos gardes quand nous nous rendons à Urmank – tu pourras t'en rendre compte si tu décides de te rendre au bazar d'Urmank en notre compagnie.

Reith se gratta le menton.

— Et notre bateau, dans ce cas ?

Cauch haussa les épaules avec un peu trop de détachement – telle fut, tout du moins, l'impression du Terrien.

— Qu'est-ce qu'un bateau ? Une coquille de bois qui flotte !

— C'est un objet de valeur et nous avions envisagé de le vendre à Urmank. Toutefois, afin de m'épargner la peine de piloter, je suis prêt à m'en défaire à vil prix.

Secoué d'un rire silencieux, le vieux hochait la tête.

— Je n'ai nul besoin d'une barcasse aussi grossière et aussi difficile à manier. Les agrès crient misère et les voiles sont loin d'être dans leur première jeunesse. Il n'y a qu'une maigre réserve de matériel et de cordages dans le coffre.

Au bout d'une heure et demie de propositions et de contre-propositions, Reith se défit de son bateau pour quarante-deux sequins, avec, en plus, l'hébergement pour la nuit et le transport jusqu'à Urmank. Tout en marchandant ainsi, ils burent des quantités considérables de thé poivré, breuvage qui grisait légèrement, et une

certaine euphorie s'empara du Terrien. Le présent était acceptable. Mais il y avait l'avenir... Bah ! On verrait bien ! La lueur déclinante du jour filtrait à travers le feuillage des gigantesques ouïngas, imprégnant l'air d'une sorte de poussière violette. Le ciel se réfléchissait dans l'étang.

Finalement, Cauch repartit à ses affaires. Reith se laissa aller contre le dossier de son siège, dévisageant Zap 210, qui, elle aussi, avait bu énormément de thé poivré. L'état d'âme du Terrien avait quelque peu changé et il ne voyait plus en elle une Pnumekin, un monstre, mais une gracieuse et jeune personne rêvant dans la pénombre. Elle considérait avec attention quelque chose à l'extérieur du pavillon. Le spectacle l'étonna et elle se tourna vers Reith, qui remarqua combien ses yeux étaient grands et noirs.

— As-tu vu... *cela* ? murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Quoi donc ?

— Un jeune homme et une jeune femme. Ils étaient debout l'un contre l'autre et leurs visages se sont touchés !

— Pas possible ?

— Si !

— Je n'arrive pas à y croire. Et qu'ont-ils fait exactement ?

— Eh bien... je suis incapable de l'expliquer avec précision.

— Quelque chose dans ce genre ?

Reith saisit sa compagne par les épaules et plongea son regard dans les yeux médusés de celle-ci.

— Non... Pas tout à fait. Ils étaient plus près.

— Comme ça ?

Reith la prit par la taille. Il se remémora soudain les eaux froides du lac de Pagaz, la farouche vitalité animale du corps qui se cramponnait à lui.

— Comme ça ? répéta-t-il.

Elle le repoussa.

— Oui... Lâche-moi ! On pourrait trouver que nous avons une conduite malséante.

— Est-ce qu'ils ont fait ceci ?

Il l'embrassa. Elle le contempla avec désarroi et inquiétude. Elle posa sa main sur sa bouche.

— Non... Pourquoi as-tu fait ça ?

— Cela t'a-t-il été désagréable ?

— Non... Je ne crois pas. Mais, s'il te plaît, ne recommence pas. Ça me rend toute drôle.

— Parce que l'effet du *diko* se dissipe.

Il se rassit. La tête lui tournait. Zap 210 lui lança un coup d'œil incertain.

— Je ne comprends pas pourquoi tu as agi de cette façon.

Reith respira profondément.

— Il est naturel que les hommes et les femmes éprouvent une attirance mutuelle. C'est ce qu'on appelle l'instinct de reproduction et, parfois, de cette attirance résultent des enfants.

Elle parut aussitôt s'alarmer.

— Alors, je vais être une femme-mère ?

— Non. Il faut être beaucoup plus affectueux pour cela.

— Tu en es bien sûr ?

Reith eut l'impression qu'elle se penchait vers lui.

— Absolument.

Il l'embrassa de nouveau et cette fois, après avoir tressailli nerveusement, elle ne lui offrit pas de résistance... Brusquement, elle poussa une exclamation étouffée :

— Ne bouge pas ! Ils ne s'apercevront de rien si nous restons assis comme ça. Ils auraient trop honte de regarder.

Reith se figea, son visage contre celui de la jeune fille.

— De qui parles-tu ?

— Maintenant, tu peux regarder.

Le Terrien se retourna. À l'extérieur, il y avait deux silhouettes sombres enveloppées dans une houppelande noire, coiffées d'un capuchon noir au bord rabattu.

— Des Gzhindra, chuchota Zap 210.

Cauch surgit soudain. Il s'approcha des Gzhindra, parla quelques instants avec eux et les conduisit jusqu'à la route.

La nuit succéda au crépuscule. Les serveuses accrochèrent des lampes munies d'abat-jour jaune et vert, puis elles disposèrent d'autres plateaux et d'autres récipients sur le buffet. Reith et Zap 210 restèrent à leur place, dans l'ombre. Ils avaient l'air lugubre.

Cauch vint les rejoindre.

— Demain, nous prendrons la route d'Urmank, déclara-t-il. Nous arriverons sans doute à midi. Vous connaissez la réputation des Thangs ?

— Jusqu'à un certain point.

— Elle est méritée. Ils aiment mieux tromper que d'être fidèles à la parole donnée. L'argent qu'ils préfèrent est l'argent volé. Soyez donc sur vos gardes.

— Qui étaient les deux hommes en noir avec qui tu bavardais tout à l'heure ? s'enquit négligemment Reith.

Cauch opina du chef comme s'il s'était attendu à cette question.

— C'étaient des Gzhindra – des Hommes des Profondeurs comme on les appelle. Ils servent parfois d'intermédiaires aux Pnume. Mais ce soir, c'était pour d'autres raisons qu'ils étaient là. Les Khors les avaient chargés de retrouver un homme et une femme qui ont profané un de leurs lieux sacrés et volé un bateau près du village de Fauzh. Étrange

coïncidence, le signalement de ces personnes correspondait au vôtre. Toutefois, certaines contradictions m'ont permis d'affirmer en toute bonne foi que nul n'avait vu ces deux individus à Zsafathra. Néanmoins, il se peut qu'ils parlent de cette affaire avec des gens qui ne vous connaissent pas aussi bien que moi. Pour éviter une éventuelle confusion d'identité, je vous suggère de modifier votre apparence le plus complètement possible.

— C'est plus facile à dire qu'à faire, répliqua Reith.

— Pas du tout.

Cauch siffla dans ses doigts et, sans manifester la moindre surprise, une servante s'approcha d'un pas placide – une jolie fille aux hanches larges, aux épaules bien charpentées, aux pommettes saillantes, à la bouche pulpeuse. Ses cheveux châains, assez quelconques, formaient une extravagante et coquette architecture de bouclettes coquines.

— Vous désirez quelque chose ? s'informa-t-elle.

— Oui, répondit Cauch. Une paire de turbans, orange et blanc, avec des pendeloques noires.

La jeune personne apporta les articles demandés. Elle enroula la bande d'étoffe orange et blanche autour du crâne de Zap 210 de telle façon que les glands par lesquels s'achevait le turban se balançassent sur l'oreille gauche de la jeune Pnumekin, puis elle accrocha les pendeloques noires derrière son oreille droite. Reith fut stupéfait par la transformation de sa compagne. Maintenant, celle-ci avait l'air d'une jeune espiègle effrontée déguisée en pirate.

Adam Reith se vit enturbanné à son tour, et Zap 210, amusée, ouvrit la bouche et s'esclaffa : c'était la première fois que le Terrien l'entendait rire.

— Vous n'êtes plus du tout les mêmes, fit Cauch en s'approchant d'eux. À présent, vous êtes deux Hedaïjhans ! Demain, je vous procurerai des châles. Vos propres mères ne vous reconnaîtraient pas.

— Combien nous factureras-tu ce service ? Un prix raisonnable, j'espère ?

— Huit sequins en tout, somme, qui comprend le matériel, son ajustement et l'apprentissage des attitudes des Hedaïjhans. L'essentiel est de marcher en chaloupant et en balançant les bras... comme ceci. (À titre d'exemple, Cauch fit quelques embardées saccadées.) Les mains... comme cela. Allons-y ! Honneur aux dames... N'oubliez pas de plier les genoux. Voilà... Dandine-toi...

Zap 210 s'appliqua à suivre ses instructions avec la plus grande gravité tout en lorgnant du côté de Reith pour voir s'il riait.

La répétition se prolongea tard dans la nuit. La lune rose voguait dans le ciel derrière les ouïngas et la bleue se leva à l'est. Finalement, Cauch se déclara satisfait :

— À peu près n'importe qui sera dupe. Maintenant au lit ! Et demain, en route pour Urmank !

Il faisait sombre dans la chambrette aux parois de joncs entre les interstices desquels sourdaient la lumière verte et jaune des lampes du pavillon et les reflets rose et bleu des lunes qui s'enchevêtraient pour tracer une résille multicolore sur le sol.

Zap 210 colla l'œil à une fissure et resta plusieurs minutes à contempler l'allée bordée d'ouïngas. Reith finit par la rejoindre.

— Que regardes-tu comme cela ?

— Rien. Il n'est pas si facile de les repérer.

Quittant son poste d'observation, elle alla s'asseoir sur l'une des couchettes de roseaux non sans avoir décoché un regard indéchiffrable à Reith.

— Tu es un personnage très étrange, murmura-t-elle.

Le Terrien ne trouva rien à répondre et elle reprit :

— Il y a tellement de choses que tu ne me dis pas... Par moments, j'ai l'impression que je ne sais rien.

— Que veux-tu savoir ?

— Comment les gens de la surface se comportent, ce qu'ils ressentent, pourquoi ils agissent comme ils le font...

Reith alla se planter devant elle.

— Tu veux que je t'apprenne tout cela ce soir ?

Elle se perdit dans la contemplation de ses mains.

— Non. J'ai peur... Pas maintenant.

Reith, avançant le bras, lui caressa la joue. Brusquement, il fut follement tenté de s'asseoir à côté d'elle et de lui raconter son extraordinaire odyssée. Il voulait qu'elle le regarde, il voulait voir son pâle visage attentif et émerveillé... en fait, se dit-il, cette fille bizarre aux pensées secrètes commençait à le stimuler.

Se détournant, il se dirigea vers sa propre couchette. Il sentait le regard de Zap 210 dans son dos.

Le soleil matinal entrait par les interstices des joncs. Reith et Zap 210 descendirent. Cauch était en train de prendre son petit déjeuner dehors – des biscuits d’herbe à pèlerin accompagnés d’un bouillon chaud qui sentait la marée. Il examina attentivement le couple, attachant une attention toute particulière à leurs turbans et à leur démarche.

— Ce n’est pas trop mal, déclara-t-il. Mais vous avez tendance à oublier mes instructions. Dandine-toi davantage, mon enfant. Secoue mieux les épaules. Rappelez-vous que, à partir du moment où vous quitterez le pavillon, vous serez des Hedaïjhans ! Au cas où quelqu’un aurait des soupçons et où il y aurait des curieux aux aguets...

Le repas terminé, tous trois s’engagèrent dans l’allée d’ouïngas qui se dirigeait vers le nord. Reith et Zap 210 ressemblaient autant à des Hedaïjhans que leurs turbans, leurs châles et leur démarche saccadée le permettaient. Ils arrivèrent devant deux chariots tirés par des bêtes que Reith n’avait encore jamais vues : des animaux à la robe grise, munis de huit longues pattes, qui piaffaient avec des mouvements élégants et précis. Cauch grimpa à bord du premier véhicule, où ses compagnons le rejoignirent, et le convoi quitta Zsafathra.

La route s’enfonçait dans un paysage marécageux semé de bouquets de roseaux et de plantes aquatiques, avec, ici et là, une souche noire et isolée aux longues vrilles verdâtres. Cauch examinait attentivement le ciel, tout comme les Zsafathriens du chariot qui suivait.

— Qu’est-ce que tu regardes ? lui demanda enfin Reith.

— Il arrive parfois que l’on soit inquiété par des oiseaux de proie qui viennent de ces collines, là-bas. En fait, tu vois justement ici une de leurs sentinelles. (Il tendit le doigt vers une tache noire qui voletait au sud. Le volatile devait avoir à peu près la taille d’un busard.) Ils ne vont pas tarder à nous attaquer, enchaîna le vieillard sur un ton résigné.

— Cela n’a pas l’air de beaucoup t’alarmer.

— Nous savons comment nous y prendre avec ces oiseaux.

Cauch se retourna et agita le bras. Puis il accéléra et la distance qui séparait leur véhicule de celui qui suivait augmenta. Quelque cinquante ou soixante oiseaux aux ailes battantes surgirent dans le ciel. Quand ils se furent rapprochés, Reith constata que chacun d’eux

tenait dans son bec deux pierres grosses comme la moitié d'une tête d'homme et, mal à l'aise, il se tourna vers Cauch :

— Que fabriquent-ils avec ces rochers ?

— Ils les font tomber avec une extraordinaire précision. Si tu te tenais debout sur la route et qu'une trentaine de ces volatiles passaient au-dessus de toi à cinq cents pieds d'altitude comme c'est leur habitude, les pierres te réduiraient en bouillie.

— Je suppose que vous avez trouvé un moyen de les effrayer pour les chasser ?

— Non... absolument pas.

— Alors, vous vous arrangez pour leur faire perdre leur précision ?

— C'est tout le contraire ! Nous sommes fondamentalement un peuple passif et nous nous efforçons de déconcerter nos ennemis pour les vaincre. T'es-tu demandé pourquoi les Khors nous laissent tranquilles ?

— C'est une question qui ne m'est pas venue à l'esprit.

— Quand ils nous attaquent – et ils ne l'ont pas fait depuis six cents ans – nous battons en retraite et, d'une façon ou d'une autre, nous nous introduisons dans leurs bois sacrés. Là, nous nous livrons à des profanations – les plus simples, les plus naturelles et les plus banales qui soient. Dès lors, ils ne peuvent plus utiliser les bosquets pour procréer et il leur faut émigrer ou périr. Je reconnais que nos moyens de rétorsion sont peu délicats, mais ils illustrent toute notre philosophie de la guerre.

— Mais ces oiseaux ? fit Reith, pas tellement rassuré, en contemplant la harde qui approchait. Cette stratégie ne doit guère être efficace contre eux, je présume ?

— Sans doute, encore que nous n'en ayons jamais fait l'expérience. Là, notre stratégie est différente : nous ne faisons strictement rien.

Les oiseaux s'élevèrent soudain dans les cieux, juste devant eux. Obéissant aux injonctions de Cauch, l'animal de trait se mit à galoper en faisant des zigzags. L'un après l'autre, les volatiles lâchèrent leurs pierres, qui tombèrent sur la route, derrière le chariot.

— Ces oiseaux, comprends-tu, sont seulement capables d'évaluer la position d'une cible immobile. Dans ce cas, leur précision se retourne contre eux.

Leurs munitions épuisées, les oiseaux repartirent vers les montagnes en poussant des croassements de déception.

— Selon toute probabilité, ils vont revenir avec de nouvelles pierres, reprit Cauch. As-tu remarqué que la route surplombe de quatre bons pieds le marais qui l'entoure ? C'est là le résultat du travail accompli par ces oiseaux au cours des siècles. Ils ne sont

dangereux que si l'on s'arrête pour les regarder.

Les chariots s'enfoncèrent dans une forêt d'arbres aux troncs brunâtres et cireux, grouillants de petites créatures ébouriffées, moitié araignées et moitié singes, qui sautaient de branche en branche en exhalant des glapissements rauques et en bombardant les voyageurs de brindilles. À la forêt succéda une plaine hérissée de tertres couleur de miel. Le convoi se dirigea vers deux cheminées volcaniques flanquant un antique château désagrégé par le temps ; jadis, il avait été un centre de cultes hermétiques mais maintenant, selon les dires de Cauch, il n'était plus peuplé que de goules.

— De jour, on ne les voit pas, mais, la nuit, les vampires viennent rôder jusqu'aux faubourgs d'Urmank. Parfois, les Thangs en prennent au piège pour les exhiber lors du carnaval.

La route s'insérait entre les pitons. Bientôt, Urmank apparut aux yeux des voyageurs – fouillis anarchique de hautes et étroites maisons de bois noir, de tuiles et de pierre brune. Une demi-douzaine de bateaux à l'ancre se balançaient paisiblement le long du quai derrière lequel se trouvaient la place du marché et le bazar auquel des oriflammes orange et vert donnaient un air de fête. Un mur de brique en mauvais état entourait le souk, délimitant un amas de cabanes de torchis : apparemment, le quartier des parias.

— Et voici Urmank ! s'exclama Cauch. La ville des Thangs. Ils ne sont pas difficiles et se moquent bien des visiteurs qui vont et viennent du moment que, lorsqu'ils repartent, ceux-ci aient moins de sequins qu'en arrivant.

— En ce qui me concerne, ils seront désappointés, rétorqua Reith. J'ai bon espoir, au contraire, de gagner des sequins, d'une manière ou d'une autre.

Cauch lui lança un regard de côté où l'on pouvait lire un certain émerveillement.

— Tu as l'intention d'extorquer des sequins aux Thangs ? Si tu possèdes un don aussi miraculeux, je t'en supplie, fais-le-moi partager ! Les Thangs nous escroquent avec une si belle régularité depuis toujours qu'ils considèrent que cette pratique est un véritable droit patrimonial. Crois-moi, à Urmank, il faut se méfier !

— S'ils vous escroquent, pourquoi faites-vous donc des affaires avec eux ?

— Cela semble effectivement absurde, admit le vieillard. Après tout, nous pourrions construire un bateau et nous rendre à Hedaijha, aux Erges Verts, à Coad. Mais nous sommes des pervers. Cela nous amuse de nous rendre à Urmank, où les Thangs nous fournissent des distractions. Regarde... Tu vois, là-bas, cette tente marron et orange ? C'est là où ont lieu les combats aux échasses. Plus loin, ce sont les jeux de chance où le visiteur laisse invariablement plus qu'il ne gagne.

Urmank représente un défi pour Zsafathra. Nous espérons toujours finir par être plus malins que les Thangs.

— En combinant nos efforts, peut-être arriverons-nous à obtenir un profit. En tout cas, je peux voir les choses avec un œil neuf.

Cauch haussa les épaules avec indifférence.

— Depuis des temps immémoriaux, les Zsafathriens essayent de faire la pige aux Thangs. Ceux-ci ont une formule : d'abord, la perspective d'un bénéfice rapide nous allèche, et puis, quand nous avons sorti nos bons sequins, l'espoir s'estompe... Mais nous allons commencer par nous rafraîchir. L'Auberge du Marin Chanceux s'est révélée satisfaisante par le passé. Dans la mesure où tu es avec moi, tu ne risques ni de te faire agresser, ni d'être enlevé, ni d'être vendu comme esclave. Mais protège ton pécule. Quand il s'agit d'argent, les Thangs sont intraitables.

Reith, depuis qu'il était sur Tschai, n'avait encore rien vu de comparable à l'ameublement de la salle commune de l'Auberge du Marin Chanceux. Des chaises angulaires aux montants de bois étaient rangées devant les murs de brique chaulés. Dans des niches étaient disposés des aquariums où évoluaient des vers aquatiques iridescents. Le maître des cérémonies portait un caftan marron boutonné par-devant, une calotte noire, des babouches noires et des protège-doigts noirs. Son expression était débonnaire et ses manières suaves. Il montra à Reith deux chambres mitoyennes meublées d'un lit, d'une table de chevet et d'une lampe. La somme demandée – trois sequins – comprenait la fourniture de linge de corps et de pommade pour les pieds. Le Terrien la trouva raisonnable et en fit la remarque à Cauch.

— Oui, dit ce dernier. Trois sequins, ce n'est pas cher. Mais je te conseille de ne pas utiliser cette pommade. C'est là une commodité nouvelle et, à ce titre, elle doit éveiller les soupçons. Peut-être tachera-t-elle les boiseries et, du coup, on te réclamera un dédommagement. À moins qu'elle ne contienne un produit urticant dont l'antidote te sera facturé cinq sequins le gramme.

Cauch ne s'était pas gêné pour parler tout haut : le fonctionnaire fut secoué d'un rire silencieux – il ne semblait pas vexé.

— Pour une fois, ton scepticisme de vieux Zsafathrien est exagéré. Nous avons récemment dû accepter une grosse quantité de fortifiants et de pommades en guise de paiement et nous mettons tout simplement ces articles à la disposition de notre clientèle. Si tu as besoin d'un diurétique ou d'un vermifuge, nous te le fournirons pour un prix symbolique.

— Pour le moment, il ne me faut rien, répondit Cauch.

— Et tes amis Hedaijhans ? Une petite purge de temps en temps, c'est excellent. Et cela leur coûtera trois fois rien. Vraiment non ?

Soit ! Si vous voulez dîner, je vous recommande les Délices de la Terre et de la Mer. C'est à deux pas d'ici, à droite, sur le quai.

— J'y ai déjà mangé. Ce que l'on m'a servi aurait coupé l'appétit à une goule du Haut Château. Nous achèterons du pain et des fruits au marché.

— En ce cas, ayez donc l'amabilité de faire vos emplettes chez mon neveu. Il tient boutique juste en face du dépilatoire.

— Nous examinerons sa marchandise, fit Cauch en sortant, suivi de Reith et de Zap 210. Le Marin Chanceux est un établissement relativement honnête. Pourtant, comme vous voyez, il faut se montrer méfiant. La dernière fois que j'y suis venu, un orchestre de musiciens donnait un concert dans la salle commune. Je me suis arrêté un moment pour l'écouter et, quand j'ai réglé ma note, on m'avait facturé quatre sequins de supplément. Quant à ce laxatif qu'ils offrent pour rien ou pour pas grand-chose... c'est parfait. Seulement, la même proposition a un jour été faite à mon grand-père, qui l'a acceptée. Un peu plus tard, il a constaté que la porte des lieux d'aisance était fermée et que l'on exigeait une taxe d'usage. En définitive, la médecine lui a coûté gros. Il est prudent, quand on a affaire aux Thangs, de considérer la situation sous tous les angles.

Tous trois suivirent le quai. Reith considérait les bateaux avec intérêt. C'étaient toutes de petites felouques ventruées, hautes de proue et de poupe, gréées de voiles et munies de propulseurs électriques en cas de calme plat. Devant chaque navire se trouvait une pancarte indiquant son nom, son port de destination et la date d'appareillage.

Cauch toucha le coude de Reith.

— Montrer trop d'intérêt aux bateaux risque d'être imprudent.

— Pourquoi ?

— À Urmank, il est toujours judicieux de dissimuler sa pensée.

Reith examina le quai.

— Nous ne sommes apparemment pas suivis. Et, si nous le sommes, un éventuel suiveur pensera que je dissimule et que j'envisage de m'enfoncer à l'intérieur des terres.

— À Urmank, la vie réserve bien des surprises à celui qui agit à l'étourdie, soupira Cauch.

Le Terrien s'arrêta devant une pancarte et lut à haute voix :

— Le *Nhiahhar*. Destination : Ching, les Îles Noires, la côte sud du Schanizade, Kazäin. Attends-moi un moment...

Reith gravit l'échelle de coupée et s'approcha d'un homme maigre, au teint sombre, qui portait un tablier de cuir.

— Où est le capitaine, je te prie ?

— C'est moi.

— Combien demanderais-tu pour transporter deux personnes à Kazäin ?

— Pour une cabine de classe A, quatre sequins par tête et par jour, y compris la nourriture. Le voyage prend généralement trente-deux jours. Cela fait donc, au total, deux cent cinquante-six sequins pour deux.

Reith se montra surpris de l'importance de la somme mais le capitaine ne se laissa pas fléchir et le Terrien redescendit à terre.

— Il me faudrait un peu plus de deux cent cinquante sequins, annonça-t-il à Cauch.

— Ce n'est pas une somme impossible à trouver. Un travailleur zélé gagne quatre ou même six sequins par jour. Les porteurs sont toujours très demandés sur les quais.

— Et les jeux ?

— Ils sont là-bas, à côté du bazar. Je n'ai pas besoin de te préciser que tu n'auras guère de chance de l'emporter sur les professionnels thangs sur leur propre terrain.

Ils débouchèrent sur une place pavée de dalles carrées rose saumon.

— Il y a mille ans, le tyran Przélius construisit ici une vaste rotonde. Il n'en reste plus que le sol. Voici les échoppes de produits alimentaires. Là, on vend des vêtements et des sandales. Plus loin, des baumes et des essences...

Tout en parlant, Cauch désignait du doigt les éventaires sur lesquels s'empilaient les marchandises les plus diverses : des denrées, des tissus, des cuirs, des mélanges d'épices terreux, des étains et des cuivres, des feuilles, des blocs, des tiges et des barres de fer noir, de la verrerie et des lampes, des parchemins magiques et des fétiches. Derrière les vestiges de la rotonde et ses boutiques plus ou moins désordonnées se dressaient des tentes orange devant lesquelles des fillettes dansaient au son des flûtes et des cymbales. Les unes portaient des robes de mousseline, d'autres avaient la poitrine nue. Quelques-unes, qui n'étaient pas nubiles depuis plus d'un an ou deux, n'avaient que leurs sandales. Zap 210 les regarda avec stupéfaction ; puis, haussant les épaules, elle se détourna, l'air sidéré.

Une sourde mélopée attira l'attention de Reith. Des parois de toile masquaient une petite arène d'où monta soudain un chœur de huées et de grognements.

— C'est le jeu des échasses, lui expliqua Cauch. Apparemment, l'un des champions est tombé et nombre de parieurs ont perdu.

Au passage, Reith aperçut quatre individus montés sur des échasses de trois mètres qui s'observaient avec circonspection. L'un d'eux lança l'une de ses échasses en avant ; l'autre assena à un adversaire un coup de gourdin matelassé ; un troisième, pris par surprise, oscilla, réussissant miraculeusement à conserver son équilibre, tandis que les autres le poursuivaient en sautillant comme

un trio de grotesques charognards.

— Les amateurs d'échasses sont pour la plupart des tailleurs de mica de la Montagne Noire, dit Cauch. L'étranger qui mise à chaque reprise pourrait tout aussi bien flanquer son argent dans un trou. (Il secoua tristement la tête.) Et pourtant, l'espoir est tenace. Le beau-père de mon frère a gagné quarante-deux sequins à la course aux anguilles, il y a je ne sais combien d'années. Je dois préciser que, les deux jours précédents, il avait brûlé de l'encens et imploré l'intercession divine.

— J'aimerais bien voir une course d'anguilles. Si l'intercession divine se solde par un bénéfice de quarante-deux sequins, notre intelligence devrait, à elle seule, nous en procurer autant, voire davantage.

— C'est par là... derrière la baraque des marmousettes.

Au moment où Reith allait demander à son guide ce qu'était la baraque des marmousettes, une gamine hilare arriva en courant, lança un coup de pied dans le mollet du Terrien, fit un écart, grimaça et se précipita à l'intérieur de la baraque en question. Reith la suivit des yeux, tout à la fois étonné et furieux.

— Pourquoi a-t-elle fait cela ?

— Viens... Je vais te montrer.

Ils entrèrent dans la baraque. L'enfant, debout sur une estrade qui se dressait une dizaine de mètres plus loin, poussa un cri goguenard, affreusement rocailleux, à leur vue. Un Thang entre deux âges, la mine suave et le visage barré d'une moustache soyeuse, était installé derrière le comptoir.

— Pouah ! Quelle impertinence ! s'exclama-t-il. Vous ne trouvez pas ? Tenez... Vous devriez la lui faire payer cher. Ces boulettes de boue valent dix unités pièce. Les paquets de crottes coûtent un sequin les six et les pique-teignes un sequin les cinq.

— Ah, ah ! ricana la gamine. Je n'ai pas à m'en faire ! Il ne pourrait même pas lancer une pierre à cette distance !

— Allez-y, monsieur, donnez-lui une leçon ! Que choisissez-vous ? Les boulettes de boue ? Les crottes dégagent une puanteur atroce et elle en a horreur. Quant aux pique-teignes... elle regrettera amèrement son audace.

— Montez donc sur l'estrade, répliqua Reith. Vous me servirez de cible.

— Dans ce cas, ce sera le double du prix, monsieur.

Reith sortit, sous les brocards de la mioche et du tenancier.

— Tu as eu raison de t'abstenir, fit Cauch. Il n'y a pas le moindre sequin à glaner dans cette baraque.

— L'homme ne vit pas seulement de pain... Mais cela ne fait rien. Je voudrais voir ces courses d'anguilles.

— C'est à deux pas.

Ils se dirigèrent vers le mur vétuste, en partie affaissé, qui séparait le bazar de la Vieille Ville. À l'extrémité de l'esplanade, presque dans l'ombre de la muraille, était installé un comptoir affectant la forme d'un U entouré par une nuée d'hommes et de femmes dont beaucoup portaient des vêtements étrangers. Entre les deux branches de l'U, il y avait un socle de ciment supportant une citerne de bois de près de deux mètres de diamètre et de soixante centimètres de haut. Elle était munie d'un couvercle monté sur charnières et s'écoulait dans une rigole couverte aboutissant à un bassin de verre. Toute l'attention des joueurs était rivée sur ce bassin. Reith vit une anguille verte jaillir du réservoir. Elle arriva dans le bassin, bientôt suivie par deux ou trois autres anguilles de couleurs différentes.

— C'est encore le vert qui gagne ! hurla le bonimenteur d'une voix angoissée. La chance est avec le vert ! Cachez vos mains derrière l'écran jusqu'à ce que j'aie fini de payer les gagnants. Quel coup dur pour moi ! Vingt sequins pour ce monsieur de Jadarak qui n'en a misé que deux. Dix pour cette dame de la côte d'Azot qui a risqué un sequin en jouant la même couleur que son chapeau ! Comment ? C'est tout ? Il n'y en a plus ? Eh bien, somme toute, je n'ai pas été aussi malchanceux que je le craignais. (Le forain rafla les sequins posés sur les autres couleurs.) Une nouvelle course va commencer. Faites vos jeux ! Les mises doivent être franchement placées sur la couleur choisie pour éviter tout malentendu. Aucune limite n'est imposée. Pariez à votre guise à concurrence de mille sequins car tout mon capital et toutes mes réserves n'excèdent pas dix mille sequins. La banque a déjà sauté cinq fois et je suis toujours sorti de la misère pour rendre service aux joueurs d'Urmank. N'est-ce pas vraiment là du dévouement ?

Tout en parlant, il avait récupéré ses anguilles dans une épuisette. Il tira sur une corde qui, passant sur une poulie, ouvrait le réservoir. Reith s'avança et examina l'intérieur du récipient. Le montreur d'anguilles n'éleva aucune objection :

— Regarde tout ton content, mon brave. Le seul mystère qu'il y a ici, ce sont les anguilles elles-mêmes. Si je pouvais déchiffrer leur secret, je serais un homme riche à l'heure qu'il est !

À l'intérieur du réservoir, il y avait une chicane délimitant un canal hélicoïdal qui, partant du centre, aboutissait après maints méandres au toboggan de sortie. Le vivier central était équipé d'une porte à claire-voie que le bateleur rabattit avant d'y enfermer ses anguilles. Cela fait, il referma le couvercle de la cuve.

— Et voilà ! Tu as vu ! Les anguilles se déplacent au hasard, aussi librement que dans les rivières où elles sont nées. Elles tournoient, elles font la course, elles cherchent la lumière. Lorsque j'ouvre la

porte, elles se précipitent. Laquelle arrivera la première dans le bassin ? Qui le sait ? C'est la verte qui a gagné tout à l'heure. Gagnera-t-elle encore un coup ? Faites vos jeux, messieurs, faites vos jeux ! Oh la la ! Un grand personnage a généreusement misé sur le gris et le mauve. Dix sequins sur chaque couleur. Mais que vois-je ? Un sequin pourpre sur le pourpre ! Qu'on se le dise ! Une noble dame du pays Bashai a misé cent unités sur le pourpre ! En gagnera-t-elle mille ? Seules les anguilles le savent.

— Moi aussi, souffla Cauch à l'oreille de Reith. Elle ne gagnera pas. L'anguille pourpre va traîasser sur tout le parcours. Je prédis que ce sera le blanc ou le bleu qui gagnera.

— Comment peux-tu le dire ?

— Personne n'a parié sur le bleu et il n'y a qu'une mise de trois sequins sur le blanc.

— C'est exact, mais comment les anguilles peuvent-elles le deviner ?

— Tout le mystère est là, comme l'a dit le montreur d'anguilles.

Reith se tourna vers Zap 210 :

— Est-ce que tu comprends comment il arrive à contrôler ses anguilles pour faire son bénéfice ?

— Cela me dépasse entièrement.

— Il va falloir réfléchir à ce problème. J'aimerais assister à une autre course. Et, dans l'intérêt de la recherche, je vais miser un sequin sur le bleu.

— Faites vos jeux ! vociféra le forain. Et, s'il vous plaît, faites attention ! Lorsque des sequins chevauchent deux couleurs, ils sont réputés misés sur la perdante. Personne ne parie plus ? Très bien ! Veuillez mettre vos mains derrière l'écran. Rien ne va plus ! C'est parti !

Le montreur d'anguilles fit un pas vers la citerne et actionna un levier qui, selon toute vraisemblance, servait à ouvrir la chicane du déflecteur spiral.

— Et allons-y ! Les anguilles se battent pour retrouver le jour. Elles cabriolent joyeusement ! Ça y est... Elles dégringolent dans le toboggan ! Laquelle l'emportera ?

Les joueurs tendaient le cou. Une anguille blanche surgit dans le bassin récepteur.

— Aïe ! gémit l'aboyeur. Comment puis-je espérer gagner ma vie avec des anguilles aussi peu coopératives ? Ce Gris dont l'escarcelle est déjà pleine ramasse vingt sequins. Tu es un marin, n'est-ce pas ? Et dix à ce jeune et noble marchand d'esclaves de Cap Braise. Je paye ! Je paye ! Mais où est mon profit ? (Il mit le sequin qu'avait joué Reith dans son plateau.) Et maintenant, préparons-nous pour la course suivante !

Reith se tourna vers Cauch et secoua la tête.

— C'est vraiment déroutant. Allons-nous-en maintenant.

Ils déambulèrent dans le bazar jusqu'au moment où 4269 de La Carène bascula dans le ciel. Ils regardèrent une loterie, s'intéressèrent à un jeu consistant à assembler entre elles des pièces de forme irrégulière. Il y avait d'autres attractions plus ou moins banales. Le crépuscule tomba et tous trois se rendirent dans un petit restaurant proche de leur auberge où on leur servit du poisson accompagné d'une sauce rouge, du pain fait de farine d'herbe à pèlerin et une salade de légumes marins ; ils burent une flasque de vin noire et ventrue.

— Le seul domaine où l'on peut faire confiance aux Thangs, c'est la table, déclara Cauch. Quand il s'agit de cuisine, ils sont loyaux. Mais pourquoi cette particularité ? Cela m'échappe.

— Ce qui prouve bien qu'il est impossible de juger quelqu'un sur sa table, fit Reith.

— Comment juger son semblable ? demanda alors Cauch d'un air cauteleux. Sur quoi te bases-tu, toi, par exemple ?

— Il y a en tout cas une chose dont je suis sûr : c'est que la première impression est toujours trompeuse.

Cauch, fronçant le sourcil, dévisagea son compagnon d'un air intrigué.

— Tu as raison... Il est bien possible que ce soit vrai. Ainsi, toi, tu n'es sans doute pas le desperado sans entrailles que tu parais être de prime abord.

— On a déjà porté sur moi des appréciations moins nuancées. L'un de mes amis affirme que je donne l'impression de venir d'un autre monde.

— Bizarre que tu dises cela, remarqua le vieillard. Une étrange rumeur est parvenue à Zsafathra selon laquelle tous les hommes ont pour berceau une lointaine planète, un peu comme le prétendent les Ardents Attentistes yao, et ne seraient pas issus de l'union de l'oiseau sacré xyxyl et de Rhadamth, le démon marin. De plus, on dit que des êtres venus de cette lointaine planète sillonnent actuellement l'antique Tschaï, accomplissant de remarquables exploits : ils ont défié les Dirdir, défait les Chasch et convaincu les Wankh de partir. Un vent de nouveauté souffle sur Tschaï. Quelque chose est en train de changer. Que penses-tu de tout cela ?

— Ces bruits ne me paraissent pas totalement absurdes.

— Une planète d'hommes, fit Zap 210 d'une voix contenue, ce serait un monde encore plus étrange et encore plus sauvage que Tschaï.

— C'est tout à fait problématique et n'a rien à voir avec notre situation présente, laissa tomber Cauch sur un ton pédant. Le secret de la personnalité est chose trompeuse. Tenez... Considérez le trio que

nous formons : un honnête Zsafathrien et deux vagabonds moroses qui errent comme feuilles au vent sous le souffle du destin. Qu'est-ce qui nous incite à ces errances désespérées. Qu'y a-t-il à y gagner ? Personnellement, je ne suis jamais allé plus loin que le Cap Braise. Et pourtant, cela ne me fait ni chaud ni froid. Quand je vous regarde, je me pose des questions. La jeune fille a peur. L'homme est sans pitié. Elle ne comprend pas les mobiles qui l'animent et il l'entraîne là où elle redoute d'aller. Pourtant, si elle en avait la possibilité, rebrousse-t-elle chemin ?

Zap 210 se détourna sous le regard insistant de Cauch. Reith réussit tant bien que mal à sourire.

— Sans argent, nous n'irons pas bien loin.

— Bah ! rétorqua Cauch, brusquement. Si c'est la seule chose qui te manque, je connais un remède. Il y a un combat une fois par semaine. Justement, Otville, le champion, est à côté.

Du menton, Cauch désigna un homme totalement chauve qui mesurait facilement deux mètres dix, avait des épaules et des cuisses massives et une taille de guêpe. Solitaire et maussade, le colosse contemplait le quai en sirotant son vin.

— C'est un grand champion. Il a même combattu un Chasch Vert, une fois, et est parvenu à tenir bon. À la fin, il s'en est tiré vivant.

— À combien se montent les bourses ? s'enquit Reith.

— Celui qui tient cinq minutes gagne cent sequins. En outre, il touche vingt sequins par os brisé. Otville peut rapporter gros en peu de temps.

— Et si le challenger le jette hors du ring ?

Les lèvres de Cauch se plissèrent.

— Aucune prime n'est prévue : un tel exploit est tenu pour impossible. Mais pourquoi cette question ? Songerais-tu à te mesurer à lui ?

— Pas moi. Il me faut trois cents sequins. Supposons que je reste cinq minutes. J'en toucherais cent. À vingt sequins pièce, il faudrait que j'aie dix os cassés pour faire le compte.

Cauch parut déçu.

— As-tu un autre plan ?

— Je n'arrête pas de repenser à ces courses d'anguilles. Comment leur maître peut-il les contrôler à trois mètres de distance alors qu'elles dégringolent dans un toboggan masqué ? Cela me semble extraordinaire.

— Effectivement. Depuis des années, les gens de Zsafathra se défont de leurs bons sequins en partant du principe qu'il est impossible de les contrôler.

— Changent-elles de couleur selon les circonstances ? C'est infaisable... impensable ! Leur maître les stimule-t-il

télépathiquement ? Je considère que c'est invraisemblable.

— Je n'ai pas de théorie plus solide à te proposer, répondit Cauch.

Reith passa de nouveau en revue la procédure employée par le montreur d'anguilles :

— Il soulève le couvercle de la citerne. L'intérieur est visible. Il n'y a pas plus de trente centimètres d'eau. Les anguilles sont placées dans le vivier central et le couvercle est rabattu. Avant que les jeux ne soient faits. Et pourtant, tout laisse penser que le forain contrôle les mouvements de ses poissons.

Cauch émit un ricanement sardonique.

— Et tu crois toujours pouvoir gagner de l'argent aux courses d'anguilles ?

— J'aimerais bien examiner les lieux encore une fois.

Le Terrien se leva.

— Maintenant ? Les courses sont terminées. Elles ne reprendront que demain.

— Cela ne fait rien. Je voudrais jeter un coup d'œil. C'est à cinq minutes.

— À ta guise.

Tout était désert autour de la baraque et la seule source lumineuse était la lueur lointaine des réverbères du bazar. Après l'animation de la journée, la table, la citerne et le toboggan paraissaient étrangement silencieux.

— Qu'y a-t-il de l'autre côté ? demanda Reith en désignant la cloison.

— La Vieille Ville. Et, derrière, les mausolées où les Thangs déposent leurs morts... Ce n'est pas un endroit à visiter la nuit.

Reith examina le toboggan, le réservoir et le couvercle, qui était cadenassé. Il se tourna vers Cauch :

— À quelle heure commencent les courses ?

— À midi pile.

— Je reviendrai demain matin.

— Ah bon ? s'exclama pensivement Cauch en jetant un regard en coulisse à son compagnon. Tu as une théorie ?

— Disons un soupçon. Si...

Il fit volte-face car Zap 210 venait de lui empoigner le coude.

— Là-bas ! murmura-t-elle en désignant quelque chose du doigt.

Deux silhouettes emmitouflées dans des houppelandes noires, coiffées d'un capuchon noir, glissaient de l'autre côté de l'esplanade.

— Des Gzhindra, dit la jeune fille.

— Rentrons à l'auberge, fit Cauch d'une voix inquiète. Il est imprudent de se promener la nuit dans Urmank.

Cauch monta immédiatement dans sa chambre et Reith escorta

Zap 210 jusqu'à la sienne. Elle rechigna à entrer.

— Que t'arrive-t-il ? lui demanda le Terrien.

— J'ai peur.

— De quoi ?

— Les Gzhindra nous suivent.

— Ce n'est pas sûr. C'en étaient peut-être d'autres, ces deux-là.

— Peut-être... mais peut-être pas.

— N'importe comment, ils n'entreront pas chez toi.

Zap 210 n'était toujours pas convaincue, et Reith reprit :

— Je couche à côté. Si jamais quelqu'un vient t'importuner, tu n'auras qu'à crier.

— Et s'ils commencent par te tuer, toi ?

— Je ne vois pas si loin. Si demain matin je suis mort, refuse de payer la note.

Il caressa les boucles brunes de sa compagne d'un geste rassurant.

— Bonne nuit.

Il ferma la porte et attendit que Zap 210 eût poussé le verrou, puis entra dans sa propre chambre. Malgré les assurances de Cauch, il examina minutieusement les planchers, les murs et le plafond. N'ayant rien découvert d'insolite, il baissa la veilleuse et s'allongea sur le lit.

La nuit se passa sans incident. Au matin, Reith et Zap 210 allèrent prendre leur petit déjeuner au café du quai. Le ciel était sans nuages ; la lumière fumeuse du soleil plaquait des ombres noires derrière les hautes maisons et miroitait sur l'eau. La jeune fille paraissait moins sombre que d'habitude. C'était avec intérêt qu'elle observait les porteurs, les camelots, les marins et les étrangers.

— Que penses-tu des *ghian*, maintenant ? lui demanda Reith.

Aussitôt, elle retrouva sa gravité.

— Les gens ne se conduisent pas du tout comme je m'y attendais. Ils ne courent pas dans tous les sens, le soleil n'a pas l'air de les rendre fous. Bien sûr... (elle hésita)... ils ont très souvent un comportement malséant mais personne n'a l'air de s'en offusquer. Je suis stupéfaite par la façon dont les filles s'habillent. Elles sont d'une effronterie... comme si elles voulaient attirer l'attention. Et là, encore, personne n'est scandalisé.

— C'est tout le contraire.

— Jamais je ne pourrai me conduire de cette façon, répliqua-t-elle d'un air pincé. Tiens ! Cette fille qui s'approche... regarde comme elle marche !... Pourquoi a-t-elle cette attitude ?

— C'est dans sa nature. Et elle veut aussi que les hommes la remarquent. Ce sont là des instincts que le *diko* a supprimés chez toi.

Elle protesta avec une véhémence inusitée :

— Maintenant, je ne mange plus de *diko* et je n'ai pas de tels instincts !

Reith, le sourire aux lèvres, laissa son regard errer sur le quai. La fille sur laquelle Zap 210 avait attiré son attention ralentit le pas, lissa la ceinture orange qui marquait sa taille, sourit au Terrien, regarda Zap 210 avec curiosité et s'éloigna d'une allure nonchalante.

Zap 210 lorgna du côté de Reith, ouvrit la bouche et la referma aussitôt, avant de finir par lâcher :

— Je ne comprends pas les *ghian*. Je ne te comprends pas. Tu viens de sourire à cette horrible fille. Jamais tu ne... (Elle laissa sa phrase en suspens et enchaîna en baissant le ton :) Je suppose que tu rends ton « instinct » responsable de ta conduite.

L'irritation gagnait Reith.

— Je crois le moment venu de t'expliquer les réalités de la vie. Les instincts font partie de notre bagage biologique et il faut se faire

une raison. Les hommes et les femmes sont différents.

Et il poursuivit en lui expliquant le mécanisme de la reproduction. Elle l'écoutait, très raide, les yeux fixés sur les eaux du port.

— Rien de plus naturel, par conséquent, si les gens se plaisent à se comporter de cette manière, conclut-il.

Elle garda le silence. Reith remarqua qu'elle serrait les poings et que ses phalanges étaient blanches.

— Les Khors, finit-elle par murmurer, dans le bosquet sacré... était-ce cela qu'ils faisaient ?

— Je le présume.

— Et tu as voulu que nous partions pour que je ne le voie pas ?

— Eh bien oui. J'ai pensé que cela te dérouterait.

Nouveau silence.

— Nous aurions pu nous faire tuer.

Reith haussa les épaules :

— Cela aurait peut-être pu se produire.

— Et les petites qui dansaient sans vêtements... elles voulaient faire ça ?

— Contre de l'argent, oui.

— Tous les habitants de la surface éprouvent cette chose ?

— La plupart, dirai-je.

— Toi aussi ?

— Bien sûr ! Enfin... parfois. Mais pas tout le temps.

— Alors, pourquoi... pourquoi...

Elle bégayait et ne put aller jusqu'au bout de sa phrase. Reith voulut lui caresser la main mais elle recula brusquement :

— Ne me touche pas !

— Pardon... Mais ne te mets pas en colère.

— Tu m'as amenée dans cet endroit affreux. Tu m'as arrachée à mon existence. Tu faisais semblant d'être gentil, mais tout le temps, tu pensais... tu ne pensais qu'à ça !

— Mais non ! Absolument pas ! Tu te trompes du tout au tout !

Elle le dévisagea en haussant les sourcils d'un air glacial.

— Alors, je te dégoûte ?

Reith leva les bras au ciel.

— Mais bien sûr que non ! En réalité...

— En réalité... quoi ?

Heureusement, Cauch apparut, ce qui créa une diversion fort bien venue.

— Avez-vous passé une bonne nuit ?

— Excellente, répondit le Terrien.

Zap 210 se leva et s'éloigna. Le Zsafathrien se rembrunit.

— Je l'ai offensée ? Qu'est-ce que je lui ai fait ?

— Elle est en colère contre moi. Mais ne me demande pas

pourquoi, je n'en sais rien.

— N'en va-t-il pas toujours ainsi ? Mais rassure-toi, bientôt, et pour des raisons tout aussi mystérieuses, elle retrouvera sa douceur. En attendant, je serais curieux de savoir quelle est ton idée en ce qui concerne les courses d'anguilles.

Reith suivit des yeux avec inquiétude Zap 210 qui avait repris le chemin de l'hôtellerie.

— N'est-il pas risqué de la laisser seule ?

— Tu n'as aucune crainte à avoir. On sait, à l'auberge, que vous êtes mes protégés, elle et toi.

— Eh bien, allons voir les anguilles.

— Ce n'est pas encore commencé. Les courses ne débutent qu'à midi.

— Tant mieux.

Jamais Zap 210 n'avait été aussi furieuse. Courant presque, elle se précipita à l'intérieur de l'hôtellerie, traversa la salle commune et monta dans sa chambre. Elle ferma rageusement le verrou et alla s'asseoir sur son lit. Pendant dix minutes, elle s'abandonna à sa colère. Puis elle commença à pleurer.

Sans bruit. Des larmes de frustration et de déception ruisselaient le long de ses joues. Elle se prit à songer aux Abris, aux corridors silencieux où l'on croisait des hommes en capes noires qui avançaient d'une allure glissante. Là-bas, personne ne la mettait en colère, nul ne suscitait en elle ni cette excitation ni aucune des étranges émotions qui, à présent, effleuraient parfois son esprit. Si elle y retournait, on lui redonnerait du *diko*... Elle plissa le front, s'efforçant de se rappeler la saveur des petites gaufres croustillantes.

Mue par une impulsion subite, elle se leva et se planta devant le miroir fixé au mur. La veille au soir, elle s'était examinée sans beaucoup d'intérêt. Le visage que lui renvoyait la glace était un visage – des yeux, un nez, une bouche, un menton. Mais cette fois, elle s'étudia avec passion. Elle caressa les boucles brunes qui lui tombaient sur le front, les lissa du bout du doigt, attentive à l'effet qu'elles produisaient. La figure dont le miroir lui renvoyait le reflet était celle d'une étrangère. Elle se remémora la fille au corps souple qui avait regardé Reith avec tant d'insolence. Elle portait un vêtement bleu, collant au corps, qui n'avait aucun rapport avec sa propre tunique grise et informe. Zap 210 se déshabilla. Maintenant, elle n'avait plus que sa tunique blanche. Elle pivota sur elle-même, s'examinant sous tous les angles. Indiscutablement, elle avait l'air d'une étrangère. Que penserait Reith s'il la voyait à présent ?

L'évocation du Terrien fit renaître sa rage. Il la considérait comme une enfant – peut-être même comme quelque chose d'encore plus

ignoble – mais les mots lui manquaient pour formuler ce concept. Elle palpa son corps, les yeux braqués sur le miroir, émerveillée du changement qui s'était produit en elle... Son projet de retourner aux Abris s'estompa. Les *zuzhma kastchai* la confinaient dans les ténèbres. Et si, par chance, on lui laissait la vie sauve, elle serait de nouveau au régime du *diko*. Ses lèvres esquissèrent une grimace de dégoût. Non ! Plus de *diko* !

Mais cet Adam Reith qui la trouvait repoussante au point de... Son esprit broncha et elle n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. Qu'allait-il advenir d'elle ? Contemplant l'image que lui renvoyait le miroir, elle s'apitoya sur la fille aux cheveux noirs, aux joues creuses et au regard triste qui lui faisait face. Si elle quittait Adam Reith, comment réussirait-elle à survivre ?

Elle remit sa robe grise et décida de ne pas mettre son turban orange mais de s'en servir comme d'une ceinture. C'était la mode des filles d'Urmank. Elle s'examina de nouveau. Cela lui allait bien. Qu'en penserait Adam Reith ?

Elle ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir et sortit. La salle commune était vide, exception faite d'une vieille qui grattait le plancher avec une brosse et poussa un grognement de mépris à sa vue. Zap 210 pressa le pas.

Une fois dehors, elle hésita. C'était la première fois qu'elle était seule dans la rue. C'était excitant mais, aussi, un peu effrayant. Des débardeurs étaient en train de décharger un bateau. Ni son vocabulaire ni son stock d'adjectifs ne contenaient l'équivalent de « pittoresque » ou de « baroque » : néanmoins, le spectacle de l'embarcation camarde oscillant au gré des flots la ravit. Elle poussa un profond soupir. Qu'elle soit ou non un monstre, qu'elle soit ou non repoussante, jamais elle ne s'était sentie aussi vivante. Le *ghaun* était un endroit sauvage et cruel – sur ce point, les *zuzhma kastchai* n'avaient pas menti – mais comment choisir de retrouver les Abris après avoir goûté la lumière dorée du soleil ?

Elle suivit le quai en direction du café, cherchant timidement à retrouver Reith. Elle n'avait pas encore décidé de ce qu'elle lui dirait. Peut-être passerait-elle simplement devant lui avec un regard hautain pour qu'il comprenne le peu de valeur qu'elle attachait à son opinion... Mais Reith n'était pas là. Alors, un affreux sentiment de peur s'empara d'elle. Avait-il profité de l'occasion pour disparaître, pour se débarrasser d'elle ? Dans sa panique, elle avait envie de crier : « Adam Reith ! Adam Reith ! » Elle n'arrivait pas à admettre que la silhouette rassurante du Terrien, tendue, si économique dans ses mouvements, fût invisible...

Quand elle se retourna, elle heurta quelqu'un – un colosse portant des pantalons bouffants de cuir sombre, une chemise blanche et un

gilet de brocart marron. Une petite calotte était plantée de guingois sur son crâne chauve. L'inconnu poussa un grognement quand elle le télescopait et, la prenant par les épaules, il la repoussa.

— Tu as l'air bien pressée, fit-il. Où vas-tu comme ça ?

— Je ne vais nulle part, balbutia-t-elle. Je cherchais quelqu'un.

— Eh bien, c'est moi que tu as trouvé. Et tu peux dire que tu as de la chance ! Viens, je n'ai pas encore pris mon petit verre de vin matinal. Après, on parlera affaires tous les deux.

Zap 210, indécise, était comme frappée de paralysie. Elle essaya de se libérer de l'étreinte de l'homme mais celui-ci ne fit que la serrer davantage. Elle grimaça.

— Viens, répéta-t-il.

Et il l'entraîna vers une stalle proche. Elle le suivit en trébuchant.

Il fit un signe et on apporta un pichet de vin blanc accompagné d'une assiette de friture.

— Mange ! ordonna l'homme. Bois. Je n'impose de limites à personne, qu'il s'agisse de faire du butin ou de se rencontrer à poings nus. (Il lui versa un généreux verre de vin.) Avant d'aller plus loin, je voudrais connaître tes prix, reprit-il. Certaines de tes consœurs, sachant que je me nomme Otville, ont ni plus ni moins tenté de m'escroquer – et mal leur en a pris, je peux me permettre de le dire. Alors, quel est ton tarif ?

— Mon tarif pour quoi ? demanda Zap 210 dans un souffle.

Les yeux bleus d'Otville s'écrouillèrent sous l'effet de la surprise.

— Eh bien, toi, tu n'es pas ordinaire ! De quelle race es-tu ? Tu es trop pâle pour une Thang et trop svelte pour une Grise.

Zap 210 baissa la tête. Elle prit une gorgée de vin et se retourna dans l'espoir de voir Reith.

— Mais c'est qu'elle est timide ! s'écria Otville. Et d'une délicatesse !

Il se mit à bâfrer. La jeune fille fit mine de se lever.

— Assieds-toi ! lui ordonna-t-il d'une voix tranchante. (Et elle se hâta d'obéir.) Bois !

Elle but. Jamais elle n'avait goûté quelque chose d'aussi fort.

— Voilà qui est mieux, déclara Otville. Maintenant, on se comprend tous les deux.

— Non, protesta Zap 210 d'une voix faible. Il n'y a pas de compréhension entre nous. Mon désir n'est pas d'être là. Que veux-tu de moi ?

De nouveau, le colosse lui décocha un regard incrédule.

— Tu ne sais pas ?

— Non, bien sûr. À moins que... que tu ne penses à... à ça ?

L'autre s'esclaffa.

— C'est justement à cela que je pense – et à rien d'autre.

— Mais... j'ignore tout de ces choses ! Et je ne veux pas les apprendre.

Otwile cessa de manger.

— Une vierge ! s'écria-t-il avec stupéfaction. Une vierge qui porte l'écharpe !

— Je ne savais pas ce que la ceinture signifiait... Il faut que je m'en aille... Je dois retrouver Adam Reith.

— Eh bien, tu m'as trouvé – et c'est quand même mieux ! Reprends du vin et détends-toi. Aujourd'hui sera un jour à marquer d'une pierre blanche. Tu te le rappelleras toute ta vie.

Il remplit les verres.

— D'ailleurs, nous nous détendrons ensemble. Tu veux que je te dise ? Je me sens tout émoustillé !

Les marchands du bazar poussaient chacun une sorte de hululement particulier pour attirer l'attention de la pratique.

— Ils chantent ? demanda Reith à Cauch.

— Non. Ce sont seulement des cris destinés à vanter la marchandise. Les Thangs ne sont guère musiciens. En vérité, les appels des marchandes de poissons sont inventifs et émotionnels. Écoute... Vois comment chacun essaye de faire mieux que l'autre !

Reith reconnut que certaines de ces modulations étaient d'une rare complexité.

— Un jour ou l'autre, les socio-anthropologues enregistreront et analyseront ces appels. Mais pour le moment, les anguilles m'intéressent davantage.

— Je n'en doute pas. Mais, à cette heure, elles se reposent.

Ils traversèrent l'esplanade et s'immobilisèrent devant les tables de jeu, la citerne et le toboggan. Reith remarqua de l'autre côté du mur la ramure d'un vieux psilla noueux.

— Je voudrais jeter un coup d'œil par-derrière.

— Je comprends pleinement ta curiosité, rétorqua Cauch. Mais je croyais que c'étaient les courses d'anguilles qui devaient accaparer toute notre énergie ?

— Je ne dis pas le contraire. Il y a une porte qui s'ouvre dans le mur en face du marchand d'amulettes. Tu m'accompagnes ?

— Bien sûr. J'ai toujours eu la soif d'apprendre.

Ils longèrent la vieille muraille qui avait jadis été revêtue d'un parement de faïences brunes et blanches. À présent, la plupart des carreaux étaient tombés, révélant la brique sombre de l'infrastructure. Ils franchirent le portail et pénétrèrent dans la Vieille Ville. C'était un quartier de bicoques construites avec des briques de récupération, des fragments de pierres, des morceaux de poutres disparates. Certaines n'étaient plus que des ruines abandonnées ; d'autres étaient en cours

de réédification. C'était un cycle sans fin de décadence et de renaissance. Chaque tesson, chaque bout de bois, chaque éclat de pierre avait été réutilisé cent fois pendant deux cents générations.

Des Thangs de basse caste et des Gris trapus et macrocéphales, tapis dans les encoignures, suivaient Reith et Cauch des yeux. Une odeur pestilentielle imprégnait l'air.

Derrière les baraques s'étendait une zone qui n'était qu'une succession de monceaux de détritux et de flaques de boue où poussaient, ici et là, quelques buissons rouges et épineux. Reith repéra le psilla qu'il avait remarqué : l'arbre qui se dressait devant le mur protégeait de son ombre une bâtisse de brique en parfait état. La porte, faite de solides panneaux de bois renforcés de ferrures, était munie d'une impressionnante serrure d'acier. L'édifice était accolé au mur.

Reith inspecta les environs. Il n'y avait personne hormis quelques enfants nus qui pataugeaient dans une mare limoneuse. Il s'approcha du bâtiment. La serrure, le cadenas, les gonds étaient à toute épreuve. Pas de fenêtre, aucune ouverture à l'exception de la porte.

— Je suis satisfait, déclara le Terrien.

— Vraiment ? s'exclama Cauch avec étonnement. Pour ma part, je ne vois rien de particulier. C'est toujours à la course d'anguilles que tu penses ?

— Évidemment.

Ils rebroussèrent chemin.

— Vraisemblablement, nous pourrions nous débrouiller tout seuls, reprit Reith. Cependant, la collaboration de deux personnes dignes de confiance faciliterait les choses.

Cauch lui décocha un regard où se lisaient de l'incrédulité et une sorte de terreur respectueuse.

— Tu comptes sérieusement gruger le montreur d'anguilles et lui extorquer de l'argent ?

— Oui, s'il rembourse les gagnants.

— Là, tu n'as rien à craindre. Il paiera... à condition qu'il y ait des gagnants. Et, dans cette hypothèse, comment envisages-tu le partage ?

— La moitié pour moi, l'autre moitié pour toi et nos deux associés.

Cauch fit la moue.

— Cela ne me paraît pas très honnête. Quand on entreprend quelque chose en commun, on ne doit pas s'octroyer trois fois autant que les autres.

— Je ne suis pas de ton avis. Autrement, personne ne gagnerait rien.

— L'argument ne manque pas de poids, admit Cauch. Nous allons opérer comme tu le suggères.

Ils regagnèrent le café. Reith chercha Zap 210 des yeux mais elle était invisible.

— Il faut que j'aille chercher ma compagne, dit-il à Cauch. Elle m'attend sûrement à l'hôtellerie.

Le Zsafathrien approuva d'un geste aimable et Reith alla à l'auberge. Mais Zap 210 n'y était pas. Il s'informa auprès du portier qui lui dit que la jeune fille était sortie mais n'avait pas précisé l'endroit où elle se rendait.

Le Terrien jeta un coup d'œil sur les quais. À droite, des débardeurs vêtus de tuniques d'un rouge délavé déchargeaient un navire ; à gauche, c'était le bazar et son animation.

Il n'aurait jamais dû laisser cette petite toute seule, surtout dans l'état où elle se trouvait ce matin, se morigéna-t-il. Il avait tenu pour acquis qu'elle était mentalement stable et n'avait jamais cherché à percer sa psychologie. Il avait fait preuve de rudesse et d'égoïsme – et il s'en voulait. Zap 210 avait subi des traumatismes émotionnels particulièrement violents et dramatiques : toute sa conception de la vie et de ses mécanismes avait été remise en question d'un seul coup.

Il retourna au café. Cauch le considéra d'un regard placide et affable.

— Tu as l'air soucieux.

— Je n'ai pas retrouvé la jeune fille qui m'accompagne.

— Bah ! Elles sont toutes les mêmes. Elle est allée acheter quelque babiole au bazar.

— Non, elle n'a pas d'argent sur elle. Elle est totalement inexpérimentée. Elle ne serait allée nulle part... sauf...

Le Terrien se retourna pour regarder les collines sur le chemin desquelles se dressait le château des goules. Zap 210 avait-elle sérieusement envisagé de retourner aux Abris ?

Une idée soudaine le glaça. Les Gzhindra ! Il fit signe au jeune serveur thang.

— Ce matin, j'ai pris mon petit déjeuner avec une dame, lui dit-il. Est-ce que tu te souviens d'elle ?

— Oui. Elle avait un turban orange comme une Hedaijhan.

— L'as-tu revue depuis ?

— Oui. Elle s'est installée là en compagnie du champion Otwile. Elle portait la ceinture de la sollicitation. Ils ont bu du vin, et ils sont partis ensemble.

— Elle l'a suivi de son plein gré ? s'étonna Reith.

Le garçon eut un haussement d'épaules indifférent et hypocritement insolent.

— Elle portait l'écharpe et elle n'a pas poussé de hauts cris. Elle s'appuyait à son bras. Peut-être pour marcher droit car, à mon avis, elle était un peu grise.

— Où sont-ils allés ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Otville n'habite pas bien loin. Peut-être se sont-ils rendus chez lui.

— Montre-moi le chemin.

— Non ! s'exclama le jeune Thang en secouant énergiquement la tête. Je suis de service et je n'ai nulle envie de me mettre Otville à dos.

Reith bondit sur le garçon qui, prit de panique, battit en retraite.

— Vite ! fit le Terrien d'une voix sifflante.

— Eh bien, viens. Mais dépêche-toi. En principe, je ne dois pas quitter mon poste.

Ils s'enfoncèrent au pas de charge à travers les ruelles noires et humides d'Urmank. Ici et là, les rayons d'or bruni de 4269 de La Carène luisaient obliquement derrière les pignons biscornus des hauts édifices. Enfin, le Thang s'arrêta et, tendant le doigt, désigna une venelle conduisant à un jardin aux frondaisons vertes et écarlates.

— Otville habite au fond, dit-il.

Et il détala.

Une villa faite de poutres sculptées et de fibres translucides était tapie derrière les arbres. Reith avança. Soudain, une exclamation outragée lui frappa les oreilles :

— Impure !

Puis il y eut le bruit d'un coup que suivit un gémissement.

Les jambes flageolantes, Reith continua d'avancer. Il ouvrit la porte.

Zap 210, nue et le regard vitreux, était affalée par terre. Otville la dominait de toute sa taille. La jeune fille se tourna vers le Terrien. L'une de ses joues était marquée de rouge.

— Qui es-tu pour faire ainsi intrusion chez moi ? demanda Otville à voix basse, visiblement outragé.

Reith l'ignora. Il ramassa la tunique de Zap 210, qui n'était plus qu'un chiffon lacéré, puis se retourna pour regarder Otville.

— Viens, Adam Reith, fit Cauch, debout sur le seuil. Amène ta fille et ne te mets pas dans le pétrin.

Reith ignore ces objurgations. Lentement, il s'approcha d'Otville qui attendait, sardonique, les poings sur les hanches. Le champion avait quinze centimètres de plus que lui. Il le considérait avec un sourire glacé.

— Ce n'était pas de sa faute, murmura Zap 210 d'une voix rauque. Je portais l'écharpe orange... Je ne savais pas...

Sans hâte, Reith se retourna. Apercevant la robe grise de la jeune fille, il la lui passa. Otville était visiblement dans tous ses états. Le Terrien eut toutes les peines du monde à refouler le cri d'affliction, de

pitié et de joie sinistre qui lui montait à la gorge. Il prit Zap 210 par la taille et la poussa vers la porte.

Otwile n'était pas content. Il s'était attendu à quelque chose – une gifle, un mouvement, voire une simple parole qui aurait été pour lui le prétexte à défouler ses muscles. Ainsi donc, le plaisir de tomber à bras raccourcis sur l'intrus qui avait violé son domicile lui était refusé ? La fureur qui bouillonnait en lui éclata : il bondit et lança sa jambe en avant.

Cette attaque réjouit Reith. Il empoigna le pied d'Otwile, exerça une torsion suivie d'une traction et balança le champion sautillant à cloche-pied dans le jardin. Otwile s'effondra au milieu d'un bouquet de bambous écarlates. Mais il rebondit comme un léopard. Immobile, les bras écartés, grimaçant hideusement, il serrait et desserrait les poings. Reith le frappa en pleine face, mais l'autre ne parut pas s'en apercevoir. Il chargea. Reith recula, martelant les épais poignets de son adversaire qui finit par l'acculer contre le mur. Le Terrien feinta, lança un crochet du gauche et s'égratigna les phalanges sur le menton d'Otwile. Celui-ci fit deux bonds, poussa un atroce hurlement enroué et expédia une méchante manchette à son adversaire. Adam Reith se plia en deux pour esquiver, frappa le colosse en pleines tripes et, quand Otwile leva le genou, il empoigna sa jambe, le souleva et le lutteur s'étala avec un bruit sourd. Il resta étendu sur le dos un moment, complètement étourdi, puis se mit péniblement sur son séant. Reith ne lui accorda qu'un seul coup d'œil. Il entraîna Zap 210 hors du jardin. Bien poliment, Cauch s'inclina devant le vaincu et suivit le couple.

Reith reconduisit Zap 210 à l'hôtel. Elle s'assit sur son lit, serrant sa robe grise sur son corps. Elle était toute molle et avait l'air misérable. Le Terrien prit place à côté d'elle.

— Que t'est-il arrivé ?

Les larmes ruisselaient sur les joues de la jeune fille. Elle se cacha la figure dans les mains. Reith lui caressa les cheveux. Elle s'essuya les yeux.

— Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal... à moins que ce ne soit l'écharpe. Il m'a fait boire du vin. La tête me tournait. Il m'a entraînée, nous avons suivi des rues... J'étais toute drôle. Je pouvais à peine marcher. Nous sommes arrivés chez lui. J'ai refusé de me déshabiller et il s'est mis en colère. Et puis, il m'a vue et sa colère a redoublé. Il a dit que j'étais impure... Je ne sais pas ce que j'ai, je suis malade, je vais mourir.

— Mais non ! Tu n'es pas malade et tu ne vas pas mourir. Ton corps s'est enfin mis à fonctionner normalement. Tout va bien.

— Je ne suis pas impure ?

— Bien sûr que non ! (Reith se leva.) Je vais dire à une servante de venir s'occuper de toi. Repose-toi tranquillement et dors jusqu'à mon retour. J'espère que, lorsque je te rejoindrai, j'aurai suffisamment d'argent pour que nous puissions prendre un passage à bord d'un bateau.

Elle acquiesça, l'air apathique, et Reith la quitta.

Cauch était au café en compagnie de deux jeunes Zsafathriens qui étaient venus à Urmank dans le second chariot. Il fit les présentations :

— Voici Schazar et voilà Widisch. Tous deux sont considérés comme des gens compétents. Je ne doute pas qu'ils donneront satisfaction dans les limites du raisonnable.

— Eh bien, au travail ! fit Reith. Nous n'avons pas de temps à perdre, si vous voulez mon avis.

Tout en suivant le quai, le Terrien exposa sa théorie à ses compagnons.

— À présent, nous allons la mettre à l'épreuve. Cela étant dit, il se peut que je me trompe et, en ce cas, nous ferons chou blanc.

— Non, fit Cauch. Tu as employé un extraordinaire processus mental pour étayer une hypothèse qui me paraît maintenant être une vérité limpide.

— Ce processus a un nom : cela s'appelle la logique. On ne peut malheureusement pas toujours s'y fier. Mais nous verrons bien.

Plusieurs personnes étaient déjà assises sur des bancs devant la baraque du montreur d'anguilles, attendant l'ouverture. Reith pressa le pas. Il franchit le portail, traversa le sordide quartier de la Vieille Ville et se dirigea vers la bâtisse qui se dressait à l'ombre du psilla. Le groupe fit halte à une cinquantaine de mètres et se dissimula dans une cabane délabrée.

Dix minutes s'écoulèrent. Reith commençait à s'impatisser.

— Sommes-nous arrivés trop tard ? Ce n'est pas possible !

— Je vois venir deux hommes, laissa tomber le jeune Schazar en tendant la main vers la muraille.

Les deux hommes en question s'approchèrent. L'un d'eux était vêtu de la blanche tunique flottante et coiffé du chapeau blanc des Sages de l'Île d'Erze.

— C'est le montreur d'anguilles, souffla Cauch.

L'autre, plus jeune, avait une culotte rose et une cape de même couleur. Tous deux avançaient d'un pas nonchalant et plein d'assurance. Ils se séparèrent à quelque distance de la bâtisse. Le montreur d'anguilles franchit le portail et disparut.

— Le plus simple serait d'attirer ce vieux charlatan dans une embuscade et de le soulager de sa bourse, suggéra Widisch. Après tout, le résultat serait le même.

— Malheureusement, répliqua Cauch, il n'a pas un seul sequin sur lui et il le proclame à cor et à cri. Les fonds sont convoyés chaque jour à sa baraque par quatre esclaves armés sous la surveillance de sa première épouse.

Le jeune homme en rose avait atteint la bâtisse. Il inséra une clé dans la serrure, fit trois tours et la lourde porte s'ouvrit. Il entra. Il se retourna, estomaqué, en constatant que Reith et Schazar l'avaient suivi.

Il commença par vouloir jouer les fanfarons :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Écoute-moi bien, répondit Reith. Je ne répéterai pas deux fois. Nous avons besoin de ta collaboration pleine et entière. Sinon, nous te pendrons par les pieds à ce psilla. C'est bien clair ?

— Je comprends parfaitement, fit le jeune homme d'une voix chevrotante.

— Explique-nous la technique.

Comme il hésitait, le Terrien fit signe à Schazar, qui exhiba un rouleau de corde, et le jeune homme en rose se hâta d'obtempérer :

— C'est on ne peut plus simple. Je me déshabille et je m'installe dans la citerne. (Il indiqua un récipient cylindrique d'un mètre quatre-vingts de diamètre installé au fond du hangar.) Il y a un tuyau qui communique avec le réservoir. Le niveau de l'eau dans celui-ci est le même que dans la citerne. Je m'introduis dans le tube. Il y a un espace prévu à l'intérieur du réservoir. Dès que le couvercle est refermé, j'ouvre une chicane. Je me glisse alors dans le réservoir et j'introduis l'anguille qui m'est spécifiée dans le toboggan.

— Comment choisis-tu la couleur de l'anguille ?

— Le patron tape sur le couvercle selon un code.

Reith se tourna vers Cauch.

— Nous avons la situation en main, Schazar et moi. Va prendre place à la table de jeu. (Il revint au jeune homme en rose :) Y a-t-il assez de place pour deux sous le réservoir ?

— Oui, mais tout juste, fit l'autre de mauvaise grâce. J'ai une question à poser : si je coopère avec vous, que dirai-je pour ma défense à mon maître ?

— Tu n'auras qu'à être franc et lui expliquer que tu attaches plus de prix à ta vie qu'à ses sequins.

— Il répliquera que, pour lui, c'est tout le contraire.

— Dommage ! Mais ce sont les aléas du métier. Quand dois-tu avoir rejoint ton poste ?

— D'ici une minute environ.

Reith commença à se déshabiller.

— Si, par quelque bévue de ta part, nous nous faisons surprendre... je suis sûr que tu vois aussi bien que moi quelles en

seraient les conséquences ?

L'apprenti grommela un vague assentiment et ôta sa robe rose.

— Tu n'as qu'à me suivre, fit-il en entrant dans la citerne. Il fait noir mais c'est tout droit.

Reith le rejoignit. Le garçon aspira profondément et plongea. Le Terrien imita son exemple. Au fond de la citerne, il y avait un tube horizontal de près d'un mètre de diamètre. Il s'y glissa derrière l'apprenti.

Tous deux firent surface dans une cavité d'un mètre vingt de long, de quarante-cinq centimètres de haut et de trente centimètres de large. Des interstices prévus à cet effet laissaient entrer le jour et permettaient de voir les tables de jeu. Reith put ainsi s'assurer que Cauch et Widisch avaient pris place devant le comptoir.

La voix du montreur d'anguilles s'éleva, toute proche :

— Bienvenue à tous ! Aujourd'hui encore, nous allons assister à des courses passionnantes. Qui gagnera ! Qui perdra ? Nul ne le sait. Peut-être moi, peut-être vous. Mais il y aura de l'amusement pour tout le monde. Je m'adresse à ceux qui ne connaissent pas encore notre petit divertissement. Vous remarquerez que le tableau qui se trouve devant vous comporte onze couleurs. On parie sur celle de son choix. Si elle gagne, on touche dix fois la mise. Les couleurs des anguilles sont les suivantes : blanc, gris, roux, bleu pâle, mauve, rouge, vermillon, indigo, vert, violet et noir. Y a-t-il des questions ?

— Oui, dit Cauch. Quel est le plafond des mises ?

— Le coffre que l'on vient de m'apporter contient dix mille sequins. C'est là ma limite. Je ne paye pas au delà. Et maintenant, faites vos jeux !

D'un œil expérimenté, le montreur d'anguilles évalua les paris engagés. Il souleva le couvercle, plaça les anguilles dans le puits central.

— Les jeux sont faits !

Il tapota sur le couvercle : *tap-tap, tap-tap*.

— Deux – deux, murmura l'apprenti. C'est le vert.

Il fit glisser un panneau, entra dans le réservoir, attrapa l'anguille verte et l'introduisit dans l'orifice du toboggan. Cela fait, il regagna sa place et referma le panneau.

— C'est la verte qui a gagné ! s'écria le bateleur. Je paye ! Vingt sequins à ce robuste gaillard, matelot de son état... Faites vos jeux ! Faites vos jeux !

Il tapota de nouveau sur le couvercle : *tap, tap-tap-tap*.

— Vermillon, souffla l'apprenti.

Et il se livra à la même opération que précédemment.

— Le vermillon gagne !

Reith gardait l'œil collé à un interstice. Chaque fois, Cauch et

Widisch avaient risqué deux sequins. Au troisième tour, l'un et l'autre jouèrent trente sequins sur le blanc.

— Les jeux sont faits... rien ne va plus !

— Le couvercle retomba. *Tap tap*.

— Le marron, fit l'apprenti à voix basse.

— Mets l'anguille blanche.

Le garçon poussa un geignement à fendre l'âme – et obéit.

La voix satisfaite du montreur d'anguilles s'éleva de nouveau :

— Et voilà une nouvelle compétition entre ces étonnantes petites créatures ! Cette fois, la couleur gagnante est... le marron ! Marron ? Blanc ! Eh oui... c'est le blanc ! Ah là là ! En vieillissant, je deviens aveugle aux couleurs ! Quelle misère pour un pauvre vieillard... Nous avons deux gagnants ! Trois cents sequins pour toi et trois cents sequins pour toi... Empochez vos gains, messieurs. Quoi ? Vous remettez tous les deux en jeu ce que vous avez gagné ?

— Eh oui ! Il semble que la chance nous sourie, aujourd'hui.

— Et vous misez tous les deux sur le rouge ?

— Oui. Regarde ce vol d'oiseaux couleur de sang ! C'est un présage.

Souriant, le montreur d'anguilles leva la tête.

— Qui donc est capable de pénétrer les voies de la nature ? Je fais des vœux pour que vous vous trompiez. Bien... Tout le monde a parié ? Alors, je remets les anguilles dans le réservoir, je baisse le couvercle et que la plus résolue l'emporte ! (Sa main s'attarda sur le couvercle qu'il toqua du doigt une seule fois.) Elles se contorsionnent, elles cherchent, la lumière leur fait signe. Nous allons bientôt savoir s'il y a un vainqueur... Et voilà la gagnante ! N'est-ce pas la bleue ? (Il poussa un grognement involontaire.) La rouge ! (Il dévisagea les deux Zsafathriens.) C'est stupéfiant, mais vos présages étaient justes.

— Qu'est-ce que je te disais ? rétorqua Cauch. Maintenant, payez-nous.

Lentement, le montreur d'anguilles compta deux fois trois mille sequins.

— C'est stupéfiant, répéta-t-il. (Il jeta un coup d'œil songeur au réservoir.) Avez-vous remarqué d'autres présages ?

— Non, rien de significatif. Mais je vais quand même continuer de parier. Cent sequins sur le noir.

— Moi aussi, déclara Widisch.

Le bateleur hésita. Il se frotta le menton, balaya le comptoir du regard.

— Extraordinaire. (Il remit les anguilles dans le vivier.) Tous les paris sont pris ? (Sa main était posée sur le couvercle. Du bout des ongles, il toqua deux fois comme par nervosité.) Parfait ! J'ouvre le portillon. (Il actionna le levier et s'approcha du déversoir.) La voilà

qui arrive ! Quelle est sa couleur ? Noire !

— Bravo ! s'exclama Cauch. Enfin, après avoir gaspillé pendant des années notre argent sur ces maudites anguilles, nous rentrons dans nos frais ! Paie-nous ce que tu nous dois, je te prie.

— Certainement, fit le montreur d'anguilles d'une voie grinçante. Mais je ne peux pas travailler davantage aujourd'hui. Mes articulations me font mal. Les courses d'anguilles sont terminées.

Reith et l'apprenti se hâtèrent de regagner le hangar. Le second enfila sa robe rose, coiffa sa calotte et tourna les talons.

Le Terrien et Schazar croisèrent le montreur d'anguilles au moment de franchir le portail. Sa tunique blanche flottait au vent. Son visage, habituellement avenant, était marbré de plaques cramoisies. Il faisait des moulinets menaçants avec le bâton qu'il avait à la main.

Cauch et Widisch les attendaient sur le quai. Le premier tendit à Reith une bourse plaisamment ventrue.

— Voici ta part : quatre mille sequins. On peut dire que cette journée a été édifiante.

— Nous avons fait du bon travail. Notre association a été profitable à tout le monde, ce qui est une chose assez rare sur Tschai.

— Nous, nous repartons immédiatement pour Zsafathra, annonça Cauch. Et toi ? Quels sont tes projets ?

— Des affaires urgentes m'appellent. Moi aussi, je compte partir le plus vite possible avec ma compagne.

— En ce cas, je te fais mes adieux.

Les trois Zsafathriens s'éloignèrent et Reith passa par le bazar, où il fit diverses emplettes. De retour à l'hôtellerie, il alla frapper à la porte de Zap 210, le cœur battant.

— Qui est là ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

— C'est moi... Adam Reith.

— Un instant...

La porte s'ouvrit. Zap 210, les joues rouges et l'air somnolent, était debout sur le seuil. Elle portait sa robe grise, qu'elle venait tout juste d'enfiler.

Reith posa ses paquets sur le lit.

— Tout cela est pour toi.

— Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu n'as qu'à regarder.

Elle lui adressa un regard méfiant et entreprit de défaire les colis. Elle resta longtemps immobile à contempler leur contenu.

— Cela te plaît-il ? lui demanda Reith, mal à l'aise.

— C'est comme ça que tu veux que je sois habillée ? s'exclama-t-elle, apparemment dépitée. Comme les autres ?

Reith fut abasourdi par cette réaction. Ce n'était pas celle qu'il attendait.

— Nous allons partir en voyage, répondit-il en pesant soigneusement ses mots. Il est préférable de passer inaperçu dans toute la mesure du possible. Rappelle-toi les Gzhindra ! Il faut nous habiller comme les gens avec lesquels nous voyagerons.

— Je vois.

— Qu'est-ce qui te plaît le plus ?

Zap 210 examina tour à tour une robe vert sombre, une blouse orange vif accompagnant un pantalon blanc et bouffant, un ensemble brun assez impertinent que complétaient un boléro et une courte cape noire.

— Je ne sais vraiment pas s'il y a là-dedans quelque chose qui me plaît.

— Essaye un ensemble.

— Tout de suite ?

— Bien sûr !

Elle reprit tour à tour les différents effets et regarda Reith. Il sourit.

— D'accord... Je te laisse.

Une fois dans sa chambre, il se changea lui aussi. Il avait acheté un pantalon gris et une veste bleu foncé. Il décida de ne pas s'encombrer de la tunique grise en matière végétale qu'il portait. Au moment de la jeter, il sentit le portefeuille. Il eut une brève hésitation, puis le glissa dans la doublure de sa nouvelle veste. Ces documents avaient, à tout le moins, valeur de curiosité. Puis il descendit dans la salle commune, où Zap 210 ne tarda pas à le rejoindre. Elle avait jeté son dévolu sur la robe verte.

— Pourquoi me regardes-tu comme cela ? s'insurgea-t-elle.

Reith ne pouvait pas lui dire la vérité – qu'il se rappelait le jour où il l'avait rencontrée pour la première fois. C'était alors une épave neurasthénique engoncée dans une houppelande noire qui l'enveloppait comme un linceul, une malheureuse créature blême et fragile. Son regard avait encore quelque chose de rêveur et de désenchanté mais sa pâleur était maintenant celle d'un ivoire satiné – le soleil était passé par là. Et ses cheveux noirs faisaient des boucles sur son front et derrière ses oreilles.

— J'étais en train de penser que cette robe te va à merveille.

Elle esquissa une grimace : une torsion des lèvres qui était presque un sourire.

Ils sortirent et se dirigèrent vers le *Nhiahar*. Le patron, taciturne, était en train de faire ses comptes dans le salon.

— Vous voulez vous rendre à Kazain ? Je ne peux vous proposer que la cabine de luxe à sept cents sequins. Ou bien deux couchettes à deux cents dans le dortoir.

Sur la Seconde Mer, c'était le calme plat. Le *Nhiahhar* franchit le goulet, mû par son moteur auxiliaire. Peu à peu, Urmank s'estompa au loin, se fondit dans les ombres. Le silence était total en dehors du gargouillement des eaux que fendait l'étrave. Comme passagers, en dehors de Reith et de Zap 210, il n'y avait que deux vieilles au teint cireux, emmaillotées de mousseline, qui, après une brève apparition sur le pont, se tapirent dans leur sombre petite cabine.

Reith était satisfait de la cabine de luxe qu'il avait prise. Elle occupait toute la largeur du bâtiment et trois grands hublots s'ouvraient sur la mer, côté poupe. À bâbord et à tribord étaient ménagées deux alcôves qu'occupaient des couchettes bien rembourrées qui sentaient peut-être un peu le moisi mais étaient plus moelleuses qu'aucun des lits qu'avait connus le Terrien depuis son arrivée sur Tschai. Une massive table de bois sculpté et deux fauteuils tout aussi massifs complétaient l'ameublement.

Zap 210 examina les lieux d'un air boudeur. Aujourd'hui, elle portait le pantalon bouffant blanc cassé et le boléro orange. Elle paraissait crispée, tendue ; ses gestes étaient saccadés et ses doigts s'agitaient nerveusement.

Reith l'observait à la dérobée, s'efforçant de deviner son humeur. Elle s'obstinait à se détourner de lui et à éviter son regard. Finalement, il se résolut à lui demander si le bateau lui plaisait.

Elle haussa les épaules d'un air morne.

— Je n'avais jamais rien vu de pareil.

Elle se dirigea vers la porte, lui décocha un sourire torve et amer – une grimace de dérision – et sortit sur le pont. Reith leva les yeux au plafond, soupira, examina une dernière fois la cabine et la suivit.

Elle était montée sur la plage arrière et, accoudée à la lisse, contemplait le sillage. Le Terrien s'assit sur un banc et feignit de se prélasser au soleil tout en s'interrogeant sur le comportement de la jeune fille. Elle était femme et fondamentalement irrationnelle, mais cette réalité élémentaire n'expliquait pas toute sa conduite. Elle avait été en partie façonnée par l'existence dans les Abris, mais les habitudes qui lui avaient été inculquées semblaient en voie de s'estomper ; depuis qu'elle était à la surface, elle avait renoncé à son ancien mode de vie et abandonné son optique de naguère comme un

insecte qui dépouille la chrysalide. Ce faisant, elle avait également abandonné son ancienne personnalité mais n'en avait pas encore trouvé une autre pour la remplacer. Cette pensée fit naître une angoisse au cœur de Reith. Le charme, la fascination – ou Dieu sait quoi ! – de la jeune fille tenait en partie à son innocence, à sa transparence. Sa transparence ? Le Terrien émit un grognement de scepticisme. Voire ! Il la rejoignit devant la lisse.

— À quoi penses-tu ? Tu as l'air de méditer bien profondément.

Elle lui jeta un coup d'œil glacé.

— Je pensais à moi et au vaste *ghaun*. Je me rappelais l'époque de l'obscurité. À présent, je sais que, sous terre, je n'étais pas encore née. Pendant toutes ces années, alors que je déambulais paisiblement dans les profondeurs, les gens de la surface vivaient au milieu de la couleur, de l'air et du changement.

— C'est donc pour cela que tu agis de façon aussi étrange !

— Non ! s'exclama-t-elle avec une véhémence subite. Pas du tout ! C'est à cause de toi et de tes secrets ! Tu ne me dis rien. Je ne sais ni où nous allons ni ce que tu veux faire de moi.

Plissant le front, Reith contempla l'eau noire qui bouillonnait.

— Je ne le sais pas exactement moi-même.

— Mais tu dois sûrement avoir quand même une petite idée !

— Oui... une fois que je serai à Sivishe, je veux regagner ma patrie qui se trouve bien loin.

— Et moi ?

Et Zap 210 ? songea Reith. C'était une question qu'il avait toujours évité de se poser.

— Je ne suis pas certain que tu auras envie de m'accompagner, répondit-il d'une voix qui manquait d'assurance.

Des larmes scintillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— Où pourrai-je aller ? Faudra-t-il que je travaille comme une bête de somme ? Que je devienne une Gzhindra ? Que je retourne à Urmank et que je porte la ceinture orange ? Ou que je meure ?

Elle tourna les talons et s'éloigna vers l'avant. Un groupe de matelots à la figure camarde la lorgnèrent au passage de leurs yeux pâles.

Reith se rassit sur le banc. L'après-midi s'étira. Au nord s'amoncelèrent des nuages gris et une brise fraîche se mit à souffler. On déferla les voiles et le navire s'élança en avant. Quand Zap 210 revint sur la plage arrière, elle arborait une expression étrange. Avant de redescendre dans la cabine, elle décocha à Reith un regard à la fois misérable et accusateur.

Le Terrien la suivit et la trouva allongée sur l'une des couchettes.

— Tu ne te sens pas bien ?

— Non.

— Viens dehors. Ici, ce sera pire.

Elle remonta sur le pont en titubant.

— Regarde fixement l'horizon, lui conseilla Reith. Quand le navire tangue, garde la tête droite. Tu verras qu'au bout d'un moment tu te sentiras mieux.

Les nuages s'amassaient dans le ciel. Le vent tomba ; sa voilure flasque, le *Nhiahhar* se balançait doucement au flot. Un éclair pourpre déchira le ciel, sabrant la mer. Une fois, deux fois, trois fois en succession rapide. Cela ne dura que le temps d'un clin d'œil. Zap 210, debout devant le bastingage, poussa un petit cri et, terrifiée, se rejeta en arrière. Reith la serra contre lui tandis que grondait le tonnerre. Elle s'agita avec gêne. Il lui embrassa le front, le visage, la bouche.

Le soleil se coucha dans un déploiement d'ors, de noirs et de bistres. Avec le crépuscule vint la pluie.

Le Terrien et sa compagne regagnèrent leur cabine, où on leur servit un dîner composé de hachis de viande, de fruits de mer et de biscuits. Ils mangèrent en regardant derrière les hublots la mer, la pluie et les éclairs. Plus tard, dans l'obscurité crépitante, ils devinrent amants. À minuit, les nuages se dissipèrent et les étoiles flamboyèrent dans le ciel.

— Regarde ! dit Reith. Parmi ces astres, il y a d'autres mondes humains. L'une de ces planètes, s'appelle la Terre.

Il se tut. Zap 210 était immobile et attentive, mais pour d'obscurcs raisons, son compagnon était incapable d'en dire davantage. Bientôt, elle s'endormit.

Le *Nhiahhar*, poussé par une bonne brise, fendait la Seconde Mer, crevant les hauts rouleaux écumants. La silhouette du Cap Braise se profila à l'avant. Le bateau relâcha dans une antique cité de pierre pour faire de l'eau et reprit le large, cap au nord. Il pénétra dans l'océan Schanizade.

Au bout de vingt miles, on aperçut, jaillissant de la côte, une langue de terre contournée. Une forêt d'arbres bleu sombre bordant le littoral entourait une cité de dômes aplatis, de redents bombés, de colonnades élancées. Reith crut reconnaître cette architecture et demanda au capitaine si c'était une ville chasch.

— C'est Songh, la plus méridionale des cités des Chasch Bleus. J'y ai déjà déchargé du fret, mais c'est une entreprise risquée. Tu dois connaître les jeux des Chasch : ce sont les bouffonneries d'une race qui se meurt. J'ai vu les ruines des steppes de Kotan : une centaine d'agglomérations où vivaient jadis les Vieux Chasch et les Chasch Bleus. Qui y pénètre aujourd'hui ? Rien que les Phung.

La ville s'éloigna et disparut aux regards quand le vaisseau eut contourné la péninsule par le sud. Peu après, un cri lancé par l'un des

matelots fit monter tout le monde sur le pont. Deux engins volants livraient combat en plein ciel. L'un d'eux était un éblouissant assemblage de plaques de métal bleues et blanches aux courbes radieuses. Le pont était ceinturé d'une balustrade derrière laquelle se trouvaient une douzaine de créatures coiffées de casques étincelants. L'autre appareil, gris et laid, avait un aspect rébarbatif et sinistre. Il était strictement fonctionnel. Un peu plus petit que son adversaire, il était un tantinet plus agile. L'équipage dirdir, rassemblé dans la bulle dorsale, n'avait qu'une idée en tête : détruire le glisseur chasch. Tous deux tournaient en rond, montaient en chandelle, piquaient, se frôlaient comme des insectes venimeux. De temps à autre, lorsque l'occasion s'en présentait, ils échangeaient des rafales de gicle-sable sans que cela eût des conséquences particulièrement remarquables. Les formes étincelantes tournoyaient dans le ciel, retombant en spirales, l'une après l'autre, n'effectuant de redressement qu'à quelques mètres de la surface de l'océan.

Tous ceux qui se trouvaient à bord du *Nhiahhar* s'étaient rassemblés sur le pont pour assister à la bataille, même les deux vieilles qui, jusque-là, ne s'étaient encore jamais montrées. Comme elles levaient la tête vers le ciel, le capuchon de l'une d'elles tomba, révélant un visage aigu et livide. Zap 210, qui se tenait à côté de Reith, émit une sourde exclamation et se hâta de se détourner.

Soudain, l'engin chasch piqua en plané, ses pièces de proue fulgurèrent, frappant de plein fouet l'appareil dirdir qui, tournoyant sur lui-même, s'abîma dans les flots en un silencieux et écumant geyser. Le vainqueur prit sa ressource, décrivit un large cercle et s'éloigna en direction de Songh.

Les vieilles femmes disparurent dans les profondeurs du navire.

— Tu as remarqué ? demanda Zap 210 à Reith d'une voix tremblante.

— Oui.

— Ce sont des Gzhindra !

— Tu en es sûre ?

— Oui.

— J'imagine que les Gzhindra voyagent comme tout le monde. (Le ton de Reith manquait un peu de conviction.) En tout cas, jusqu'ici, ces deux bonnes femmes ne nous ont rien fait de mal.

— Mais si des Gzhindra sont à bord, ce n'est pas un hasard ! Ils ne font jamais rien sans raison !

— Peut-être... dit le Terrien non sans un certain scepticisme. Mais que veux-tu faire ?

— Il n'y a qu'à les tuer !

En dépit de l'étroitesse de son éducation, Zap 210 était bien une créature de Tschai, songea Reith.

— Nous allons les surveiller de près. Maintenant que nous savons que nous avons affaire à des Gzhindra et qu'ils ignorent que nous le savons, nous avons l'avantage.

Ce fut au tour de la jeune fille de paraître sceptique. Mais son compagnon se refusa avec obstination à dresser un guet-apens aux deux vieilles et à les étrangler dans un coin sombre.

Le voyage se poursuivit et le *Nhiahar* se rapprocha des îles Saschan. Les jours succédaient aux jours sans événements plus notables que les métamorphoses du ciel. Le matin, 4269 de La Carène surgissait à l'horizon dans une aube bronze et vieux rose. À midi, une brume légère se formait, tamisant l'éclat du soleil, et la mer prenait une moire de soie. L'après-midi s'étirait et c'étaient des couchants mélancoliques : guerres allégoriques entre de sombres héros et des seigneurs de lumière. Après le crépuscule apparaissaient les lunes : parfois Az la rose, parfois Braz la bleue, et, d'autres nuits, le *Nhiahar* glissait, solitaire, sous les étoiles.

Pour Reith, les jours et les nuits auraient été un plaisir à nul autre pareil – sur Tschai – si des questions inquiétantes ne l'avaient harcelé : que se passait-il à Sivishe ? Retrouverait-il la fusée en bon état ou détruite ? Qu'était devenu le surnois Aïla Woudiver ? Que faisaient les Dirdir dans leur odieuse cité au delà du détroit ? Et les deux vieilles qui étaient peut-être des Gzhindra ? On ne les voyait jamais, sauf aux heures les plus noires de la nuit quand elles se dégourdisaient les jambes sur la plage avant. Une fois, Reith, qui les guettait, sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Peut-être étaient-ce des Gzhindra, peut-être pas, mais dans l'incertitude, force lui était d'imaginer le pire – et, si la première hypothèse était la bonne, ses implications étaient de sinistre augure.

Un beau matin, les îles Saschan se profilèrent à l'horizon : c'étaient trois antiques cheminées volcaniques entourées d'un plateau détritique sur lequel poussaient des psillas, des kianthus, des arbres à huile et des léthipodes. Sur chacune de ces îles, il y avait une agglomération accrochée au promontoire central – des cahutes accolées les unes aux autres comme les cellules d'une ruche. Leurs ouvertures obscures étaient tournées vers la mer. Des fumées s'échevelaient dans l'air.

Le *Nhiahar* pénétra dans la rade, fit un écart pour éviter un ferry et se dirigea vers l'île la plus méridionale. Des dockers saschaniens aux jambes torses, affublés de nippes noires et chaussés de bottillons à la pointe relevée, se saisirent des haussières et arrimèrent le navire à quai. Dès que l'échelle de coupée fut installée, ils se précipitèrent à bord. On ouvrit les cales et l'on commença à décharger balles de cuir, sacs d'herbe à pèlerin et caisses d'outils.

Reith et Zap 210 descendirent à terre. Le capitaine les héla et leur lança d'une voix rogue :

— Je lève l'ancre à midi pile, que vous soyez à bord ou non.

Le couple longea l'esplanade, suivit le promontoire flanqué de cahutes. Zap 210 jeta un coup d'œil derrière elle.

— Ils nous suivent.

— Les Gzhindra ?

— Oui.

— Eh bien, le doute n'est plus permis, soupira Reith. Ils ont ordre de ne pas nous perdre de vue.

— Et nous ne valons pas mieux que si nous étions déjà morts, renchérit-elle d'une voix blanche. À Kasaïn, ils feront leur rapport aux Pnume et, dès lors, rien ne pourra plus nous sauver. Nous serons précipités dans les ténèbres.

Reith ne trouva rien à répondre.

Ils arrivèrent à un petit port que protégeaient deux estacades et qui se rétrécissait pour former une darse. C'était là le point de départ du bateau transbordeur.

Ils s'arrêtèrent pour le voir aborder, venant des îles extérieures. C'était un large chaland avec deux timoneries, une à l'avant, une à l'arrière, qui transportait deux cents Saschaniens de tous âges et de toutes conditions. Le ferry s'immobilisa. Les passagers débarquèrent. Il y avait une cabine de péage où officiait un préposé obèse. Quand tous les candidats au voyage se furent acquittés de leur droit et furent montés à bord, le bateau repartit sans plus attendre.

Reith, qui l'avait suivi des yeux, entraîna Zap 210 vers la darse. Il y avait là des bancs et des tables. Il commanda du vin doux et des biscuits, puis alla discuter avec le gros préposé au péage. Zap 210 jetait des coups d'œil inquiets à droite et à gauche. Elle crut apercevoir deux silhouettes enveloppées de capes noires dans l'ombre portée d'un escalier et se dit : *ils se demandent ce que nous faisons.*

— Le prochain ferry prendra le départ dans un peu plus d'une heure, lui annonça Reith à son retour. Quelques minutes avant midi. J'ai déjà payé nos places.

Elle le dévisagea d'un air intrigué.

— Mais il faut que nous soyons de retour à bord à midi !

— Oui. Les Gzhindra sont-ils dans les parages ?

— Ils viennent de s'installer à une table... tout au bout.

Le Terrien eut un petit rire menaçant.

— Eh bien, nous allons leur donner matière à réflexion.

— Que veux-tu dire ? Tu envisages de leur faire croire que nous avons pris le ferry ?

— Quelque chose dans ce goût-là.

— Mais pourquoi penseraient-ils une chose pareille ? Cela me

paraîtrait bien curieux !

— Pas tant que cela. Il pourrait bien y avoir sur une autre île un navire pour nous conduire à une mystérieuse destination.

— C'est vrai ? Il y a un bateau qui nous attend ?

— Pas à ma connaissance.

— Mais si nous prenons le ferry, les Gzhindra nous suivront et le *Nhiahar* partira sans nous.

— Je n'en doute pas. Le capitaine n'aurait aucun remords à nous laisser en plan.

À mesure que le temps passait, la nervosité commençait à gagner Zap 210.

— Il est presque midi.

Elle scruta les traits de Reith, se demandant ce que son compagnon avait en tête. Aucun des hommes de Tschai – ceux, tout au moins, qu'elle avait connus – ne lui ressemblait. Il était d'une autre espèce.

— Voici le ferry, lui annonça soudain Reith. Allons au quai. Il faut que nous soyons les premiers de la file d'attente.

Elle se leva. Jamais elle n'arriverait à le comprendre.

Tous deux se rendirent à l'embarcadère. D'autres personnes les rejoignirent, se poussant, se faufilant et murmurant.

— Que font les Gzhindra ? s'enquit Reith.

Zap 210 jeta un coup d'œil derrière son épaule.

— Ils sont au dernier rang.

Le ferry entra dans la darse. Les barrières s'ouvrirent et les passagers débarquèrent.

— Avance jusqu'à la guérite du péage, souffla Reith à l'oreille de la jeune fille. Quand nous passerons devant, nous y entrerons.

— Oh !

La grille s'ouvrit. Moitié marchant, moitié courant, Reith et Zap 210 se dirigèrent vers le bâtiment.

Quand il fut à la hauteur de la guérite, le Terrien rentra la tête dans les épaules et s'y réfugia. Sa compagne l'imita. Les passagers versèrent tour à tour leur obole et embarquèrent. Les Gzhindra furent parmi les derniers. Ils essayaient de voir au delà du moutonnement des têtes. Entraînés par la foule, ils descendirent la rampe et montèrent à bord.

Le portillon se referma. Le ferry prit le départ.

Reith et Zap 210 émergèrent du poste de péage.

— Il est bientôt midi, dit le premier. C'est l'heure de retourner au *Nhiahar*.

Les bourrasques poussaient le *Nhiahar* vers le sud-est, vers le Kislovian. La mer était presque noire. Les rouleaux qui secouaient le navire étaient blancs d'écume.

Zap 210 s'approcha de Reith, debout à l'avant. C'était le matin et le vent soufflait en rafales. Tous deux restèrent quelque temps à contempler la houle que 4269 de La Carène grêlait d'un poudrolement d'or.

— Qu'est-ce qui nous attend ? demanda la jeune fille.

Reith secoua la tête.

— Je voudrais bien le savoir.

— Mais tu es soucieux. Est-ce que tu as peur ?

— Oui, j'ai peur d'un homme nommé Aïla Woudiver. Je ne sais s'il est vivant ou s'il est mort.

— Qui est donc ce Woudiver qui t'effraie tellement ?

— C'est un homme de Sivishe... un homme dangereux. En principe, il devrait être mort. J'ai été enlevé et tout s'est passé dans un rêve. Dans ce rêve, j'ai vu Aïla Woudiver tomber, le crâne fracassé.

— Alors, pourquoi te tracasser ?

Tôt ou tard, il faudrait qu'il s'explique. Et c'était peut-être le moment.

— Te rappelles-tu la nuit où je t'ai parlé des autres mondes au milieu des étoiles ?

— Je me rappelle.

— L'un de ces mondes s'appelle la Terre. À Sivishe, j'ai construit un vaisseau spatial avec l'aide d'Aïla Woudiver. Je veux repartir pour la Terre.

Zap 210 laissa son regard errer sur les flots.

— Pourquoi ?

— C'est là où je suis né. La Terre est ma patrie.

— Oh ! fit-elle d'une voix atone.

Une quinzaine de secondes plus tard, elle décocha à Reith un regard en coulisse et le Terrien lui demanda tristement :

— Tu te demandes si je suis fou ?

— C'est une question que je me suis souvent posée. Très, très souvent.

— Ah bon ?

Reith n'en revenait pas, bien que ce fût lui qui ait mis la

conversation sur ce terrain.

Zap 210 eut une grimace mélancolique, la grimace qui était son sourire.

— Songe à tout ce que tu as fait... dans les Abris, dans le bosquet des Khors, à Urmank avec les anguilles.

— C'étaient des actes de désespoir, les actes d'un Terrien affolé.

— Si tu es un Terrien, que fais-tu ici, sur Tschaï ?

— Mon astronef s'est écrasé dans les steppes du Kotan. À Sivishe j'en ai construit un autre.

— Humpf... La Terre est-elle un tel paradis ?

— Les gens de la Terre ne savent rien de Tschaï. Et il faut à tout prix qu'ils sachent.

— Pourquoi ?

— Pour une foule de raisons. Je vais te dire la plus importante : les Dirdir ont jadis lancé un raid sur la Terre. Ils pourraient décider de recommencer.

De nouveau, elle lui jeta un regard furtif.

— Tu as des amis sur la Terre ?

— Naturellement.

— Tu y habitais dans une maison ?

— Oui, en un sens.

— Avec une femme ? Et des enfants ?

— Je n'ai ni femme ni enfants. Toute ma vie, j'ai été un navigateur spatial.

— Et après ton retour... que feras-tu ?

— Pour le moment, je ne vois pas au delà de Sivishe.

— Est-ce que tu m'emmèneras avec toi ?

Il la prit par la taille.

— Oui. Je t'emmènerai avec moi.

Zap 210 poussa un soupir heureux et désigna quelque chose du doigt.

— Là-bas... derrière le reflet du soleil... Il y a une île.

Cette île, un haut rocher escarpé de basalte noir et nu, était le premier de la myriade d'îlots qui punctuaient la mer. Cette zone était peuplée d'une étrange faune qui ne ressemblait à rien de ce que Reith avait déjà vu par le passé. C'étaient des créatures munies de quatre ailes trépidantes surmontant un nœud de tentacules roses et oscillants entourant un tube central qui s'achevait par un œil protubérant. Elles se laissaient dériver et plongeaient brusquement pour s'emparer d'animalcules aquatiques qui frétilaient. Quelques-unes s'approchèrent du *Nhiahah*, pris de panique, les matelots se débandèrent et allèrent se réfugier dans le poste d'équipage.

Le capitaine, qui était venu sur la plage avant, émit un grognement écoeuré.

— Ils croient que ce sont les tripes et les yeux des marins pérïs en mer. Nous sommes dans le Chenal de la Mort et ces rochers s'appellent les Dents du Charnier.

— Comment fait-on pour piloter de nuit ?

— Je n'en sais rien : je n'ai jamais essayé. C'est suffisamment dangereux en plein jour. Des centaines de crânes et des piles d'ossements entourent chacun de ces îlots. Avez-vous remarqué cette terre à l'avant ? C'est le Kislovan ! Demain, nous toucherons Kazaïn.

Avec l'approche du soir, les nuages s'amassèrent dans le ciel et le vent se mit à mugir. Le capitaine se mit à l'abri d'un des gros et sombres récifs dont il s'approcha au plus près. Quand la coque du navire effleura presque la roche noire et humide, il jeta l'ancre. Désormais, le *Nhiahhar* était relativement en sécurité. Le vent glapissait et soufflait en rafales. De hautes vagues se brisaient sur la falaise, crachant leur écume. La mer se creusait tumultueusement, ballottant le vaisseau de-ci de-là.

Le calme revint avec la nuit. Longtemps, le souvenir de la bourrasque secoua la mer mais, quand l'aube pointa, les Dents du Charnier se dressaient tels des monuments archaïques sur une mer de verre sombre. La masse continentale se profilait à l'horizon.

Naviguant au moteur entre les récifs, le *Nhiahhar* entra vers midi dans une longue baie étroite, et, en fin de journée, il accosta à Kazaïn.

Deux Hommes-Dirdir qui déambulaient sur le quai s'arrêtèrent pour observer la manœuvre. Ils étaient de haute caste – c'étaient peut-être des Immaculés – jeunes et vaniteux. Leurs nimbes factices, qu'ils portaient de côté, étincelaient. Reith sentit son cœur se serrer en songeant qu'ils étaient peut-être chargés de s'emparer de lui. Il n'avait pas prévu une pareille éventualité et l'effroi le faisait transpirer. Finalement, les deux inquiétants personnages disparurent dans l'enclave dirdir qui se trouvait à l'extrémité de la baie.

Il n'y eut pas de formalités de débarquement. Reith et Zap 210 mirent pied à terre avec leurs bagages et se dirigèrent vers le terminus des chars collectifs sans que personne ne leur demandât quoi que ce fût. Un véhicule à huit roues était en partance. Le Terrien jeta son dévolu sur ce qu'il y avait de plus luxueux : un compartiment équipé de deux hamacs installé au troisième étage et donnant sur la plateforme arrière.

Une heure plus tard, le chariot quittait Kazaïn en cahotant. Tout d'abord la route escalada la chaîne côtière. De là, la vue donnait sur le Chenal de la Mort et sur les Dents du Charnier. Cinq miles plus loin, elle s'enfonça à l'intérieur des terres, traversant des prés, de blanches forêts de pommiers-spectres et, parfois, un petit hameau.

Vers la fin de la journée, on fit halte dans une auberge isolée où un repas fut servi aux quarante-trois passagers. Les voyageurs étaient

pour moitié des Gris. Quant aux autres, Reith était incapable de les identifier. Deux d'entre eux pouvaient être originaires des steppes du Kotan et plusieurs autres étaient vraisemblablement des Saschaniens. Deux femmes à la peau jaune, vêtues de robes noires et pailletées, appartenaient selon toute probabilité au peuple des marais vivant sur le littoral septentrional de la Seconde Mer. Les différents groupes s'intéressaient le moins possible aux autres. Après avoir mangé, chacun rentra immédiatement dans son compartiment. Mais Reith savait que cette indifférence était feinte : chaque passager avait jaugé ses compagnons avec une précision dont il était lui-même totalement incapable.

On se remit en route avant l'aube. Les voyageurs faisaient l'ascension du plateau central lorsque le jour pointa. 4269 de La Carène se leva, baignant de lumière une vaste savane ponctuée d'arbres, de massifs de champignons et de plaques d'herbes épineuses.

Le voyage dura encore cinq jours. Mais c'était à peine si Reith s'en rendit compte car sa nervosité allait sans cesse croissant. Dans les Abris, quand il descendait le grand canal souterrain, quand il voguait au large des côtes de la Seconde Mer, à Urmank et même à bord du *Nhiahar*, il avait eu le comportement calme et patient d'un homme acculé au désespoir. De nouveau, les risques grossissaient. Il aurait voulu que le chariot aille plus vite – et, en même temps, il souhaitait qu'il ralentît l'allure. Il n'osait pas penser à ce qu'il trouverait dans l'entrepôt de la lagune de Sivishe. Zap 210, subissant le contrecoup de la tension qui habitait son compagnon, ou, peut-être, parce qu'elle avait, elle aussi, de sinistres pressentiments, se repliait sur elle-même et n'accordait qu'un médiocre intérêt au paysage.

Le véhicule poursuivit sa route. Il parvint au sommet du plateau, descendit le versant opposé, cahotant entre des blocs de granité érodés, traversa des champs que travaillaient des clans de Gris moroses. On apercevait maintenant des signes de la présence des Dirdir, entre autres une butte hérissée de tours pourpres et écarlates dominant une étroite vallée et ceinturée de falaises abruptes qui servait de terrain d'entraînement pour les chasseurs. Le sixième jour apparut une chaîne de montagnes : les contreforts surplombant Heï et Sivishe. On était pratiquement arrivé à destination. Toute la nuit, le chariot suivit une route poudreuse sous la lueur rose et bleue des lunes.

Et celles-ci se couchèrent. À l'est, le ciel prit la teinte brunâtre du sang caillé. L'aube jaillit en une explosion d'écarlates, d'orangés et de sépias. Les voyageurs distinguèrent le golf d'Ajzan et le fourmillement des bâtiments de Sivishe. Deux heures plus tard, le véhicule s'arrêta à son terminus, près du pont.

Reith et Zap 210 franchirent le pont au milieu de la cohue habituelle de Gris qui se rendaient aux usines de Heï ou en revenaient.

Le cœur du Terrien se serra douloureusement en reconnaissant le décor familial de Sivishe, théâtre de tant de tristesse et de tant de passions. Si, par une chance extraordinaire, il revoyait un jour la Terre, pourrait-il jamais oublier les événements qu'il avait vécus ici même ?

— Viens, murmura-t-il. Par ici, sur ce chariot de transfert.

Les quartiers sordides disparurent. Plus au sud, Reith et Zap 210 descendirent, et le véhicule, prenant la route de l'est, s'éloigna en direction de la côte d'Ajzan. La lagune et la route sinueuse qui conduisait au chantier d'Aïla Woudiver n'avaient pas changé. Tout était comme avant : des tas de graviers, de sable et de mâchefer, des monceaux de briques et de gravats. Tout était immobile et silencieux. Le grand vantail du hangar était clos et les murs étaient encore plus de guingois.

Reith hâta le pas. Zap 210 courait presque sur ses talons.

Dans le chantier, un spectacle de désolation l'attendait. Pas le moindre son, pas le moindre grincement de roue. L'entrepôt paraissait prêt à s'écrouler comme s'il avait été endommagé par une explosion. Le Terrien se dirigea vers une porte latérale pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Les lieux étaient déserts. La fusée n'était plus là. Le toit déchiqueté partait en lambeaux. Les établis et les râteliers à réserve n'étaient que décombres.

Reith tourna les talons et son regard balaya l'étendue des marais salants. Et maintenant, que faire ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Son cerveau était vide. Lentement, il s'éloigna du hangar. Sur le vantail, quelqu'un avait griffonné un mot : ONMALE. Le nom du chef des Emblèmes que portait Traz à l'époque où Adam Reith l'avait rencontré dans les steppes du Kotan. Quelque chose tressaillit alors au fond de la conscience engourdie du Terrien. Où étaient Traz et Anacho ?

Il se rendit dans le bureau d'Aïla Woudiver. C'était là que les Gzhindra l'avaient surpris en plein sommeil, et, après avoir employé un gaz soporifique, l'avaient fourré dans un sac et kidnappé. À présent, quelqu'un d'autre était allongé sur le divan – un vieillard qui dormait. Reith frappa le mur du poing. Le vieux se réveilla. Il ouvrit

un œil chassieux, puis l'autre. Ramenant son manteau gris sur ses épaules, il se dressa péniblement sur son séant.

— Qui est là ? s'écria-t-il.

Reith oublia sa prudence habituelle :

— Où sont les hommes qui travaillaient ici ?

La porte s'entrouvrit. Le vieillard se leva et examina le Terrien sous le nez.

— Les uns sont allés là, les autres ailleurs. Il y en a un qui est... là-bas. (D'un coup de pouce, il désigna la Boîte de Verre.)

— Lequel ?

De nouveau, le vieux scruta Reith avec méfiance :

— Qui est donc celui-là qui ignore ce qui se passe à Sivishe ?

— Je suis un voyageur ! répondit Reith en s'efforçant de contrôler sa voix. Que s'est-il passé ?

— Tu ressembles à un dénommé Adam Reith. Au signalement de cet individu qui a été diffusé, tout au moins. Mais Adam Reith pourrait me donner le nom d'un Lokhar et celui d'un Thang qu'il serait seul à connaître.

— Zarfo Detwiler est un Lokhar. Et j'ai eu l'occasion de rencontrer Issam le Thang.

Le gardien scruta le paysage d'un air furtif et son regard méfiant se posa sur Zap 210.

— Et celle-là, qui est-ce ?

— Une amie. Elle sait que je suis Adam Reith et elle est digne de confiance.

— J'ai pour instructions de ne faire confiance à personne en dehors d'Adam Reith.

— Je suis Adam Reith. Si tu as quelque chose à me dire, parle !

— Viens par là, j'ai une dernière question à te poser. (Il entraîna le Terrien à l'écart et approcha sa bouche de son oreille :) À Coad, Adam Reith a fait la connaissance d'un gentilhomme yao.

— Qui se nommait Dordolio. Maintenant, quel est ton message ?

— Je n'ai pas de message.

Reith eut un mal fou à réprimer son impatience.

— Alors, quelle est la raison de cet interrogatoire ?

— Adam Reith a un ami qui désire le voir. Je suis chargé de le conduire auprès de cet ami si je le juge bon.

— Quel est cet ami ?

Le vieil homme agita un doigt.

— Chut ! Je ne réponds jamais aux questions. Je me borne à obéir aux directives qu'on me donne. C'est comme cela que je gagne ma vie.

— Eh bien, quelles sont tes directives ?

— Je dois conduire Adam Reith à un certain endroit. Alors, ma tâche sera terminée.

- Parfait ! Allons-y.
- Dès que tu seras prêt.
- Partons tout de suite.
- Je te précède.

Le vieil homme s'engagea sur la route, Reith et Zap 210 dans son sillage. Soudain, il fit halte :

- Pas elle ! Rien que toi.
- Il faut qu'elle m'accompagne.

— Dans ce cas, il n'est pas question de faire un pas de plus. Et je ne sais rien.

Reith eut beau discuter, tempêter, cajoler – rien n'y fit.

— Cet endroit est-il loin ? demanda-t-il finalement.

— Pas très loin.

— Un mile ? Deux ?

— Pas très loin. Nous pourrons être bientôt de retour. À quoi bon ergoter ? La fille ne se sauvera pas. Et, si elle se sauve, tu t'en trouveras une autre. C'est comme ça que j'étais dans ma jeunesse.

Reith jeta un regard circulaire autour de lui. La route, les cabanes disséminées au bord des marais salants, la lagune... Il n'y avait pas une seule créature vivante en vue. C'était, au mieux, une consolation... négative. Il regarda Zap 210, qui lui adressa un sourire indécis. Une partie détachée de lui-même enregistra que c'était la première fois qu'elle souriait. Un sourire tremblant et hésitant. Mais un sourire quand même.

— Rentre dans la baraque, lui ordonna-t-il d'une voix tranchante. Tire le verrou et n'ouvre à personne. Je reviendrai le plus vite possible.

Elle obéit. Quand la porte se fut refermée, Reith se tourna vers le vieillard :

— Maintenant, conduis-moi auprès de mon ami. Et sans perdre de temps.

— Par ici.

Le vieil homme se mit en marche en boitillant. Au bout d'un certain temps, il prit un chemin qui traversait les marais salants et qui se dirigeait vers les mauvais gourbis ceinturant Sivishe. La nervosité gagna Reith.

— Où allons-nous ?

L'autre eut un geste vague.

— Chez qui m'amènes-tu ?

— Chez un homme qui est un ami d'Adam Reith.

— Est-ce... Aïla Woudiver ?

— Il m'est interdit de prononcer de nom. Je ne peux rien dire.

— Dépêche-toi.

Le vieux s'approcha en claudiquant d'une cabane située un peu en

retrait, frappa la porte du poing et recula.

Il y eut un bruit à l'intérieur. Quelque chose bougea derrière l'unique fenêtre de la mesure. Et la porte s'ouvrit sur Ankhe at afram Anacho. Reith poussa un immense soupir de soulagement.

— Est-ce lui ? s'enquit le vieillard d'une voix stridente.

— Oui, répondit Anacho. C'est Adam Reith.

— Alors, donne-moi mon argent. J'ai hâte d'en finir avec cette partie de ma tâche.

Anacho disparut à l'intérieur de la cabane et revint avec une bourse pleine de sequins sonnants et trébuchants.

— Voici ton dû. Reviens dans un mois. Si tu as tenu ta langue jusque-là, la même somme t'attendra.

Le vieux rafla la bourse et décampa.

— Où est Traz ? s'enquit Reith. Et où est l'astronef ?

Anacho secoua sa longue tête pâle.

— Je ne sais pas.

— Comment ?

— Je vais t'expliquer ce qui s'est passé. Les Gzhindra t'ont enlevé. Aïla Woudiver a été blessé mais il n'est pas mort. Trois jours plus tard, les Hommes-Dirdir sont venus le chercher et ils l'ont emmené à la Boîte de Verre. Il a protesté, supplié, crié, mais en vain. Par la suite, j'ai su que son exhibition avait été spectaculaire. Il paraît qu'il galopait comme un marmottin en braillant à s'en faire éclater les poumons. En venant l'arrêter, les Hommes-Dirdir ont vu l'astronef. Nous avons eu peur qu'ils ne fassent un retour offensif. Comme la fusée était prête à prendre le départ, nous avons décidé de la cacher ailleurs. J'ai dit que je resterais pour t'attendre. Dans la nuit, Traz et les techniciens ont décollé. Le nomade m'a affirmé que tu saurais où le retrouver.

— Où est-il ?

— Je l'ignore. Je ne voulais rien savoir car, si j'avais su quelque chose, j'aurais pu le trahir en cas de capture. Avant le départ, il a écrit un mot sur la porte de l'entrepôt : ONMALE. Il paraît que cela doit être un indice pour toi.

— Je veux retourner à l'entrepôt. Quelqu'un m'y attend.

— Sais-tu ce que Traz veut dire avec ce mot... ONMALE ?

— Je crois, mais je n'en suis pas sûr.

En chemin, Reith reprit la parole pour poser une question :

— Disposons-nous toujours du glisseur aérien ?

— J'ai le récupéré. Je ne vois pas pourquoi nous aurions des difficultés à le récupérer.

— Eh bien, dans ce cas, la situation n'est pas aussi grave qu'elle aurait pu l'être. J'ai eu pas mal d'expériences intéressantes. (Il relata partiellement ses aventures à Anacho.) Je me suis évadé des Abris.

Mais les Gzhindra se sont lancés à mes trousses. Peut-être étaient-ils envoyés par les Khors, peut-être par les Pnume. Nous avons remarqué des Gzhindra à Urmank, et ce sont probablement les mêmes qui ont embarqué à bord du *Nhiahar*. Si cela se trouve, ils sont encore quelque part sur les îles Saschan. Depuis, personne ne nous a apparemment suivis et je voudrais bien quitter Sivishe avant qu'ils ne retrouvent nos traces.

— Je suis prêt à partir sur-le-champ, rétorqua Anacho. La chance peut nous abandonner à tout instant.

Ils arrivèrent à l'entrepôt. Reith s'arrêta net. Ce qu'il avait redouté au plus profond, au plus ténébreux de son subconscient s'avérait réel : la porte du bureau de Woudiver était entrebâillée. Le Terrien se rua en avant, Anacho le suivit. Zap 210 n'était nulle part – ni dans le bureau ni dans le hangar. Autour du petit édifice, le sol était humide et l'on distinguait d'étroites empreintes de pieds nus parfaitement distinctes.

— Il ne peut s'agir que de Gzhindra ou de Pnumekin, fit Anacho.

Reith se tourna vers les marais salants que baignaient les flots ambrés du soleil de l'après-midi. Rien ne s'y mouvait. Impossible de fouiller la lagune, impossible de s'y précipiter, d'appeler. Que faire ? Renoncer à agir était impensable. Il y avait Traz, il y avait l'astronef, il y avait le retour sur la Terre désormais réalisable... Cette pensée sombra au fond de l'esprit de Reith comme un tronc gorgé d'eau ne laissant derrière lui qu'une ombre à peine visible. Il se laissa tomber sur une vieille caisse. Anacho l'observait, son long visage empreint de mélancolie. On aurait dit un clown malade. Enfin, il murmura d'une voix blanche :

— Chacun pour soi... c'est encore le mieux.

Reith se massa le front.

— Non, je ne peux pas partir tout de suite. Il faut que je réfléchisse.

— Réfléchir à quoi ? Si les Gzhindra l'ont prise, c'est fini.

— Je ne dis pas le contraire.

— Dans ce cas, que peux-tu faire ?

Le regard du Terrien se posa au delà des palissades.

— Ils vont l'emmener dans leurs souterrains. Ils la suspendront au-dessus d'un gouffre et, au bout d'un certain temps, ils l'y précipiteront.

Anacho haussa les épaules.

— C'est là une chose bien regrettable, mais comme tu ne peux rien faire pour t'y opposer, mieux vaut ne plus y penser. Traz nous attend avec l'astronef.

— Si, je peux faire quelque chose. Je peux aller la chercher.

— Dans les entrailles de la planète ? Quelle folie ! Tu ne reviendrais jamais.

— J'en suis déjà revenu une fois.

— Par un coup de chance !

Reith se leva et Anacho répéta sur le ton du désespoir :

— Tu ne reviendras jamais ! Et Traz ? Il t'attendra jusqu'à la consommation des siècles. Je ne pourrai pas lui faire savoir que tu as renoncé à tout puisque je ne sais pas où il est.

— Je n'ai nulle intention de renoncer à tout. Au contraire, je suis bien décidé à revenir.

— Vraiment ! laissa tomber l'Homme-Dirdir avec un incommensurable mépris. Cette fois, les Pnume mettront toutes les chances de leur côté. Tu te balanceras au-dessus de ce gouffre à côté de la fille.

— Non, ce n'est pas le sort qu'ils me réservent. Ils me veulent pour la Perpétuation.

Anacho, complètement dépassé, leva les bras au ciel.

— Je n'ai jamais vu plus entêté que toi et je ne te comprendrai jamais ! Eh bien, descends dans les entrailles de la planète ! Oublie tes fidèles amis ! Attaque-toi à l'impossible ! Quand vas-tu descendre dans les régions souterraines ? Maintenant ?

— Demain.

— Demain ? répéta Anacho. Pourquoi attendre ? Pourquoi priver un seul instant les Pnume de ta compagnie ?

— Parce que j'ai certains préparatifs à faire. Viens avec moi. Nous allons à la ville.

À l'aube, Reith alla se poster à l'orée des marais. C'était là que, quelques mois auparavant, ses amis et lui s'étaient aperçus qu'Aïla Woudiver faisait des signaux aux Gzhindra. Le Terrien s'était muni d'un miroir. Quand 4269 de La Carène se leva à l'horizon, il l'agita pour projeter des reflets sur la lagune. Une heure s'écoula. Reith continuait méthodiquement ses appels lumineux. Mais c'était apparemment en vain. Et, soudain, deux silhouettes surgirent – du néant, eût-on dit. Elles s'immobilisèrent à quelques centaines de mètres de lui. Il darda les reflets du soleil sur elles et, comme fascinées, les deux formes sombres s'approchèrent à pas lents. Il se porta à leur rencontre. Finalement, tout le monde s'immobilisa.

Les Gzhindra étaient à quinze mètres de lui. Leurs visages étaient dans l'ombre de leurs capuchons – des visages pâles, évoquant un peu des museaux de renard avec leur nez effilé et leurs yeux noirs qui étincelaient. Ils s'approchèrent encore.

— Tu es Adam Reith, fit l'un d'une voix placide.

— Je suis Adam Reith.

— Pourquoi nous as-tu fait signe ?

— Hier, vous avez enlevé ma compagne.

Les Gzhindra ne firent pas de commentaires et le Terrien insista :

— C'est vrai ou faux ?

— C'est vrai.

— Pourquoi ?

— C'était une mission dont nous étions chargés.

— Qu'avez-vous fait d'elle ?

— Nous l'avons conduite à l'endroit qui nous avait été indiqué.

— Où se trouve cet endroit ?

— Là-bas.

— Vous avez également ordre de vous emparer de moi ?

— Oui.

— Très bien. Passez devant. Je vous suis.

Les deux Gzhindra se consultèrent à mi-voix.

— Ce n'est pas possible, déclara l'un d'eux après le conciliabule. Nous ne voulons pas marcher en tête.

— Pour une fois, il faudra vous faire une raison. Après tout, vous exécuterez ainsi la mission dont vous avez été chargés.

— À condition que tout se passe bien. Supposons que tu décides

de nous tirer dans le dos ?

— Si mon intention avait été de vous carboniser, ce serait déjà fait. Pour le moment, tout ce que je demande, c'est de retrouver ma compagne et de la ramener à la surface.

Les Gzhindra l'étudièrent avec une curiosité impersonnelle.

— Pourquoi ne veux-tu pas nous précéder ?

— Je ne connais pas le chemin.

— Nous te l'indiquerons.

— Passez devant, répliqua Reith d'une voix si tranchante qu'elle se brisa. C'est plus facile que de me transporter dans un sac.

Il y eut de nouveaux palabres. Les Gzhindra parlaient du coin des lèvres sans quitter Reith des yeux. Finalement, ils pivotèrent sur leurs talons et s'enfoncèrent à pas lents à travers les marais salants.

Le Terrien resta à une quinzaine de mètres derrière eux. Le sentier était presque invisible et, parfois, il disparaissait complètement. Le trio parcourut ainsi un mile, deux miles. Derrière eux, l'entrepôt n'était plus qu'un petit rectangle noir et Sivishe une masse grise et informe à l'horizon.

À un moment donné, les Gzhindra s'arrêtèrent et se tournèrent vers Reith, qui crut déceler une fugitive lueur d'amusement dans leurs yeux.

— Approche-toi, fit l'un des deux. Il faut que tu sois avec nous.

Le Terrien sortit le pistolet à énergie dont il avait récemment fait l'acquisition.

— C'est une simple précaution, laissa-t-il tomber. Je n'ai envie ni d'être assassiné ni d'être drogué. Je veux arriver sain et sauf aux Abris.

— Tu n'as aucune crainte à avoir, s'écrièrent les Gzhindra en chœur. Nous t'y conduirons vivant. Range cette arme. Elle est sans objet.

Mais Reith la garda au poing en s'approchant.

— Plus près ! Plus près ! lui ordonnèrent-ils. Il faut que tu viennes jusqu'à la plaque de sol noir.

Reith obéit. La plate-forme s'enfonça. Les Gzhindra ne bougeaient pas. Il était si près d'eux qu'il distinguait les sillons minuscules qui creusaient la peau de leurs visages. Si son pistolet les effrayait, ils n'en laissaient rien paraître.

L'ascenseur camouflé descendit de six mètres. Les Gzhindra s'engagèrent dans un boyau cimenté.

— Vite ! firent-ils en se retournant.

Et ils se mirent à trotter, leurs huppelandes flottant de part et d'autre de leurs corps. Reith leur emboîta le pas. Le tunnel descendait en pente douce et l'on pouvait courir sans effort. Le sol finit par devenir horizontal et, soudain, ils parvinrent au bord d'un canal. Les Gzhindra firent signe à Reith de prendre place dans une barque où ils

s'installèrent eux-mêmes. L'embarcation se dirigea automatiquement vers le milieu du chenal.

Ils naviguèrent ainsi pendant une demi-heure. Reith, la mine sombre, gardait les yeux fixés droit devant lui. Les Gzhindra étaient raides et silencieux comme deux noires statues.

Le canal se ramifia à un autre, plus large, et l'esquif aborda un quai. Reith mit pied à terre, faisant mine d'ignorer l'amusement visible des Gzhindra qui le suivaient. Ses gardes du corps lui ordonnèrent de s'arrêter et, bientôt, un Pnumekin émergea des ombres. Les Gzhindra dirent quelques mots qu'il feignit de ne pas entendre, puis remontèrent dans la barque, qui s'éloigna. Reith était seul sur le quai avec le Pnumekin.

— Viens, Adam Reith, dit ce dernier. Nous t'attendions.

— Où est la jeune femme que l'on a conduite ici, hier ?

— Viens.

— Où cela ?

— Les *zuzhma kastchai* t'attendent.

Un frisson parcourut l'échine du Terrien. Il avait la chair de poule comme si un courant d'air glacé lui caressait le dos. Des doutes furtifs qu'il s'efforçait de repousser envahissaient ses pensées. Il avait pris toutes les précautions possibles. Restait maintenant à vérifier leur efficacité.

— Viens, répéta le Pnumekin.

Ils suivirent un couloir plein de méandres aux murs revêtus de feuilles de silex noir et poli, escortés de reflets et d'ombres mouvantes. Au bout d'un certain temps, Reith commença à avoir le vertige. Le passage aboutissait à une salle garnie de sombres miroirs. Reith continuait d'avancer dans un état second. Le Pnumekin le conduisit jusqu'au pilier central dans lequel s'ouvrait une porte coulissante.

— Maintenant, continue seul. Jusqu'à la Perpétuation.

Reith jeta un coup d'œil à l'intérieur du kiosque. Il y avait une petite cellule dont les parois étaient tapissées d'une substance qui ressemblait à une toison argentée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Entre.

— Où est la jeune femme qui vous a été livrée hier ?

— Entre.

— Je veux parler aux Pnume ! s'écria le Terrien d'une voix où la colère se mêlait à l'appréhension. C'est important.

— Entre dans l'habitable. Quand le portail s'ouvrira, suis la trace. Suis-la jusqu'à la Perpétuation.

Ivre de rage, Reith fusilla le Pnumekin du regard.

Le visage de la créature avait l'indifférence d'une gueule de poisson. L'envie que le Terrien avait de tempêter, de menacer,

s'évanouit. Mourut. Perdre du temps risquait d'avoir des conséquences catastrophiques dont l'idée seule lui donnait la nausée. Il entra dans la cellule.

La porte se referma et Reith éprouva une impression de chute, rapide mais régulière. Au bout d'une minute, la descente s'interrompit et un portail béa. De l'autre côté régnait une obscurité moirée où Reith s'enfonça. Devant ses pieds, un pointillé phosphorescent plongeait dans les ténèbres. Il regarda dans toutes les directions, tendit l'oreille. Rien. Pas un son, pas la moindre trace d'une présence vivante. Écrasé par un sentiment de fatalité, il se mit en marche, suivant le pointillé lumineux.

L'itinéraire serpentait. Reith ne le quittait pas d'un pouce, redoutant ce qui pouvait se tapir de part et d'autre du chemin. À un moment donné, il crut percevoir une sorte de mugissement assourdi comme si une colonne d'air montait d'abîmes insondables.

L'obscurité pâlit presque imperceptiblement pour céder la place à une clarté provenant d'une source invisible. D'un seul coup, il se trouva au bord d'un gouffre au fond duquel il distinguait un paysage estompé, des objets aux contours vaguement dorés ou argentés. Il y avait un escalier taillé dans la pierre. Il le descendit.

Quand il atteignit le fond du cirque, il s'immobilisa, pris d'une terreur incœrcible. Il était face à face avec un Pnume.

Au prix d'un violent effort de volonté, il dit alors en s'efforçant de parler avec assurance :

— Je suis Adam Reith. Je suis venu chercher ma compagne que vous avez enlevée hier. Fais-la venir immédiatement.

Un murmure rauque s'éleva dans la pénombre.

— Tu es Adam Reith ?

— Oui. Où est la femme ?

— Tu es originaire de la Terre ?

— Où est la femme ?

— Pourquoi es-tu venu sur l'antique Tschaï ?

— Réponds à ma question ! gronda Reith avec l'accent du désespoir.

La sombre silhouette s'éloigna sans bruit. Indécis, le Terrien se demanda s'il fallait ou non qu'il la suive. Les miroitements d'or et d'argent lui paraissaient soudain plus brillants. Mais peut-être était-ce une question de perspective. À présent, il discernait des contours, des linéaments, des structures en forme de pagode, une colonnade. Derrière se mouvaient des formes ourlées d'or et d'argent qui demeuraient énigmatiques.

En voyant le Pnume s'éloigner, Reith éprouva un sentiment de frustration si intense qu'il faillit en tomber en syncope. Puis la rage s'empara de lui et il se jeta sur la créature. Il l'empoigna par son

élément scapulaire et tira brutalement. Il eut la stupéfaction de voir alors le Pnume tomber à la renverse, agitant les bras à la manière de membres antérieurs. Il s'immobilisa sur sa surface ventrale sa tête oscillant de haut en bas. On aurait dit un molosse de la nuit. Tandis que Reith le contemplait avec terreur, le Pnume se releva d'un seul bond et lui décocha un regard glacial.

Le Terrien retrouva l'usage de la parole :

— Il importe que je parle avec vos responsables... et vite !

L'autre répondit d'une voix rocailleuse :

— Ici, c'est la Perpétuation. Ces paroles n'ont aucun sens.

— Tu changeras d'avis quand tu auras entendu ce que j'ai à dire.

— Viens. Ta place est réservée à la Perpétuation. Tu es attendu.

Le Pnume se remit en marche. Les larmes montèrent aux yeux de Reith. Des injures se pressaient dans sa gorge. Si jamais quelque chose était arrivé à Zap 210, ils le payeraient cher. Terriblement cher. Quelles qu'en puissent être les conséquences !

La route qu'ils suivaient franchit un portail à colonnade donnant sur un paysage souterrain d'un type nouveau qui évoqua à l'esprit de Reith certains cimetières chics de la Terre.

Des silhouettes moroses se dressaient ici et là entre des formes frangées d'or et d'argent. Le Terrien n'eut pas le temps de s'interroger : plusieurs de ces silhouettes s'approchaient : c'étaient des Pnume qui venaient à leur rencontre. Ils étaient au moins une vingtaine. À en juger par leur maintien discret et effacé, ils appartenaient à la caste suprême. Et devant ces vingt ombres, au cœur de la Perpétuation, Reith se demanda s'il avait encore toute sa tête. Était-il sain d'esprit ? Dans de telles circonstances, les processus mentaux normaux étaient-ils applicables ? Il lui fallut faire un immense effort de volonté pour faire abstraction de cet environnement aberrant.

— Mon nom est Adam Reith, dit-il au groupe d'ombres. Je suis un Terrien. Que voulez-vous de moi ?

— Ta présence à la Perpétuation.

— Je suis là mais je n'ai pas l'intention d'y rester. Je suis venu de mon plein gré. En avez-vous conscience ?

— N'importe comment, tu serais venu.

— Vous vous trompez ! Je ne serais pas venu ! Vous avez enlevé une jeune femme de mes amies. Mon intention est de la ramener à la surface.

Comme s'ils obéissaient à un signal, tous les Pnume firent en même temps un pas en avant. C'était sinistre, cauchemardesque.

— Comment comptes-tu y parvenir ? Tu es à la Perpétuation.

Reith réfléchit quelques instants.

— Il y a longtemps que vous vivez sur Tschai, vous autres Pnume.

— Très, très longtemps. Nous sommes l'âme de Tschaï. Nous sommes la planète même.

— D'autres races y habitent. Il y a des peuples plus puissants que vous.

— Ils viennent et disparaissent. Ce sont des jeux de couleur dont les évolutions nous distraient. Nous les dissipons à notre guise.

— Ne craignez-vous pas les Dirdir ?

— Nous sommes hors de leur atteinte. Ils ignorent nos précieux secrets.

— Et s'ils en avaient connaissance ?

De nouveau, les ombres avancèrent lentement d'un pas.

— Hein ? Si les Dirdir connaissaient tous vos secrets ? s'écria Reith d'une voix enrouée. S'ils connaissaient vos tunnels, vos boyaux, vos issues ?

— L'hypothèse est bouffonne. Jamais elle ne pourra se réaliser.

— Je suis en mesure de la rendre réelle, justement. Reith brandit le portefeuille de cuir bleu. Examinez donc ceci.

Les Pnume prirent l'objet avec circonspection.

— C'est le Maître Plan !

— Là encore, vous faites erreur. Il s'agit d'une copie.

Les Pnume exhalèrent un sourd gémissement. De nouveau, Reith se remémora les molosses de la nuit : ces hululements feutrés, il les avait souvent entendus lorsqu'il errait dans les steppes du Kotan.

Les Pnume, alignés en demi-cercle, étaient pétrifiés d'immobilité. Leur plainte n'était plus qu'un murmure et le Terrien avait l'impression de sentir physiquement leur émotion – la sauvagerie presque palpable, démentielle, irresponsable que, jusque-là, son esprit associait aux Phung.

— Du calme ! Le danger n'est pas immédiat. Ces cartes sont les garants de ma sécurité. Vous ne risquez rien, sauf dans le cas où je ne reviendrais pas à la surface. Alors, les documents seraient communiqués aux Chasch Bleus et aux Dirdir.

— C'est inadmissible. Il faut que les cartes nous soient rendues. Il n'y a pas d'alternative.

— J'espérais bien vous l'entendre dire. (Le regard de Reith balaya le cercle des Pnume.) Acceptez-vous mes conditions ?

— Nous ne les connaissons pas encore.

— Il faut que vous me rendiez la femme qui vous a été livrée hier. Si elle est morte, le châtement sera terrible. Vous vous souviendrez de moi longtemps et vous maudirez longtemps le nom d'Adam Reith.

Les Pnume gardèrent le silence.

— Où est-elle ? reprit Reith sur un ton grinçant.

— À la Perpétuation. Elle va être cristallisée.

— Vivante ou morte ?

— Elle n'est pas encore morte.

— Où est-elle ?

— Derrière le Champ Monumental. En instance de préparation.

— Vous dites qu'elle n'est pas encore morte. Mais est-elle saine et sauve ?

— Elle est vivante.

— C'est une chance pour vous.

Les Pnume l'observaient d'un air incompréhensif. Quelques-uns d'entre eux haussèrent les épaules dans un geste quasi humain.

— Faites-la venir. Ou allons auprès d'elle. Ce qui sera le plus rapide...

— Suis-nous.

Ils traversèrent le Champ Monumental, succession de statues ou de simulacres représentant les spécimens d'une centaine de races. En dépit de tout, Reith, fasciné par le spectacle, ne put s'empêcher de faire halte.

— Qui... quelles sont ces créatures ?

— Ce sont des épisodes de la vie de Tschai, autrement dit de notre propre vie. Voici les Shivvan qui débarquèrent sur Tschai il y a sept millions d'années. Voici l'un des plus anciens cristaux, souvenir d'une époque perdue. Voici les Gjee qui fondèrent huit empires avant d'être annihilés par les Fesa, lesquels, à leur tour, ont fui devant la lumière rouge de l'étoile Hsi. En voici d'autres, qui ont également sombré dans l'oubli.

Le groupe déambulait d'avenue en avenue. Les monuments étaient des silhouettes noires frangées d'or et d'argent. Il y avait des quadrupèdes, des tripèdes et des bipèdes ; il y avait des créatures avec des têtes, des poches cérébrales, des lacis nerveux ; avec des yeux, des bandes optiques, des antennes flexibles, des prismes. Ici se dressait un être gigantesque au crâne massif brandissant une épée de plus de deux mètres de long. C'était un Chasch Vert. À côté, un Chasch Bleu était en train de flageller plusieurs Vieux Chasch recroquevillés sur eux-mêmes tandis que trois Hommes-Chasch, le regard flamboyant, tournaient la tête. Plus loin, des Dirdir et des Hommes-Dirdir étaient escortés de deux hommes et de deux femmes appartenant à une race que Reith fut incapable d'identifier. Dans un coin, austère et solitaire, un Wankh surveillait des serfs à la corvée.

Il y avait un socle vide.

L'avenue descendait en pente douce vers une sombre et lente rivière dont la surface était brisée de tourbillons moirés. Sur l'autre rive étaient disposées des cages aux barreaux argentés.

Zap 210 était enfermée dans l'une d'entre elles. Son visage demeura impassible à la vue du groupe qui s'approchait. Mais, quand elle reconnut Reith, des émotions antagonistes – la douleur et la joie,

le soulagement et la consternation – se peignirent sur ses traits. On l'avait dépouillée de ses vêtements de surface. Elle ne portait qu'une tunique blanche.

Reith eut du mal à contrôler sa voix.

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-il.

— Elle a été traitée avec le Liquide Numéro 1 qui fortifie et tonifie, et ouvre la voie au Liquide Numéro 2.

— Allez la chercher !

Zap 210 sortit de la cage. Reith la prit par la main et lui caressa les cheveux.

— Tu n'as rien à craindre. Nous allons remonter à la surface.

Patiemment, il attendit que les sanglots de soulagement de la jeune fille, qui pleurait sur son épaule, au bord de la crise de nerfs, se soient apaisés.

Les Pnume s'approchèrent du couple et l'un d'eux dit :

— Nous exigeons la restitution de toutes les cartes.

Le Terrien réussit à exhiler un rire pâteux.

— Pas encore. J'ai d'autres exigences. Mais nous en reparlerons plus tard. Pas ici. Quittons ces lieux. Je trouve la Perpétuation oppressante.

Dans le hall de marbre gris, Reith faisait face aux Anciens des Pnume.

— Je suis un homme. Je n'admets pas de voir mes frères de race vivre l'existence factice des Pnumekin. Je vous interdis de dresser à l'avenir d'autres enfants humains. Quant à ceux qui se trouvent actuellement dans vos souterrains, vous les conduirez à la surface et vous assurerez leur subsistance jusqu'à ce qu'ils soient capables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

— Mais ce serait la fin des Pnumekin !

— Et alors ? Votre race est âgée de sept millions d'années et plus. Or, il n'y a que vingt ou trente mille ans que vous avez des Pnumekin à votre service. Ce ne sera pas une perte bien grave.

— Si nous acceptions... où sont les cartes ?

— Je les détruirai toutes, à l'exception de quelques copies. Aucune ne sera remise à vos ennemis.

— Ce n'est pas une clause satisfaisante ! Nous serons alors sous une menace permanente.

— Vous m'en voyez navré, mais je dois avoir barre sur vous pour être certain que mes demandes seront satisfaites. En temps voulu, je vous restituerai peut-être tous les documents.

Les Pnume palabrèrent entre eux. Ils avaient l'air désespéré. Le conciliabule se prolongea quelques minutes. Enfin, l'un d'eux dit dans un murmure dépourvu d'intonation :

— Il sera fait droit à tes exigences.

— En ce cas, reconduisez-moi à la lagune de Sivishe.

C'était l'heure du couchant. Le silence régnait sur les marais salants. Les rayons de 4269 de La Carène que tamisait une brume fuligineuse, faisaient miroiter les tours des Dirdir. Reith et Zap 210 s'approchèrent du vieil entrepôt. La silhouette dégingandée d'Anacho émergea du bureau. L'Homme-Dirdir avança à la rencontre du couple.

— L'aéroglisser est là. Rien ne nous retient plus.

— Eh bien, dépêchons-nous. Je n'arrive pas à croire que nous sommes libres.

Le glisseur décolla derrière le hangar et mit cap au nord.

— Où allons-nous ? s'enquit Anacho.

— Nous nous rendons aux steppes du Kotan. Au sud de l'endroit où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, toi et moi.

Ils voyagèrent toute la nuit. D'abord, ils survolèrent les étendues désolées du Kislovan central, puis la Première Mer, enfin les marécages du Kotan.

À l'aube, ils atteignirent les steppes, Reith examina le terrain au sondoscope. Une forêt se déploya sous eux. Le Terrien désigna une clairière du doigt :

— C'est là ! là où je me suis écrasé sur Tschaï ! Le camp des Emblèmes est à l'est. J'y ai enterré l'Onmale près d'un arbre à plumes. Allons-y.

Le glisseur se posa. Reith mit pied à terre et s'enfonça à pas lents dans les bois. Il distingua un scintillement métallique. C'était Traz qui venait à sa rencontre.

— Je savais que tu viendrais.

Traz avait changé. À présent, c'était un homme. Et même quelque chose de plus qu'un homme. Sur son épaule brillait une médaille de métal, de pierre et de bois.

— Tu as déterré l'emblème ? lui demanda Reith.

— Oui. Il m'appelait. Partout dans la steppe, j'entendais des voix, les voix de tous les chefs Onmale exigeant qu'on les arrache des ténèbres. J'ai sorti l'emblème de terre. Maintenant, les voix se sont tues.

— Et la fusée ?

— Elle est prête. Quatre des techniciens sont ici. Il y en a un qui est resté à Sivishe et deux qui, terrorisés, se sont enfuis dans la steppe pour rallier Hedaïjha.

— Plus tôt nous partirons, mieux cela vaudra. Je n'aurai le sentiment d'être vraiment libre que lorsque nous serons dans l'espace.

— Nous sommes prêts.

Anacho, Traz et Zap 210 entrèrent dans l'astronef. Reith

contempla une dernière fois le ciel. Il se baissa, caressa le sol de Tschaï, effrita une motte de terre entre ses doigts, puis à son tour, il s'introduisit dans le vaisseau aux formes rudes. On scella le sas. Les générateurs bourdonnèrent et l'astronef prit son essor.

La surface de Tschaï s'éloigna. La planète devint une sphère, une boule brunâtre. Bientôt, elle disparut aux yeux des voyageurs.

FIN DU CYCLE

[1] *Secrets* : traduction approximative d'un terme exprimant un *corpus* de traditions bien déterminées correspondant à un statut particulier. Dans le contexte de la société Pnume, les acceptions du mot *secret* sont plus précises.

[2] Autre transposition grossière d'un concept intraduisible : ce titre, sur Tschaï, implique une érudition supérieure liée à une autorité et à un statut élevés.

[3] *Ghaun* : région sauvage exposée aux vents et aux intempéries. Dans le langage particulier des Pnume : la surface de Tschaï. Ce vocable évoque alors l'idée de vulnérabilité, de vide oppressant et de désolation.

[4] *Ghian* : habitant du *ghaun*. Celui qui vit à la surface.

[5] *Zuzhma kastchaï* contraction d'une expression signifiant : *l'ancien et secret peuple du monde issu de la roche noire et du sol originel*.

[6] Traduction un peu maladroite de *gol'eszitra*, contraction d'une expression signifiant : *Intelligence Surveillante dont les oreilles aux aguets sont à l'affût du vacarme et du tumulte*.

[7] Traduction inexacte d'un mot recouvrant les notions d'ordre millénaire, de calme, de sécurité, de labyrinthe complexe.

[8] Dans la langue en usage sur Tschaï, le même mot désigne les concepts d'« identification », de « nom » et de « type ».

[9] Plus tard, Reith en apprendra davantage sur les bosquets sacrés et les relations sociales en usage chez les Khors. Dans les villes et les villages, les hommes et les femmes portaient les mêmes vêtements. L'activité sexuelle était considérée comme une conduite contre nature. Ce n'était que dans les bosquets sacrés, où la nudité et les masques rituels soulignaient les différences de sexe, que la procréation avait lieu. Les participants assumaient une personnalité nouvelle lorsqu'ils étaient masqués. Les enfants étaient supposés être la progéniture non pas d'un père et d'une mère déterminés mais de l'Homme et de la Femme archétypiques.